

82
Ciné Fantastique
MAD MOVIES
FORTRESS
la grande évasion de Christophe Lambert !
Spécial Previews :
- Le Retour des Morts-Vivants 3
- Dario Argento's Trauma
- Nightmare
- Ticks
- Jason Goes to Hell : The Last Friday...
M 2016 - 82 - 20,00 F -RD
Belgique: 146 FB - Suisse: 6,50 F -
Espagne: 550 Pts - Canada: $ 5,75 - RCI : 1520 CFA

ANTARES & TRAVELLING

présentent

SEX MUPPETS AND ROCK'N ROLL

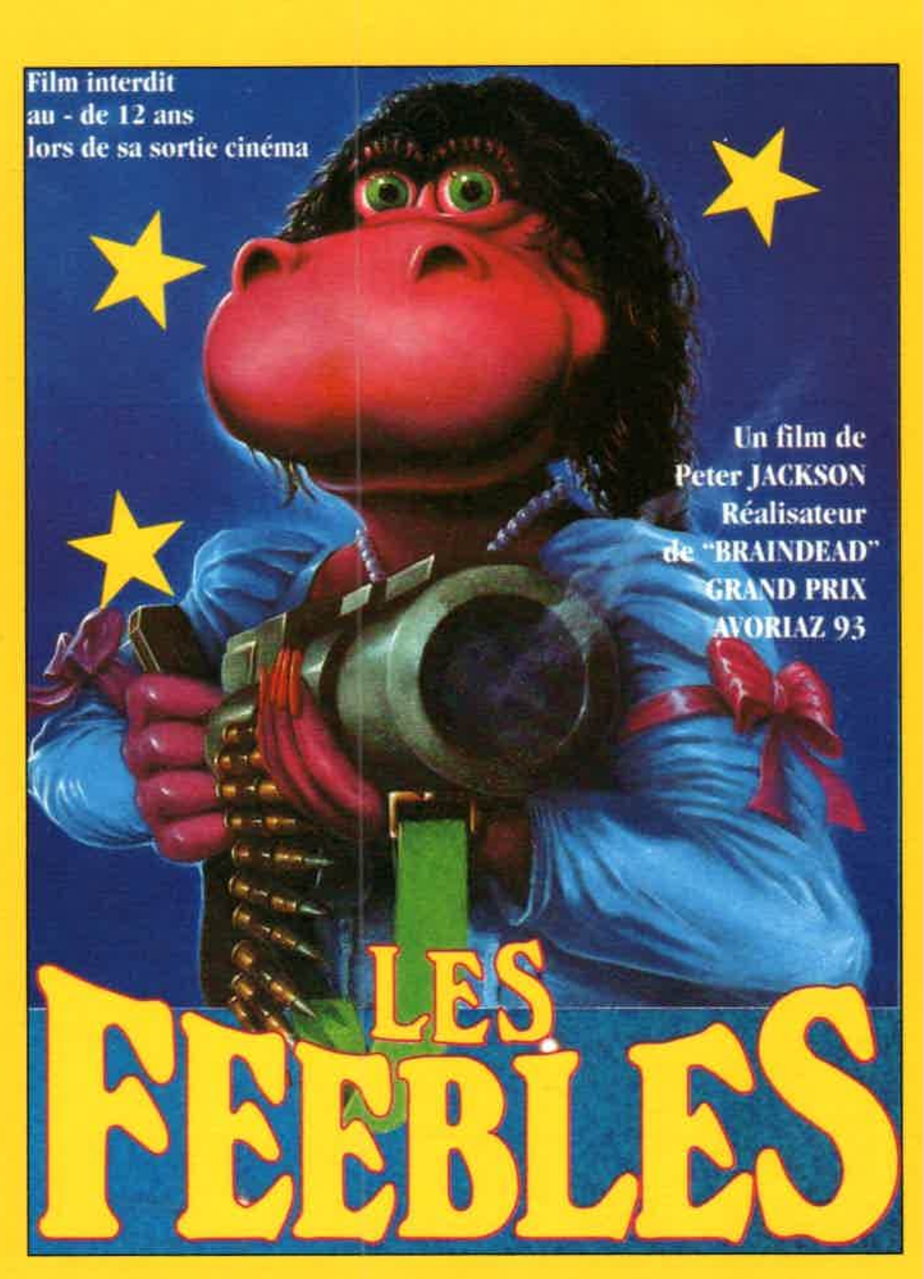
L'inoubliable aventure de HARRY le lapin sidaïque, BLETCH le producteur véreux, TREVOR le rat dealer, DAISY la vache sado-maso...











ENFIN EN VENTE LIBRE ! A PARTIR DE MARS

en VO s/ t ou VF





ANTARES ET TRAVELLING PRODUCTIONS
46 rue Troyon
92310 SEVRES
Tél.: 45.07.86.16



POLYGRAM
Distribution Polygram

Ciné Fantastique MAD MOVIES

Rédaction, Administration : 4, rue Mansart, 75009 Paris.
Editeur/ Directeur de la publication : Jean-Pierre Putters.

MAD MOVIES Ciné-Fantastique Numéro 81. **Rédacteur en chef** : Jean-Pierre Putters. **Secrétaire de rédaction** : Vincent Guignebert. **Coordination** : Marc Toullec. **Comité de rédaction** : Didier Allouch, Marcel Burel, Vincent Guignebert, Jean-Pierre Putters, Marc Toullec. **Collaboration** : Julien Carbon, Betty Chappe, Guy Giraud, Eric Godeau, Damien Granger, Alan Jones, Sarry Long. **Correspondant** : Emmanuel Itier (Los Angeles). **Maquette Men** : Vincent Guignebert et Jean-Pierre Putters.

Remerciements : Marc Bernard, Victoria Cantrell, Marianne Capian, Françoise Dessaigne, Isabelle Dubar, Terry Grochowski, Matilde Incerti, Anne Lara, Elizabeth Meunier, Sandrine Meunissier, Yolande Michelin, Lisa Morgan, Multimédia Promotion, Nikki Parker, Chris Perry-Merrish, Gilles Polinien, Robert Schlockoff, Jean-Luc Zylberman.

Photocomposition/ Montage : The Mansart's Boys Corporation. **Photogravure** : Axes. **Impression** : Jean Didier. **Distribution** : N.M.P.P. **Tirage** : 90.000 exemplaires. **Dépot légal** : Juillet 1992. Paraît tous les deux mois. **Commission paritaire** : 59956. **ISSN** : 0338 - 6791.

sommaire







Gremlins 2

NOTULES LUNAIRES

■ Plein de sorties à prévoir ces temps-ci, tant les manifestations se multiplient à loisir. Commençons par *La Nuit du Cinéma Fantastique* de Beauvais qui propose, le samedi 27 mars, au cinéma Agnès Varda, **La Mouche**, **Génération Perdue**, et **House**, à partir de 21 heures. Prix des places 40F. Rens. (A.T.S.A.C.) : 44-24-53-20.

■ Festival du Fantastique, des origines européennes aux productions d'Hollywood, à l'Auditorium du Musée D'Orsay, du 4 mars au 11 avril. Une programmation allant des films de Méliès à l'âge d'or américain, en passant par l'expressionnisme allemand et les chefs-d'œuvre du muet (**Haxan**, **La Charette Fantôme**, **Aelita**, **Le Rayon de la Mort**, etc.).
Prix des places : 23F. Rens.: 40-49-49-69.

■ Le deuxième Festival du film super 8 de Fiction de Nancy se déroulera le vendredi 16 avril, à 20h30, au Centre André Malraux de Vandœuvre-lès-Nancy. Pour tout renseignement : Bande Amorce, au 83-28-72-65.

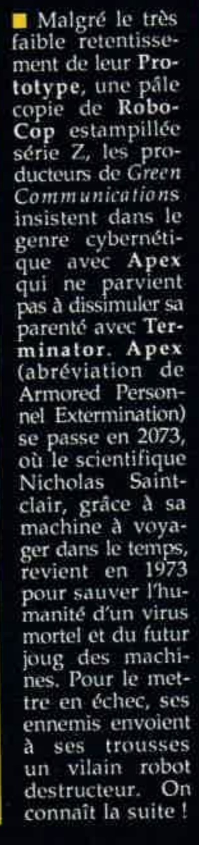
■ Le samedi 13 mars, au Brady, et à partir de minuit, aura lieu une séance exceptionnelle, puisqu'on y verra les films **Nekromantik 1** et **Nekromantik 2**. Ceci en présence du réalisateur, Jorg Buttgereit, qui répondra à l'issue de la séance aux diverses questions du public. Prix des places, 75F. Tout renseignement auprès de *Haxan Films*, rue des Peupliers, 92130 Boulogne Billancourt.

■ Co-production suédoise, allemande, finlandaise et française, **The Last Border**, de Mika Kourismaki, donne dans la SF réfrigérée. La pollution de la planète a conduit les survivants du 21ème siècle à trouver refuge en Laponie. Ils sont traqués par des militaires qui veulent réduire à néant toute résistance sur le territoire. Jake, un rebelle, veut se venger de Duke, un traître qui a assassiné son père. C'est carrément shakespearien, comme truc !



Dr. Jekyll (1932) au musée d'Orsay.

■ *Amblin*, la machine à rêve de Spielberg, développe un projet appelé **Dooms IV**, conçu par Rob Liefeld. Le merchandising prenant de plus en plus d'importance, le film sera accompagné d'une BD publiée chez *Image Entertainment*. Un super-héros lutte contre les manipulations génétiques et tente de préserver le système écologique. C'est Superman qui va être jaloux de voir un nouvel arrivant piétiner ses plates-bandes. En attendant son grand retour au cinéma, on retrouvera d'abord notre Clark Kent au petit écran, *Lorimar* ayant confié à Joy Levine le soin d'écrire le pilote d'une possible série TV.



■ Malgré le très faible retentissement de leur **Prototype**, une pâle copie de **RoboCop** estampillée série Z, les producteurs de *Green Communications* insistent dans le genre cybernétique avec **Apex** qui ne parvient pas à dissimuler sa parenté avec **Terminator**. **Apex** (abréviation de Armored Personnel Extermination) se passe en 2073, où le scientifique Nicholas Saintclair, grâce à sa machine à voyager dans le temps, revient en 1973 pour sauver l'humanité d'un virus mortel et du futur joug des machines. Pour le mettre en échec, ses ennemis envoient à ses trousses un vilain robot destructeur. On connaît la suite !

Editorial

TF1, LA TELE QUI EST BIEN !

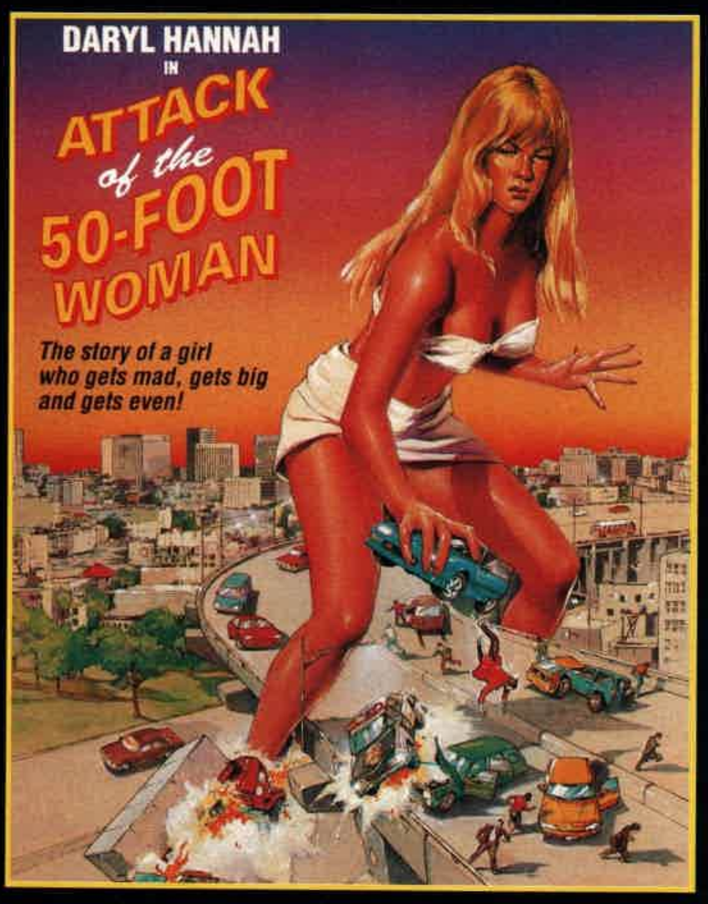
La télé, ça s'arrange pas, les gars ! Et particulièrement chez *TF1*, on dirait. Dans la foulée des *Marches de la Gloire* ou de *Perdu de Vue* (allo, Marcel ? Tu as disparu avec les 30.000 F que je venais de te prêter, reviens vite, mon amour !), en passant par *Mea Culpa* (bonjour, je suis homosexuel et père de famille, que dois-je faire ?), feu notre première chaîne glisse doucement de Ménie Grégoire en Madame Soleil.
Il est vrai que Foucault et l'horoscope de son charlatan de service nous avaient déjà bien déblayé le terrain, mais de là à nous attendre à leur nouvelle émission - *Mystères* qu'elle s'appelle -, il restait de la marge.
Entrez les voyants extra-lucides, ceux qui voient fort bien la différence entre le billet de 100 et celui de 500, les médiums inspirés (oui, je suis en contact avec l'esprit de votre mari, il vous demande de me régler en liquide...), les gourous spirituels (vous connaissez celle du fou qui repeint son plafond ?), entrez tous, surtout si vous méprisez le bon peuple et ses croyances médiévales, vous êtes ici chez vous, dans ce troublant palais du néo-obscurantisme.
- Mais dites voir, l'amateur de fantastique, vous ne croyez donc plus aux esprits, aux voyants, aux boules de cristal, aux fantômes, aux poltergeists frappeurs, aux entités maléfiques ?... On ne sait vraiment plus à qui se fier, alors !
- Ben non, ma bonne dame, et c'est parce que je n'y crois guère que je les aime tant sur grand écran, il me semble. Parce qu'ils peuplent mon imaginaire et que je peux les y retrouver chaque fois que je souhaite m'évader. Et s'ils inondent le quotidien, il me faudra trouver autre chose pour m'emporter encore plus loin.
Mais, qu'on ne s'y trompe surtout pas, l'évasion n'est nullement ici le but recherché. *TF1* cherche par tous les moyens à réduire son client à l'état de légume. Comme s'il s'agissait de privilégier l'instinct au détriment de la raison. Ce même instinct qui fait bondir la ménagère sur la lessive truc qu'elle vient de voir à la télé ou qui l'incline à penser qu'il existe réellement un secret dans la vie de Stef de Monac.
"Lorsque l'homme atteint son but, il est dans sa nature de s'en fixer un autre plus élevé que le précédent" déclarait Nietzsche... Le malheureux, il ne connaissait pas le carrefour de 20h30 à la télé, qui prétend clairement démontrer l'axiome inverse.
TF1 place la barre au plus bas afin de toucher le plus grand nombre. Alors, le plus grand nombre, il regarde *TF1*, et du coup son quotient intellectuel s'écroule, bien évidemment.
O.K., vous avez tous compris, ça c'est le premier niveau.
Car, devant cet état de fait, les programmateurs se disent soudain : hé les mecs, nos émissions ne deviendraient-elles pas trop intellectuelles pour notre audience ? Nous n'allons quand même pas tomber dans le piège trop facile de l'élitisme !
Alors, on baisse encore le niveau (bientôt, faudra creuser !). Les candidats aux jeux ne répondent plus à des questions, ils doivent deviner entre plusieurs réponses ce qu'aurait choisi le plus grand nombre. On ne vient plus étaler ses connaissances à la télé, mais son malheur, son angoisse, son impuissance, sa solitude. C'est bon, ça coco, c'est de l'émotion à 20 points d'audience ! Et tout cela au nom de la démocratie souveraine et du respect du plus grand nombre, notez bien. Ce qui produit à terme une nouvelle génération de téléspectateurs encore plus attardés, et ainsi de suite. Si vous voulez mon avis, il faudrait que quelqu'un s'arrête un jour, si l'on ne veut pas régresser à l'anthropopithèque.
Regardez quand même *Mystères*, pour vous faire une opinion. Et voyez comme la bêtise et la superstition primaire sont déjà au garde-à-vous, prêtes à bondir. Reste plus qu'à dresser de jolis bûchers pour y précipiter les nouvelles sorcières.

Jean-Pierre PUTTERS

■ Cynthia Rothrock est connue pour sa formidable élasticité, ses coups de savate. Coutumière du polar et du film d'arts martiaux, elle change de registre et se lance dans le thriller fortement teinté de fantastique. Dans **Dark Red**, une réalisation T.L. Lankford, la karatigresse reconvertie incarne Rebecca Barlow, une femme peintre à priori très aimable, très calme, rangée. Mais, la nuit tombée, elle se transforme en sérial-killer. Elle fréquente les bars, les night-clubs, débusquent des hommes qu'elle isole, viole et élimine ensuite. Curieux changement de cap pour une comédienne pas si mauvaise et qui essaie de s'extirper d'un genre d'où elle semble prisonnière.







■ Darryl Hannah était déjà une femme de grande taille, mais là, elle atteint des sommets. Neurotique, son personnage, au contact d'un champ radioactif provenant d'un vaisseau spatial, subit une métamorphose surprenante ; elle grandit à une cadence délirante et promène bientôt sa tignasse blonde à 20 mètres du sol. Pacifique, la créature sème malgré elle la panique auprès de la population. Et c'est bientôt, l'artillerie lourde de l'armée qui lui mènera la vie dure... Cette histoire juteuse est celle de **Attack of the 50-Foot Woman** que tourne actuellement un inconnu du nom de Christopher Guest. Les nostalgiques de science-fiction kitsch en provenance des années 50 (**Attack**... est le remake d'un classique du genre) se pâment déjà de satisfaction.

■ La série **To Die For**, dont les deux premiers tomes ont été exploités en vidéo sous les titres **Sang et Passion** et **Le Fils des Ténèbres**, va s'enrichir d'un troisième épisode réalisé par l'acteur Scott Jacoby. Les deux précédents, plutôt réussis, adaptaient le mythe du vampire gothique à l'époque actuelle. Pourvu que ça dure...

■ Aux trois *Reflet* (Médicis, *Logos 1* et 2, rue Champollion) se déroulera le samedi 20 mars la *Seconde Nuit du Fantastique*. Avec au programme **L'Exorciste**, **Le Jour des Morts-Vivants**, **Sssnake**, **Le Corps et le Fouet**, **Les Trois Visages de la Peur** et le **Baron Vampire** (celui de Bava), ainsi qu'une trentaine de courts métrages fantastiques, dont certains primés à Avoriaz. 80F pour la nuit avec petit déjeuner compris. Rens. et réservations au 48-42-50-52.

■ Alors que personne ne se rappelle de **Circuitry Man**, *I.R.S. Media* annonce un numéro 2 écrit et réalisé par Steven Lovy. Tout ce que l'on sait se résume à ceci : "un plan diabolique pour trouver le secret de l'immortalité et dominer le monde". Si vous trouvez les gars, ça intéresse aussi J.P.P., ainsi que : comment payer moins d'impôts, comment se débarrasser efficacement de la concurrence (*et aussi de San Helving, pendant que vous y êtes*...), ou comment tenir jusqu'à l'an 2000 avec un abonnement à 100F, et toutes ces sortes de questions existentielles.

QUESTIONNAIRE

Dans la constante optique de réaliser cette revue avec vous et pour vous, nous vous soumettons ce nouveau questionnaire. Le précédent remonte à plus de deux ans, et depuis bien des choses ont changé. Notamment dans le domaine de la vidéo, des nouvelles chaînes, câblées ou non, et de la distribution des films en salles. Répondez-nous le plus nombreux possible. En reprenant le numéro de la question et en le faisant suivre de votre réponse. Nous tirerons au sort dix lettres de lecteurs à qui nous offrirons un abonnement d'un an. Merci d'avance.

1- Que lisez-vous en premier dans la revue ?
2- Quelles sont les rubriques dont vous pourriez vous passer ?
3- Quelles sont les rubriques indispensables, d'après vous ?
4- Parmi les rubriques abandonnées (Ciné-Fan, Forum, Film décrypté, Evénement du Jedi, Craignos Monsters, Télémaniac, Carrières) en regrettez-vous une, ou éventuellement plusieurs ?
5- Vous intéressez-vous aux téléfilms et aux séries fantastiques, et souhaiteriez-vous voir une rubrique sur le sujet ?
6- Quel jugement portez-vous sur la rubrique vidéo ?
7- Vous guide-t-elle dans vos choix ?
8- Pensez-vous que nous devrions chroniquer toutes les K7 de films fantastiques ?
9- Etes-vous attaché au cinéma en salles, ou voyez-vous indifféremment un film en salle ou en vidéo ?
10- Possédez-vous un magnétoscope ?
11- Etes-vous abonné à *Canal +*, ou au câble ?
12 La mini-rubrique des jeux vidéo vous intéresse-t-elle ?
13 Achetez-vous la revue en raison de l'actualité, ou par intérêt pour la revue et le cinéma fantastique en général ?
14- Quels sont les trois derniers films que vous ayiez vus en salles ?
15- Et en vidéo ?
16- Vous achetez généralement vos K7 vidéo afin de les conserver, ou bien préférez-vous les louer ?
17- Parmi les dix ou vingt derniers numéros, quelles sont les couvertures que vous avez préférées ?
18- Souhaiteriez-vous davantage de dossiers thématiques, ou préférez-vous lorsque nous traitons l'actualité ?
19- Pensez-vous que nous devrions parler davantage des anciens films ?
20- Pour les films d'actualité, pensez-vous que l'interview avec le réalisateur est importante, ou préférez-vous plutôt une critique et un papier informatif ?
21- Y-a-t-il, à votre sens, suffisamment de vraies critiques sur les films dans la revue, ceci par rapport à l'information pure ?
22- Votre avis sur la revue, sur son évolution, ses défauts, et éventuellement quelques suggestions qui permettraient de la faire encore mieux progresser...

Merci de votre participation.
Les réponses sont à envoyer à
MAD MOVIES,
4, rue Mansart, 75009 Paris.

THE UNNAMABLE II

Ayant connu, uniquement en vidéo, une petite notoriété, **The Unnamable**, série B au budget très restreint et vaguement inspirée d'une nouvelle de Lovecraft, connaît aujourd'hui une suite. C'est toujours le Canadien Jean-Paul Ouellette qui réalise et le maquilleur Chris Biggs qui assure les maquillages de "l'innommable" lovecraftien. L'histoire reprend donc l'un des survivants du premier film, Randoph Carter. Il enquête sur une série de meurtres atroces commis dans l'Université de Miskatonic.
Il découvre que ceux-ci sont provoqués par Alyda, un monstre femelle surgi d'une autre dimension grâce à des expériences menées par un savant du 17ème siècle, à moitié sorcier.
Jean-Paul Ouellette, qui fut l'un des proches collaborateurs de James Cameron sur **Terminator** dont il organisa les séquences d'action, passe ici d'un budget de 350.000 dollars à un million. Merci donc aux capitaux japonais qui ont permis d'engager deux comédiens chevronnés (David Warner et John Rhys-Davies), ainsi que la plus jolie des modèles de *Penthouse* de 1992, Julie Strain, la plupart du temps ensevelie sous les kilos de latex de la créature démoniaque qu'elle interprète.



THE UNNAMABLE II. Attention, y'a du monstre au balcon !



Première image du **Jurassic Park** de Steven Spielberg. Pas de dinosaures à l'horizon pour le moment, mais une couvée de gros oeufs sur laquelle se penchent, entre autres, Jeff Goldblum et Richard Attenborough.

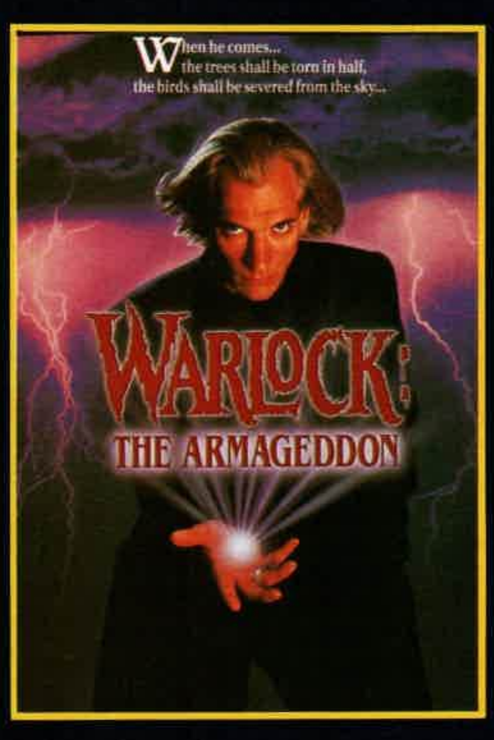
STORM WARNING

Alors que l'on vient de découvrir à Moscou, dans un carton, deux fragments du crâne éclaté d'Adolf Hitler, certains petits malins décident de détourner l'histoire à leur façon et même de la prolonger. Cela a déjà donné **Le Commando des Morts-Vivants**, **Le Lac des Morts-Vivants** et **L'Oasis des Morts-Vivants**. Dénominateur commun de ces trois titres : des soldats SS zombifiés ! A savoir des images plutôt inquiétantes dans le premier cas ou des saynètes désopilantes, tartignolesques pour les deux autres, de vaillantes productions françaises. Il faut désormais ajouter à cette liste **Storm Warning**, une série Z californienne signée Bill Dever. L'histoire est ascétique : un savant fou réanime une escouade de soldats nazis pour ériger un "empire de morts-vivants". Il utilise aussi d'innocentes victimes transformées en "monstres psychopates". Une jeune femme de confession israélite enquête et mène un ultime combat contre les SS dans "une mission de lutte contre la haine". Mazette quel programme ! Avec la participation souvent déshabillée de Debbie Rochon, une nouvelle égérie du genre, plutôt plate d'ailleurs.



Non seulement le ridicule tue, mais en plus il transforme en zombie... Quelle horreur !





Comme tous les méchants à succès, le Warlock ne mourra que le jour où il ne rapportera plus un rond. Dans **Warlock : The Armageddon**, le fils préféré de Satan incarné par le britannique blond Julian Sands reprend donc du service pour asservir l'humanité. Comme dans **Warlock** premier du nom, le sorcier passe du moyen-âge aux temps modernes. Son but : rassembler six pierres magiques qui lui donneraient tous les pouvoirs. Cependant, les deux héritiers des druides qui, jadis, terrassèrent le Warlock, se mettent en chasse. Mais, progressivement, celui-ci prend possession des pierres, liquidant chacun de leur détenteur... Anthony Hickox (**Hellraiser III**), plus doué que son prédécesseur, semble avoir tiré ce simili-mythe vers le haut. Les premières images du film, notamment une très jolie valse aérienne entre Julian Sands et une conquête, au-dessus des buildings new-yorkais, inspirent plutôt confiance.

Interro surprise ! A quel numéro la série **Amytivylle** en est-elle rendue ? Dans 10 secondes, je ramasse les copies. Au sixième ? Bien Tonton Mad, vous réussirez dans la vie, vous. **Amityville 1993 : the Image of Evil** vient d'être tourné à Los Angeles par John Murlowski, avec Richard Roundtree, Terry O'Quinn et David Naughton. C'est l'histoire d'une maison possédée, y paraît... Mais vous connaissez déjà, je crois. Rien de neuf, on vous le confirme.

Depuis son départ aux States, Clive Barker accumule les projets. Reste à savoir lequel sera le premier. **The Mummy** est tombée en poussière (!), tandis que **Primal** semble toujours d'actualité. Suivrait ensuite un **The Last Illusion**, que Barker réaliserait pour *A & M Films* d'après sa nouvelle, sans oublier un très probable **Candyman 2**. Mais le présent se nomme ***The Devil's Night***, un téléfilm pour *A.B.C.*, inspiré de deux de ses histoires.

En 1992, un contrat fut signé entre *Toho* et *TriStar* visant à tourner un remake de **Godzilla**, produit par Cary Woods et Rob Fried. Et on parle déjà de Sam Raimi à la mise en scène. Du doux délire en perspective...

Du 10 au 23 mars, changez d'hémisphère au cinéma *Utopia*, qui propose avec *Panda Films* un festival "Ciné Chine". Au programme : **Rouge, La Maison de Thé, Red Dust, Le Sorgho Rouge, Wheel of Life, La Légende de Lu Ban**, et quinze autres films venus de Chine ou de Taiwan. Renseignements à la salle ou dans vos programmes habituels.

Quel est le meilleur ami de l'homme, entends-je souvent. Eh bien non, ce n'est pas la poupée gonflable, mais le chien. C'est pourquoi *New Line* a demandé à John Lafia de tourner **Man's Best Friend**, avec Lance Henriksen, un produit hautement horrifique mettant en scène un chien bionique transformé en machine à tuer !

Scary Movie que cela s'appelle. Il y en a qui ne doutent de rien. Parmi lesquels Daniel Erickson qui vient de boucler un film de ce titre. Cela met en scène un adolescent particulièrement trouillard (John Howkes) qui est contraint de passer la nuit la plus horrible de sa pauvre vie dans une maison hantée. Dire qu'il aurait suffit de mettre une pancarte : "défense d'hanter".

Commom Ground, écrit et réalisé par Eric Woster pour *Plaza Pictures*, avec Ramon Estevez, Dedee Pfeiffer et le vétéran Stuart Whitman, nous présente les mésaventures d'un père et de sa fille qui espèrent échapper à des forces surnaturelles en s'enfuyant au Montana... Pourquoi au Montana ? Ah oui, vous posez la question, alors ! C'est bien ce que je craignais. Vous savez, moi je suis payé à faire des notules et non à répondre aux questions des lecteurs qui en veulent toujours plus et pour le même prix. Bon, parce que c'est vous, je répondrai que... je n'en sais fichtre rien, dites donc ! (*merci pour ces informations cruciales, San Helving*)...

Lorsque sa râleuse de mère est tuée par un chauffard, son ingrat de fils se réjouit. Ignorant son dernier souhait d'être enterrée à St Louis, le rejeton n'est pas au bout de ses peines quand le fantôme maternel se met à le harceler, jusqu'à ce qu'il se décide enfin à lui donner la sépulture de son choix. Humour macabre, donc, pour ce téléfilm produit par *Hearst Ent.* et intitulé **Bury Me in St Louis, Louis**.

■ Pauvre John Carpenter ! Les producteurs le trimballent d'un projet à l'autre. Il laisse tomber le thriller post-apocalyptique **Pin Cushion** repris par le chinois John Woo, planche parallèlement sur **Beast**, une histoire de pieuvre géante d'après Peter Benchley, et sur le remake de **L'Etrange Créature du Lac Noir**, sans qu'aucun n'avance. Aujourd'hui, il remplace Tom Holland sur un autre remake, celui du **Village des Damnés**, où il est question d'enfants trop beaux, trop blonds, insensibles, et conçus par une puissance extraterrestre aux sombres ambitions.

■ Joe Eszterhas, le scénariste **(Basic Instinct)** qui ne bosse pas à moins d'un million de dollars, vient de livrer à Andrew Vajna un scénario, **Original Sin**, qui a tout pour plaire. Une femme parvient à séduire une présentatrice de télé lorsqu'elle arrive à localiser un de ses amoureux, lors d'une vie précédente ! Sharon Stone, bien sûr, serait sur le coup ! La réalisation pourrait être signée Mike Figgis.

■ Stuart Gordon, dont le **Fortress** est actuellement à l'affiche, se lance dans un nouveau projet, **Faust**, adaptation gore et cuir du mythe. Contre votre âme, le diable peut contribuer à votre réussite dans l'existence. Voilà pour le postulat de base d'une histoire universelle qui aura notamment donné **La Beauté du Diable** et **Phantom of the Paradise**.

BLOODSTONE

Le vampire Radu vous connaissez ? Ce sosie de Nosferatu sévissait déjà dans **Subspecies** dont **Bloodstone** est la séquelle. Dans cette production *Full Moon*/Charles Band, Radu malmenait quelques étudiantes américaines et les habitants d'une contrée reculée de Roumanie. Cette fois, Radu, fier d'avoir vaincu son gentil frère, le vampire Stefan, entreprend de ramener sa vieille maman, une sorcière momifiée, à un meilleur état. Il doit pour ce faire retrouver une pierre magique écoulant du sang à la demande. Pendant ce temps, Michelle, la petite amie du défunt Stefan, désormais vampire, ressent la soif de sang inhérente aux gens de sa race. Elle appelle sa sœur Rebecca à la rescousse en Roumanie, laquelle mène une croisade contre les maléfices de Radu...
Rien à signaler dans ce petit film de vampire traditionnaliste ficelé par l'un des fidèles lieutenants de Charles Band, Ted Nicolaou. Pour bien faire, et se mieux rapprocher des sources du mythe, ils ont planté leur caméra sur les lieux même de l'action. Comble de raffinement, le directeur artistique, engagé sur place, se prénomme Radu (Corciova) et le le chef opérateur, Vlad (Paunescu). Drôle de coïncidence !





Du gore tiré par les cheveux dans BLOODSTONE.

Faut pas tirer la langue, c'est pas beau... D'autant qu'elle paraît assez chargée.



■ Selon beaucoup de gens, la science ne serait bonne qu'à générer des monstres. Le **MetalBeast** de Michael de Gaetano l'affirme haut et fort. Des savants à la solde de l'armée élaborent l'arme parfaite, un super-soldat, issu d'un croisement entre la bête et l'homme, et dont l'épiderme serait d'acier. Comme de bien entendu, le super-soldat s'évade de son laboratoire et s'en va semer la terreur dans les alentours. Un petit air de déjà vu peut-être ? Bien que le visuel (à droite) semble prometteur.

■ Lovecraft a toujours le vent en poupe. L'écrivain maudit fait actuellement l'objet d'une anthologie de trois histoires regroupées dans un seul long-métrage, **Necronomicon**, coproduction entre les Etats-Unis et la France, en la personne de Samuel Hadida (distributeur de **Creepshow**, **Prince des Ténèbres** et **Street Trash**). L'internationalisme se situe également au niveau de la réalisation : Brian Yuzna (**Return of the Living Dead 3** et **Ticks** dans ce numéro), Akio Jissoji (**Tokyo the Last Megalopolis**) et l'ami Christophe Gans, ancien rédacteur en chef de *Starfix*, qui fourmille d'idées démentes et de projets à mettre en images.

■ Dans la fastidieuse série des séquelles inutiles, voici pointer à l'horizon **Mirror Mirror II : The Innocent** avec les has-been Roddy McDowall, Sally Kirkland et Sally Kellerman, et aussi son miroir hanté. Il y aura bientôt un **Terreur sur la Ligne II** dans lequel Carol Kane et Charles Durning reprennent respectivement les rôles de la victime et du flic chassant un psychopathe miséreux. On annonce également le retour de Michael Myers, aussi increvable que Jason, pour un **Halloween 6**. Toujours à l'affût de combines juteuses, le producteur-réalisateur Charles Band réunit deux de ses rentes maison pour **Dollman Versus Demonic Toys**. Vient aussi de se boucler le tournage de **Hidden II** sous la direction d'un certain Seth Pinsker. Les rumeurs d'un **Superman The New Movie** produit par Alexander & Ilya Salkind (pas ruinés par leur **Christophe Colomb** avec Brando) se font de plus en plus insistantes. Raul Julia, Anjelica Huston et Christopher Lloyd répondent présents à l'appel de **La Famille Adams II** que mettra en scène Barry Sonnenfeld. Les amateurs de beaux mâles apprécieront le retour du tatoué et velu du torse Lorenzo Lamas (merci d'être velu, à propos...), flic réincarnation d'Alexandre le Grand, pour **The Swordsman 2**.
Plus cocasse, on murmure que la *Fox* ourdirait dans l'ombre une rencontre au sommet entre le Predator et l'Alien. Après le meeting avorté Jason/Freddy, s'agit-il d'une nouvelle arlésienne hollywoodienne ?



■ Quelle est la créature qui peut changer de sexe en quelques instants ? (*Le morpion ! Je suis sûr que j'ai bon, là... Qu'est-ce que j'ai gagné, dis-moi vite ?*) La réponse dans **The Need**, une production *Vernon-Preger*, d'après le bouquin d'Andrew Naiderman. L'histoire concerne une race d'êtres étranges à forme humaine, et qui peuvent donc se transformer en homme ou femme à volonté. On imagine d'ici les possibilités du sujet : vous vous retrouvez au lit avec une superbe blonde et vous balbutiez ému : "c'est à qui ces jolis yeux, c'est à qui ces petits seins, c'est à qui ce charmant nombril, c'est à qui cette grosse... (*non, arrête San, c'est la fin de la page...*).

San HELVING

P.S. J'aimerais signaler qu'on m'a encore coupé mon texte, si ça continue, je pars bosser au *Pèlerin Magazine*, je vous préviens !



INNOCENT BLOOD

La première incursion de Nikita dans le système hollywoodien se sera donc soldée par un bide retentissant. Dommage. D'abord parce que Anne Parillaud est plutôt bien dans le rôle de la vampire Marie classant la population en deux catégories : les gentils, qu'elle épargne, et les méchants dont elle se repaît. Ensuite parce que l'idée de **Innocent Blood**, rencontre entre le film de gangsters, le film de vampires et le film de zombies, nait d'un savoureux mélange de genres propre à fournir un spectacle enlevé. Mais John Landis, réalisateur qui a toujours maintenu une certaine distance entre le film et son sujet, ne cherche pas à communiquer son enthousiasme, si enthousiasme il y a. De fait, **Innocent Blood** semble se dérouler dans un anonymat total, comme si personne, et surtout pas Landis, ne cherchait à se faire remarquer. Bizarrement, Anne Parillaud cède la vedette au bout d'une heure à Robert Loggia dans le rôle du mafieux vampirisé et le film se termine comme il a commencé, dans le coton. **Innocent Blood** s'accepte ou se refuse donc en bloc, et tout juste pourra-t-on extraire deux scènes marquantes : l'indispensable séquence érotique entre Anne Parillaud et Anthony LaPlagia prônant un safe-sex de rigueur, et la drôle de résurrection à la morgue de Robert Loggia.
Ce qu'il faut regretter dans le cinéma de John Landis : qu'il tourne en rond, qu'il se cherche une raison d'exister, que de son manque d'ambition découle parfois une platitude exaspérante, qu'il se contente nonchalemment d'illustrer les scripts au lieu de les investir brutalement, qu'il repose uniquement sur des bases classiques...
Ce qu'il faut savoir apprécier dans le cinéma de John Landis : ben oui, à peu près la même chose !

Vincent GUIGNEBERT

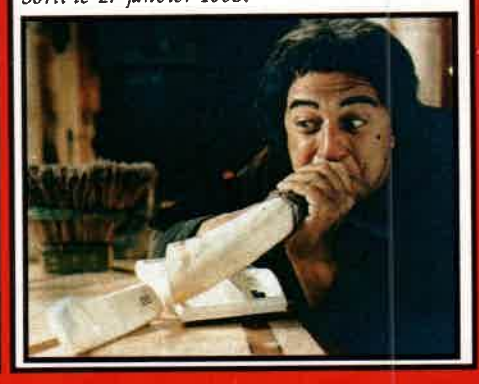
USA. 1992. Réal.: John Landis. Scén.: Michael Wolk. Phot.: Mac Alhberg. Mus.: Ira Newborn. Prod.: Lee Rich &Leslie Belzberg. Int.: Anne Parillaud, Anthony LaPlagia, Robert Loggia, Don Rickles, Rocco Sisto, Chazz Palminstri, Luis Guzman... Dist.: Warner Bros. Dur.: 1 h 52. Sorti le 17 février 1993.

LES VISITEURS

L'**Opération Corned Beef** ayant fait des recettes plus qu'honorables, Jean-Marie Poiré sort ses acteurs fétiches (Reno, Clavier, Lemercier, Chazel) de leur existence peinarde et les envoie dans une aventure à travers le temps des plus cocasses. En l'an 1122, pour avoir sauvé la vie de son roi, Godefroy de Papincourt, un guerrier émérite et rustre, se voit nommer Comte de Montmirail et promettre la tendre et chère Frénégonde de Pouille comme épouse. Sur la route qui le mène vers sa promise, notre valeureux combattant croise une sorcière qu'il arrête pour la juger et la brûler. A titre de revanche, celle-ci lui jette un mauvais sort qui le pousse à abattre son futur beau-père, ruinant ainsi son mariage. Désespéré, Godefroy, accompagné de son fidèle écuyer et maître à penser Jacquouille La Fripouille, s'en va quérir l'aide de l'Enchanteur Eusaebius qui leur propose de les transporter dans le temps afin de réparer l'erreur fatale. Mais l'Enchanteur oublie un ingrédient dans sa potion. Nos deux héros se retrouvent projetés à notre époque, et s'étonnent, à leur arrivée, d'assister à un va-et-vient de chariots mécaniques sur une départementale goudronnée...
De cette histoire bien banale, prétexte à de nombreux quiproquos et autres situations complexes, émerge **Les Visiteurs**, nouveau succès au box-office du sieur Poiré après **Le Père Noel est une Ordure** et **Papy Fait de la Résistance**. Ne cherchez pas ici une quelconque morale ou trame historique, vous n'en trouverez pas, même après avoir passé la pellicule au microscope. **Les Visiteurs** n'a d'autre prétention que celle de détendre, de faire rire, d'amuser la galerie. Objectif atteint, même si le tir n'atterrit pas toujours dans le mille. L'humour très théâtral et donc fort plaisant, se voit bien des fois embourbé dans la bêtise par des gags grotesques encore à l'état brut, le but des scénaristes n'étant pas de faire dans la dentelle, mais d'accumuler un maximum de situations comiques dans un laps de temps des plus réduit. De l'humour bien gras donc, mais relevé par une distribution à la hauteur de l'entreprise. Christian Clavier, cabotin à souhait, campe un Jacquouille irrésistible tandis que Valérie Lemercier interprète une bourge branchos dont les mimiques, habituellement à la limite du supportable, collent parfaitement à son rôle, plus vrai que nature. Les déficiences scénaristiques sont comblées par une réalisation et une photographie soignées, qui ajoutent un plus à cette comédie de bonne facture.

Damien GRANGER

France. 1992. Réal.: Jean-Marie Poiré. Scén.: Christian Clavier et Jean-Marie Poiré. Phot.: Jean-Yves Le Mener. Mus. : Eric Levi. SPFX : Jacques Gastineau (maquillages) et Excalibur (optiques). Prod.: Alain Terzian pour Gaumont/ France 3 Cinéma/ Alpilles Productions/ Amigo Productions. Int.: Christian Clavier, Jean Reno, Valérie Lemercier, Marie-Anne Chazel, Christian Bujeau... Dist.: Gaumont Buena Vista International. Dur.: 1 h 45. Sorti le 27 janvier 1993.





LES AVENTURES DE ZAK ET CRYSTA DANS LA FORET TROPICALE DE FERNGULLY

Depuis la nuit des temps, les fées et les elfes sont les gardiens du cycle de la vie, les protecteurs de la forêt de FernGully. Naïf et insouciant, ce peuple de créatures magiques a oublié la menace qui pèse sur lui : Hexxus, l'esprit de la destruction. Seule la vieille fée Magi Lune, qui remporta jadis la victoire sur Hexxus en l'emprisonnant dans un arbre, veille et tente de transmettre son savoir à Crysta, une petite brune à la peau rose. Jadis, créatures magiques et humains vivaient en bonne intelligence au sein de la forêt de FernGully, avant qu'Hexxus n'en chasse ces derniers. Ignorants du monde qui les entoure, les fées et les elfes sont persuadés que les humains ont disparu de la surface de la Terre, jusqu'à ce que Crysta, violant les règles qui lui interdisent de franchir les limites de FernGully, n'en ramène un, Zak, un jeune bûcheron dont les comparses ont réveillé l'esprit d'Hexxus en coupant l'arbre dont il était prisonnier. Tiré de son sommeil, Hexxus se nourrit de l'énergie et des échappements toxiques des excavatrices des bûcherons et se prépare à investir la forêt de FernGully. Crysta, à qui Magi Lune a transmis ses pouvoirs magiques avant de se fondre dans le paysage, et Zak, s'unissent pour infliger une nouvelle défaite à Hexxus.
Calquant trait pour trait **Les Aventures de Zak et Crysta** sur le modèle des productions *Disney* (séquence musicale incluse), Bill Kroyer surfe sur la vague de la mode verte pour construire un conte de fée new-age d'une qualité toute relative. Annoncées comme une merveille de technologie (un mixe d'animation assistée par ordinateur et d'animation traditionnelle dont Kroyer est dit-on un grand spécialiste), les dites séquences sont peu nombreuses et guère impressionnantes, si ce n'est une scène de vol plané qui se satisfait d'un énième 360 degrés en 3D et n'atteint pas quoiqu'il en soit la pureté et la beauté du vol de l'aigle dans **Bernard et Bianca au Pays des Kangourous**. De même, les séquences musicales, figures imposées et souvent bâclées, n'apportent rien de très dynamique à la progression de l'histoire. Elles souffrent sans doute, cela dit, de la version française.
Reste un divertissement de facture très classique, pas tout à fait invisible, dont le principal mérite serait sans aucun doute le propos s'il n'avait un métro de retard. Métaphore militante pour la protection de la nature et plus particulièrement des forêts tropicales, **Les Aventures de Zak et Crysta** pourraient être séduisantes s'il n'y avait dans la production de ce film une sacré dose d'opportunisme : présentation officielle au siège de l'ONU, film officiel de l'Earth Day l'an passé et le sacro-saint pourcentage des recettes aux associations et fondations de protection de la nature.

Julien DUBOIS

Fern Gully : the Adventures of Zak and Crysta. *USA. 1992. Réal.: Bill Kroyer. Scén.: Jim Cox d'après le roman de Diana Young. Mus.: Alan Silvestri. Prod.: Wayne Young et Peter Fairman. Dist.: Twentieth Century Fox France. Dur.: 1 h 17. Sorti le 10 février 1993.*

LA BOUTIQUE

**Le Fantastique a désormais son lieu de rendez-vous à TOULON.
Un choix unique de Comics, Revues, Maquettes, Mangas et tout autre produit dérivé de la SF, de l'horreur, de l'Imaginaire et de la Bande Dessinée américaine vous est proposé tous les jours du mardi au samedi de 10h00 à 12h30 et de 14h30 à 19h00.
La Boutique vous offre aussi la possibilité de louer, acheter, échanger des jeux vidéos aux meilleurs tarifs (imports, neufs, occasions).
Nous pouvons également vous aider, si vous le souhaitez, à créer votre boutique du Fantastique et de jeux vidéos dans votre ville.
VISIONS FUTURES/CONSOLES CLUB :
556, Avenue du XVème Corps
83200 TOULON.**

LES PROJETS

COMICS :
**Vous êtes un dessinateur, un scénariste ou les deux à la fois. Le style "Comics" américain influence vos œuvres.
Vous souhaitez faire connaître les héros que vous avez créés.
VISIONS FUTURES vous propose de faire vos preuves et de figurer dans une première série de Comics qui sera diffusée en 1993.
Une sélection de documents (dessins, synopsis,...) est ouverte dès à présent.**

VIDEO :
**Votre œuvre : un court ou moyen métrage Fantastique, de Science-Fiction, d'horreur, d'animation.
Votre but : vous faire connaître !
Votre désir : financer un futur projet !
VISIONS FUTURES vous propose de faire figurer votre réalisation dans une collection vidéo de films amateurs qui sera distribuée en 1993.
Une partie des bénéfices des ventes de chaque cassette où figurera votre œuvre vous sera reversée.
Une sélection sur visionnage est dès à présent ouverte.
Faites-nous parvenir une copie vidéo de votre œuvre.**

**VISIONS FUTURES :
Petit Château Vert
Rue Régimbaud
83100 TOULON**

PLANETES SF FANTASTIQUES

*Aujourd'hui,
Nous Vous Offrons
Le Futur en
4 Dimensions*

LE CATALOGUE

**De Alien à ZZ Gundam, tous vos héros en maquettes, modèles réduits, pin's, Tee Shirts...
En import des USA, Japon, Angleterre.
Le catalogue de vente par correspondance "PLANETE INTERDITE" est disponible contre un règlement de 20 Frs et vos coordonnées chez :
VISIONS FUTURES :
Petit Château Vert
Rue Régimbaud
83100 TOULON.**





*Mad Moviens, bonjour,
Si, comme moi, vous pensez que la Science-Fiction et le Fantastique sont des domaines où l'exploration se fait au delà du cinéma ; si vous avez la Force de combattre votre peur primale d'affronter une Planète d'allumés, de passionnés acharnés à défricher une terre nouvelle...
A lors, je vous dis bienvenue sur la Planète à vendre !*

Le Tyran de la SF

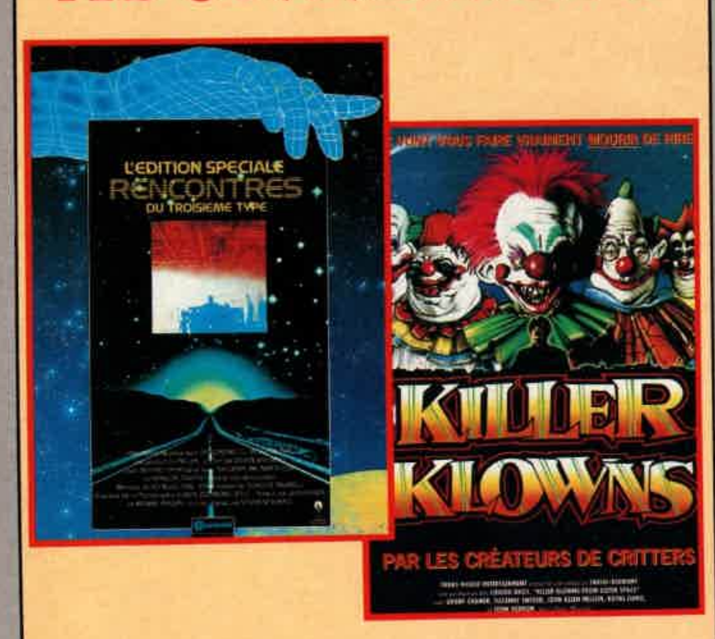
**Actualités Science-Fiction & Fantastique (Livres, BD, Ciné, Vidéo), Futur Scientifique, Dossiers, Interviews, Nouvelles, Forum.
Sommaire numéro 15R : Dracula jour & nuit, Entretien Anne Mc Caffrey, Hulk,...
Par correspondance ou dans les meilleures librairies : 35 Frs**

Offre spéciale : l'abonnement SOLAIRE MAD.
**Un an/six numéros : 165 Frs (au lieu de 210 Frs Prix vente unit.). En cadeau pour les cent premiers abonnés : Clifford D. Simak : Le principe du loup garou + R. Matheson : L'homme qui rétrécit (offerts par les éd. Denoël)
Nom/Prénom : Adresse :
Chèques ou mandats à : Ed. Amhan 2 Planète à Vendre ! 56, Bd Joffre 83100 TOULON**

LA REVUE



ABONNEMENT



CADEAUX

Soyez parmi les 150 premiers à nous envoyer votre bulletin d'abonnement et recevez, au choix, la K7 de **Rabid Grannies**, l'ultra-gore à son paroxysme, **Killer Klowns**, ou quand le rire vous fait vraiment mourir, **976 Evil**, du satanisme bien senti façon Robert Englund (Freddy pour les intimes), **Edition Speciale Rencontres du troisième Type**, l'ultime version du chef-d'œuvre de Steven Spielberg, ou enfin les trois tomes des ***Tommy-knockers***, par Stephen King, parus récemment chez *J'ai Lu*.



Pour tous les suivants, et sous réserve que vous le réclamiez sur le bon de commande, nous vous enverrons, au choix, le poster format 75 x 115 des plus grands héros du Fantastique, le pin's *Mad Movies*, l'adaptation en album BD de **Dick Tracy**, parue chez *Dargaud*, le poster 50 x 80 de **Candyman**, ou l'affichette 50 x 120 d'**Highlander le Retour**. Ces cadeaux vous parviendront avec le premier numéro de votre abonnement.

L'abonnement à *Mad Movies* ne coûte que 100F pour une année complète (six numéros). Pour vous abonner, il suffit de nous envoyer ce''e somme, par chèque ou mandat-lettre à

MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris

Pour l'étranger, et par voie de surface : 120F. Envoi par avion : 200F. Tout règlement : par mandat international exclusivement. Nous n'acceptons aucun chèque sur l'étranger.

BULLETIN D'ABONNEMENT

NOM ______________________ PRENOM ______________________

ADRESSE ____

____

Désire m'abonner pour un an à Mad Movies. Règlement joint, par chèque ou mandat lettre.

AVIS CHIFFRES

0 : nul. 1 : très mauvais. 2 : mauvais. 3 : moyen.
4 : bon. 5 : très bon. 6 : chef-d'œuvre.
D.A.: Didier Allouch. M.B.: Marcel Burel. V.G. : Vincent Guignebert.
J.P.P.: Jean-Pierre Putters. M.S.: Marc Shapiro. M.T.: Marc Toullec.

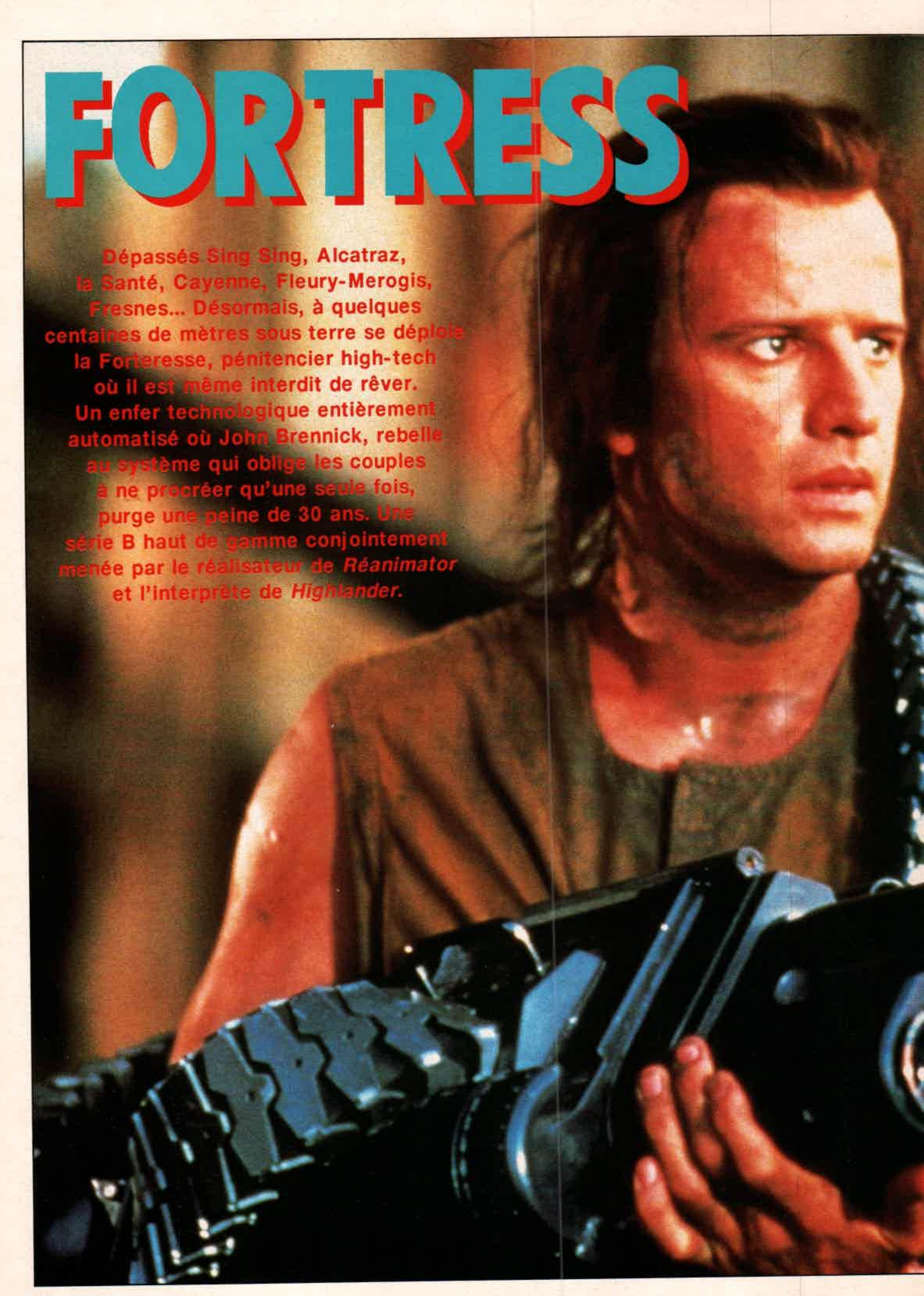
	DA	MB	VG	JPP	MT
Brain Dead	4	5	4	3	5
Candyman	4		1	4	5
Chérie, J'Ai Agrandi le Bébé	2	2	2		2
Dracula	3		2	3	4
Dr. Rictus	3	4	4		3
Fortress	3		4		4
Innocent Blood	3	4	4	4	
Histoires de Fantômes Chinois 3	1		4		
Simetierre 2	2		0	2	
The Kindred	2	3		4	4

AVIS A NOS ABONNES

Suite à un nouveau procédé de routage de notre service abonnement, l'avis de fin d'abonnement figure depuis quelques numéros déjà sous la forme d'une mention "REAB" indiquée sur l'enveloppe, juste au-dessus de votre adresse. Nul autre avis ne vous parviendra ultérieurement. Veillez à renouveler cet abonnement si vous voulez recevoir tous nos numéros.

BOX-OFFICE

Une confrontation inattendue au podium des entrées nationales met aux prises, à ma gauche, le **Dracula** de Coppola, avec 610.000 entrées parisiennes en sixième semaine et 2.500.000 pour toute la France. Normal, le film bénéficie de l'effet de curiosité, du prestige de l'auteur, d'une excellente campagne presse et d'un parc de salles impressionnant. Jusqu'à ce que débarque, à ma droite, l'outsider imprévisible qui l'emporte au finish avec ses 690.000 foldingos parisiens (2.500.000 France) sur seulement quatre semaines d'exploitation. Il s'agit du film de Jean-Marie Poiré, **Les Visiteurs**, bénéficiant, quant à lui, d'un très favorable bouche-à-oreille auprès du grand public. Et ça monte toujours...
Mais l'actualité saisonnière en ce premier trimestre consiste surtout à calibrer les scores des sorties post-Avoriaz. A tout "saigneur" tout honneur, le lauréat **Brain-Dead** n'engrange toutefois que 35.000 sanguinaires en un mois sur Paris intra-muros. Evidemment, tout le monde se console en évoquant l'échec, l'an passé, du difficile **L'Evasion du Cinéma Liberté**, ou encore du très conventionnel **Lectures Diaboliques** deux années auparavant, mais c'est tout de même bien faible pour un Grand Prix généralement plus fédérateur. Encore une fois, l'estampille "gore" a frappé ! Si une estampille fait défaut, c'est assurément celle du "King" pour le **Simetierre 2** de Mary Lambert, dont l'absence ne provoque qu'un petit effet de curiosité polie avec 3.500 pratiquants le premier jour. Sur 18 salles, ça fait mal, et on attend la chute très prochainement. Le second bide va au pauvre **Dr. Rictus**, souffrant peut-être d'un titre assez bouffon, traduction pourtant approximative de l'original. Résultat : 13.000 patients parisiens pour toute sa carrière. De onze salles en première semaine, il passe à deux la seconde, puis à zéro. Ejecté le bon docteur !
L'œil qui Ment, de Raoul Ruiz, récolte pour sa part seulement 10.000 voyeurs invétérés sur cinq semaines. Petit circuit, petit échec !
Innocent Blood, qui espérait profiter d'une perfusion salvatrice en collant aux baskets de Coppola, ne rameute finalement que 32.000 donneurs pour sa première semaine. C'est toujours mieux que **BrainDead**, évidemment, mais décevant tout de même pour ce film, qui souffre hélas d'une trop grande rupture de ton narratif, décontenançant du même coup aussi bien le simple profane que l'amateur de fantastique.
Petite surprise, en revanche, avec **Candyman** qui, après une première semaine honorable s'est depuis quelque peu essoufflé du fait de la suppression de ses meilleures salles. 80.000 croquemitaines en herbe après cinq semaines d'exploitation. Pas mal.
Le recordman de la catégorie "Avoriaz" se nomme **Chérie j'Ai Agrandi le Bébé**, lequel relève, il est vrai, d'un registre plus grand public. 190.000 entrée Paris en trois semaines, 600.000 sur toute la France, c'est pourtant bien peu, surtout comparé au carton du précédent volet, 770.000 rien que sur Paris ! Attendons confirmation avec le prochain **Chérie, j'Ai Encore Bassiné mon Auditoire**...
Côté film d'action, la bonne surprise vient de **Piège en Haute Mer**, réconciliant enfin Steven Seagal avec le spectateur français, puisque déjà 210.000 matelots (650.000 France) ont embarqué sur une croisière de deux semaines. Un excellent score qui le hisse à quelques encâblures des meilleurs Van Damme. Allez Steven !...



FORTRESS

Dépassés Sing Sing, Alcatraz, la Santé, Cayenne, Fleury-Merogis, Fresnes... Désormais, à quelques centaines de mètres sous terre se déploie la Forteresse, pénitencier high-tech où il est même interdit de rêver. Un enfer technologique entièrement automatisé où John Brennick, rebelle au système qui oblige les couples à ne procréer qu'une seule fois, purge une peine de 30 ans. Une série B haut de gamme conjointement menée par le réalisateur de *Réanimator* et l'interprète de *Highlander*.



interview

CHRISTOPHE LAMBERT

Homme-singe de souche aristocratique dans **Greystoke**, immortel dans **Highlander**, prêtre victime de la police politique dans **Le Complot**, figure mythique de la Camorra dans **Le Sicilien**, Arsène Lupin du casse technologique dans **Why Me ?**, champion d'échecs dans **Face à Face**, apprenti-tueur dans **Max et Jérémie**... Bon an, mal an, Christophe Lambert tourne inlassablement aux quatre coins de la planète. Charismatique, il s'adonne de nouveau au fantastique avec ce **Fortress** dont il est le tôlard vedette, brimé, brisé, mais bien décidé à faire sa "Grande Evasion" à lui...

C'est Arnold Schwarzenegger qui devait à l'origine tenir la vedette de *Fortress*...

Oui, mais il venait de sortir d'une série de films de science-fiction mettant en scène une technologie futuriste : **Running Man**, **Total Recall** et **Terminator 2**. Il s'est lassé du genre, et, par la même occasion, du projet **Fortress** auquel il ne tenait pas tant que ça. Le producteur, John Davis, qui a travaillé avec lui sur **Predator**, a dès lors contacté mon agent pour lui proposer le scénario. Je l'ai lu. L'histoire m'a séduit pour deux raisons. D'abord, je trouvais l'aventure amusante, divertissante. Il y a ensuite son prolongement romantique, l'histoire de cet homme qui désire s'évader dans le seul but de sauver sa femme et l'enfant qu'elle porte. En compagnie du producteur, à partir du moment où j'étais convaincu à 100 % de la viabilité du projet, nous avons cherché un metteur en scène. Nous avons opté pour Stuart Gordon.

Pourquoi lui plus particulièrement ? Il est très estampillé film gore...

J'adore **Réanimator**, un film très bien fait, plein d'humour. De plus, Stuart Gordon a un style bien à lui, une griffe toute particulière ; il ne copie pas ses confrères. Aux commandes de **Fortress**, il fallait également un réalisateur familier du genre fantastique, coutumier des effets spéciaux. La science-fiction, le fantastique, c'est vraiment son truc. Un film comme **Fortress** ne pouvait être réalisé par un metteur en scène dilettante dans le genre.

Quelles modifications avez-vous apportées au personnage de John Brennick après que Arnold se soit désisté ?

Ces deux John Brennick sont très différents l'un de l'autre en fait. Mon John Brennick n'est pas simplement une machine de guerre, un type qui tue un maximum de gens ; il fait preuve de davantage de sensibilité que le personnage initialement prévu. Dans le fourgon cellulaire qui le conduit à la prison, il se moque des trente ans d'incarcération qui l'attendent. Il lui importe seulement de savoir que sa femme est parvenue à passer



John Brennick (Christophe Lambert) du temps de sa gloire : il était alors un officier décoré.

la frontière. Lorsqu'il apprend qu'elle aussi purge une lourde peine, il change radicalement d'attitude. La perspective des trente ans lui devient insupportable. Voilà ce qui apporte une motivation romantique à l'évasion. Tout ça brillait par son absence dans la version de **Fortress** aux normes d'Arnold Schwarzenegger. Nous avons également sucré les quelques répliques ironiques écrites à l'origine pour Arnold. Reprendre cette forme d'humour aurait nui à mon interprétation. Mieux vaut rester fidèle à sa propre perception des choses.

Comme Stuart Gordon, vous vous êtes documenté en matière de système carcéral ?

Bien sûr, on est encore loin des machines à scanner les rêves, des barreaux/rayons lasers, mais tout l'environnement carcéral de **Fortress** est presque une réalité désormais. Avant de tourner, j'ai visité des prisons américaines en passe de devenir des institutions privées, financées par des groupes. L'État ne construit pas les murs, ne régit pas son administration ; il ne fait que verser quatorze dollars par jour et par prisonnier. Ces prisons-là, comme les plus anciennes d'ailleurs, affichent immédiatement un système ségrégationniste. D'un côté, il y a les Noirs, de l'autre les Asiatiques, les Hispaniques. Les gardiens se tiennent sur des passerelles surplombant les cellules, l'électronique commande tout. Dans les Quartiers de Très Haute Sécurité, le contact entre détenus et matons n'existe plus. Concernant les repas par exemple, le gardien place le plateau dans un sas et disparaît. La porte de la cellule du prisonnier s'ouvre, il prend le plateau, retourne d'où il vient et le sas se referme. Ces détenus n'ont pas le droit à la promenade. Bien sûr, ce sont des serial-killers, des violeurs récidivistes... J'ai traversé des pénitenciers qui se rapprochent doucement de la "forteresse" du film. D'ailleurs, tous les gadgets que le film met en scène ne sont pas purement fantaisistes. L'Intestinator est tout à fait envisageable dans un futur pas si éloigné. A partir du moment où l'on contrôle une puce électronique dans un corps, pourquoi pas, après tout, cet engin qui provoque une douleur insupportable dès que le détenu franchit une certaine limite.

Vous avez eu des contacts avec quelques prisonniers dans les établissements visités ?

Oui, à deux reprises dans des prisons californiennes. Je connais un peu le système

■ ■ ■



Un des moments forts de Fortress : sur une passerelle, une bagarre homérique oppose Christophe Lambert à Vernon Wells.

■ ■ ■

carcéral français ; il est vraiment cool en comparaison de son équivalent américain qui fout vraiment la trouille. Il y a toutes ces communautés ethniques bien distinctes qui se haïssent, qui s'entretuent régulièrement. Je n'ai pas vraiment tiré quelque chose de mes rencontres avec les prisonniers. Ils se résignent tous à leur peine, ils font leur temps, ils acceptent leur condition. Paradoxalement, ils clament tous leur innocence. Selon leurs dires, aucun ne serait coupable. Ils se trouvaient tous là, sur les lieux du crime, au mauvais moment... Contrairement à eux, John Brennick refuse son statut de prisonnier. Contrairement à eux, il n'a aucun respect pour ses gardiens. Brennick ne se dit jamais : "Je fais mon temps, j'emmerde personne et c'est là la meilleure façon d'éviter des ennuis supplémentaires". Lui est un rebelle en butte au système. Il accepterait ses trente ans de prison s'il existait une certaine humanité dans ces murs. Mais il est même interdit de rêver, l'unique moyen pourtant de conserver un morceau de liberté en soi. En ôtant l'Intestinator qui réprime les rêves, Brennick délivre Stiggs d'une certaine manière. Pour la première fois depuis vingt ans, Stiggs peut rêver. C'est là le plus beau cadeau qu'on puisse lui faire.

On retient particulièrement de la vision de *Fortress* une séquence assez impressionnante dans laquelle vous vous battez contre le colosse Vernon Wells...

Ce ne fut pas une partie de plaisir dans la mesure où nous en sommes tirés avec quelques bleus, des courbatures. C'est le lot habituel de ce genre de séquences. Malgré les précautions prises, il arrive un moment où l'on touche vraiment son partenaire, où on le cogne. Vernon Wells étant une véritable montagne, j'ai dû y aller franco ! Mais **Fortress** est un film minutieusement préparé. Ce combat n'en est pas le seul exemple. Pour la scène d'ouverture, j'ai réellement essayé de voir ce que cela pouvait donner d'être attaqué par un berger allemand. On n'a rien laissé au hasard, surtout en ce qui concerne l'ampleur du film. C'est pour lui donner tout le relief voulu que nous sommes partis tourner en Australie. Aux Etats-Unis, tous les plateaux importants étaient occupés ; il aurait donc fallu passer de l'un à l'autre, les aménager à des vitesses supersoniques, déplacer des équipes jusqu'à deux fois par jour. Insurmontable. Heureusement, les studios Warner-Roadshaw Village étaient libres en Australie. On pouvait occuper trois ou quatre plateaux, construire des décors équivalents à un immeuble de quatre étages.



John Brennick l'arme au poing : la liberté n'est pas loin.

Vous n'avez pas redouté que toute cette infrastructure bouffe les comédiens ?

C'est le danger de ce genre de film. Mais on en est conscient dès l'écriture du scénario, dès la préparation. Le comédien fait partie d'un tout, avec les effets spéciaux, les robots, les gadgets. C'est avant tout une question d'équilibre. Le réalisateur peut se laisser tenter par les effets spéciaux, les mettre en valeur au détriment des comédiens, mais lorsqu'il a ceux-ci sous la main, il doit les utiliser.

Comment définissez-vous *Fortress* ? Un pur divertissement, un film à message ?

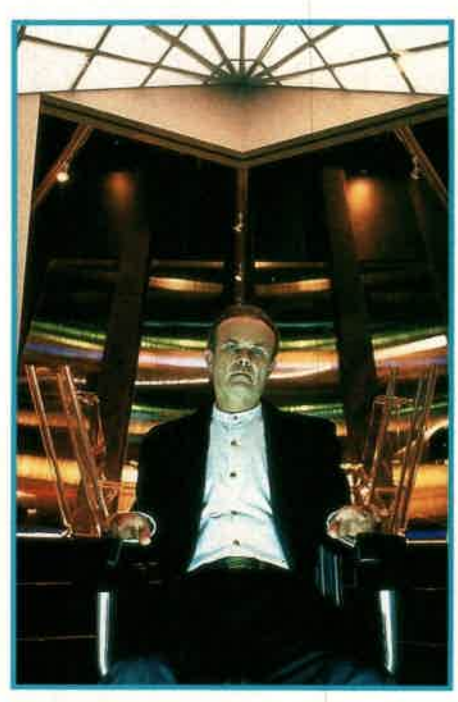
Fortress met en garde contre les dangers de la surpopulation. Il n'exagère en rien car l'interdiction d'avoir plus d'un enfant existe déjà en Chine. **Fortress** prévient également des risques d'un système judiciaire totalement inhumain, où le contact n'existe plus. Je ne pense toutefois pas que Stuart Gordon ait tenu à inscrire dans son film un message particulier. Si vous voulez en trouver un, vous le trouverez. Mais Stuart Gordon a surtout réalisé un film d'action mêlant romantisme et science-fiction. **Fortress** est également une bande dessinée par la force des choses, car une majorité des gens qui y ont mis leur grain de sel, les concepteurs des gadgets, des décors, des robots, viennent justement de la bande dessinée.

Vous menez une carrière internationale. Mais peut-on passer d'un film français comme *Max et Jérémie* à un thriller de science-fiction comme *Fortress* sans problème d'adaptation ?

C'est ce que recherche tout acteur, changer de peau, de personnage. Cela m'amuse de passer de Jérémie, quelqu'un de très naïf, encore enfant, une espèce de chien fou qui réfléchit après avoir agi, à un type plus solide comme John Brennick. Il y aussi un tournage traditionnel d'un côté, avec **Max et Jérémie**, et de l'autre une machine plus lourde, pleine de gadgets, d'armes entre le fusil et le lance-flammes. Dans tous les cas de figure, j'utilise toujours, pour mes personnages, quelque chose que je renferme en moi. Que ce soit des films de genre, d'action comme **Fortress** ou même **Highlander**, ou un film comme **Max et Jérémie** qui m'engage davantage en tant que comédien. Je n'ai été qu'une fois à l'encontre de ça, de ce que je désirais faire. C'était à l'occasion du **Sicilien**. Attention, je ne renie pas le film car Michael



John Brennick soumis à un lavage de cerveau intensif : 48 heures de torture.



Poe (Kurtwodd Smith), un directeur sadique et inhumain à l'image de sa Forteresse.

Cimino est un cinéaste très talentueux. Mais le film a souffert de la conception du personnage de Salvatore Giuliano. Il était un chef, un meneur suivi par 1000 ou 2000 hommes et se montrait arrogant, prétentieux. Pourquoi donc, dans ce cas, tous ces hommes adhéraient-ils à sa cause ? Ils n'avaient aucune raison de le faire. Ces traits de caractère m'ont dérangé par rapport à ma vision du personnage. Mais Michael Cimino avait la sienne et il était impossible de l'en faire sortir. **Le Sicilien** fut cependant une expérience formidable.

Aujourd'hui, quel regard portez-vous sur *Highlander le Retour* ? Le film a été une grande déception pour beaucoup...

Pour moi aussi. J'ai signé le contrat me liant à **Highlander le Retour** à l'époque du premier **Highlander** ; il ne me donnait aucun droit de regard sur le scénario, sur l'évolution de mon personnage Connor McLeod. J'étais contraint de tourner le film. Bien sûr, sur le tournage, nous avons tenté de réparer les dégâts, de revoir des scènes entières, mais ce n'était que du bricolage. J'ai prévenu les producteurs que je ferai **Highlander 3** uniquement dans le cas où j'aurais un droit de regard sur le script. Si mon contrat n'inclut pas cette close, je ne ferai pas le film. Je tiens à ce que **Highlander 3** revienne au premier, qu'il en retrouve le romantisme, les incessants allers et retours entre le passé et le présent. En fait, **Highlander 3** devrait être la suite logique du premier. On retrouvera Connor McLeod sept ans après, à New York. Mais **Highlander le Retour** n'est pas aussi mauvais que cela. Visuellement, au niveau des effets spéciaux optiques, du look, du spectacle pur, le film tient néanmoins la distance. Mais cela tend à prouver que la technique, aussi performante soit-elle, n'est jamais en mesure de sauver une histoire déficiente. Et puis, ce happy-end où Connor McLeod est suspendu dans les cieux est rigoureusement inutile. On n'avait vraiment pas besoin de ça ! On peut se battre jusqu'à un certain point contre des producteurs, mais on ne peut pas tout empêcher. Je ne pense pas que Russell Mulcahy réalisera **Highlander 3** ; nous allons engager quelqu'un qui est actuellement ce qu'il était il y a dix ans, le numéro 1 du vidéo-clip, celui qui met en images toutes les chansons de Gun & Roses par exemple. Quelqu'un qui puisse donner à **Highlander 3** le côté rock'n roll du premier, mais à la mesure des années 90. En quelques années, la mise en scène des clips et la musique ont changé ; **Highlander 3** doit tenir compte du changement, s'adapter. Mais, pour l'instant, rien concernant cette séquelle n'est définitivement décidé, défini.

Avant de vous atteler, au conditionnel, à *Highlander 3*, qu'envisagez-vous donc ?

J'ai en projet **D'Artagnan** ! Ont été annoncées il y a quelques semaines toute une série d'adaptations des "Trois Mousquetaires" d'Alexandre Dumas, y compris une avec Jean-Claude Van Damme. Mais, actuellement, il ne reste plus en lice que celle de *Walt Disney*, proche dans sa conception de **Young Guns**, et la mienne, plus romantique, plus sérieuse, librement adaptée du roman original. Le réalisateur initial avait imaginé des mousquetaires d'âges différents : par exemple, un Portos interprété par Sean Connery pourrait représenter l'image du père pour D'Artagnan... Mais rien n'est encore sûr. Je peux toutefois vous annoncer que **D'Artagnan** sera un film américain tourné en France et en Hongrie. Le metteur en scène sera un européen. C'est important que celui-ci adapte le roman d'Alexandre Dumas en restant fidèle à ses racines, à sa culture.

Propos recueillis par
Marc TOULLEC

interview

STUART GORDON

Passé à la postérité avec le mythique **Réanimator**, Stuart Gordon se consacre essentiellement au fantastique. De **From Beyond** à **RoboJox** en passant par **Dolls**, **Le Puits et le Pendule** et le scénario original de **Chérie, J'Ai Rétréci les Gosses**, ce barbu jovial, narquois et sympathique, aime toutefois à se diversifier à l'intérieur d'un genre, à prouver, même au centre de la fantaisie technologique, que des ingénieurs machiavéliques sont en train de nous concocter des "forteresses" destinées à briser l'être humain. Oui, à sa façon, ce "bloody director" passe du gore pimpant à la métaphore sociale...

Avant d'entamer la réalisation de *Fortress*, vous étiez branché sur un autre projet concernant un monstre marin gigantesque...

Oui, il s'agit de **Thor**. Le script raconte les multiples agressions d'une tortue marine de sept mètres et demi de diamètre. Ces animaux existent vraiment, mais à une échelle plus réduite, et ils sont extrêmement dangereux. **Thor** a trouvé un écho très favorable auprès des distributeurs étrangers, mais les Américains ont refusé de s'y engager. Dès que l'on prononçait le mot "tortue" lors d'un rendez-vous pour le financement du projet, notre interlocuteur piquait un fou-rire ! Si **Thor** a avorté, c'est en grande partie la faute des **Tortues Ninja**. Depuis ce phénomène, les tortues sont devenues synonymes de



Les bras croisés, Stuart Gordon observe sa vedette.

stupidité. Alors donc essayer de vendre le concept d'une tortue tueuse après ça !

Vous comptez parmi les derniers réalisateurs à avoir cotoyé Anthony Perkins sur un plateau. Quel souvenir gardez-vous de cette rencontre ?

Nous avons tourné ensemble **Daughter of Darkness** en Roumanie. Anthony Perkins y interprète un vampire recherché par sa fille américaine. C'était un réel plaisir de travailler avec lui. Pendant le tournage, il savait déjà qu'il était atteint du Sida, mais jamais il n'en parlait. Il demeurait néanmoins très chaleureux, plein d'humour, très professionnel. Nous avons passé d'excellents moments ensemble. Sa disparition m'a beaucoup peiné.

Quels furent vos rapports avec Arnold Schwarzenegger à l'époque où il était encore intéressé par *Fortress* ?

Inexistants ! On m'a envoyé le scénario du film il y a quelques années. A cette époque, Arnold devait tenir le rôle principal. Pendant plus d'un an, je n'ai pas eu de nouvelles du projet. Après quoi, j'ai reçu un coup de fil m'apprenant que le film allait bien se faire, mais sans la participation de Schwarzenegger. Par conséquent, le budget de **Fortress** a rétréci considérablement. Je suis cependant resté attaché au projet. Je viens de la série B et, j'ai donc appris à tirer le maximum de budgets minuscules. Celui de

■ ■ ■

Lance-flammes contre monstre mécanique : le gagnant n'est pas forcément celui qu'on croit...

■■■

Fortress se monte quand même à onze millions de dollars, le plus important qu'on m'ait alloué jusqu'à présent. Puis est intervenu Christophe Lambert, très motivé par le personnage de John Brennick. Son apparition a modifié le concept de **Fortress.** A l'origine, John Brennick était un bulldozer, un Superman hyper musclé ; il était difficile de le prendre en pitié, d'imaginer qu'il puisse ne pas s'en sortir. Christophe Lambert est plus proche de Monsieur Tout le Monde ; il parvient aux mêmes exploits que Schwarzenegger, mais en usant davantage de son cerveau que de ses biceps.

Qu'est-ce qui a vraiment changé après le désistement d'Arnold Schwarzenegger ?

Ce sont surtout les orientations de l'histoire qui ont subi des modifications suite au changement de vedette. Sorti de quelques réajustements, John Brennick est demeuré le même. Nous avons apporté au script de nouveaux éléments, comme l'explosion démographique, l'interdiction pour un couple de mettre au monde un deuxième enfant. Enfreindre cette loi est un crime sévèrement puni. John Brennick va en prison pour l'avoir violée. Dans le scénario prévu pour Arnold, le personnage était mis derrière les barreaux pour avoir démoli un robot. De plus, sa femme ne l'accompagnait pas dans la prison. Je pense qu'incarcérer le couple apporte une motivation supplémentaire à John Brennick.

La description de la "forteresse", malgré le contexte de science-fiction, est tout de même assez crédible, assez réaliste...

Nous sommes parvenus à ce résultat à force de visiter les prisons des Etats-Unis, et notamment une en Californie. C'est là l'un des endroits les plus effrayants que je connaisse. En y entrant, nous avons dû signer une décharge stimulant qu'en cas de prise d'otages, personne ne viendrait nous tirer de cette sale passe. Les gardiens nous ont demandé de porter des gilets pare-balles. Mais l'un d'eux nous a annoncé que cela ne servait à rien dans la mesure où, en cas de mutinerie, les détenus poignardaient le visage, et plus particulièrement les yeux. Mais cette visite fut une excellente expérience car elle nous a permis d'élaborer l'univers carcéral du film. A ce titre, **Fortress** est d'ailleurs une prolongation de ce qui se déroule actuellement, la mise en place de prisons high-tech où les gardiens brillent par leur absence. La vidéo et les systèmes de surveillance électroniques prennent la relève. Les prisonniers restent 22 heures 30 par jour dans leur cellule ; cela peut les acculer à la folie. Mais ces pénitenciers sont très modernes, très propres. Ils paraissent rassurants à première vue, mais les traitements infligés aux détenus sont abominables. Il faut dire aussi que la philosophie du système carcéral américain change radicalement en ce moment. Autrefois, il s'agissait de réhabiliter le prisonnier, d'en faire une personne meilleure capable de s'intégrer à la société. Aujourd'hui, la prison équivaut à un châtiment. Les autorités pénitenciaires tiennent à ce que les prisons soient des endroits dissuasifs, tellement horribles que personne ne doit avoir envie d'y retourner. Ils essaient de faire craquer les condamnés, à leur ôter toute humanité, de les humilier. Toutes ces observations nous ont largement servi pour **Fortress.**

Vous décrivez le directeur de la "forteresse" comme étant aussi entravé dans ses actes que les prisonniers eux-mêmes...

Je voulais mettre l'accent sur ce point bien précis. Dans une prison classique, les gardiens et tous ceux qui y travaillent, vivent dans des conditions proches de celles des détenus. Ils y passent une large partie de leur temps. A quelques détails près, ces gens sont à la même enseigne que ceux qu'ils surveillent. Malgré son appartenance à la science-fiction, **Fortress** n'est pas aussi fantaisiste que ça. Les robots par exemple partent d'éléments technologiques existant déjà. Le "designer" Simon Morton n'a fait qu'extrapoler un peu.



Les gardiens de la Forteresse : sous l'acier, des hommes lobotomisés, esclaves de Men-Tel.

Quel jugement portez-vous sur le système carcéral américain actuel ? *Fortress* donne à penser que vous le décriez ouvertement...

Oh oui ! Aujourd'hui, on emprisonne les gens pour des broutilles. Plus de la moitié de la population carcérale est composée de petits dealers, de lampistes, et de consommateurs de drogue. C'est absurde d'enfermer ces gens. Du coup, les prisons surpeuplées encouragent la criminalité. Ceux qui en sortent deviennent souvent des criminels endurcis. Les contribuables paient 20.000 dollars par an pour chaque détenu ! Quel gaspillage, alors que beaucoup de prisonniers devraient être laissés en liberté, socialement pris en charge pour éviter les récidives que la prison ne peut qu'encourager. Les lois, notre attitude vis-à-vis des crimes mineurs, sans effusion de sang, doivent radicalement changer.

Le tournage de l'affrontement Christophe Lambert/ Vernon Wells a dû vous demander des efforts particuliers. L'empoignade est pour le moins vigoureuse, à la limite du gore...

Entre la préparation de la séquence et son tournage, il nous a fallu un peu plus de deux semaines. Le public ayant assisté à des centaines de bagarres à l'écran, je voulais que celle-ci sorte de l'ordinaire, qu'elle secoue par son réalisme. Lors d'une bagarre de rue, le sang coule abondamment. Et ça le cinéma ne le montre pas trop. Il suffit de regarder un match de boxe à la télévision pour voir que les coups portés font parfois de gros dégâts. Je déteste les films qui aseptisent la violence, qui en font quelque chose de propre, net et sans douleur. Je trouve ça pornographique dans la mesure où cette façon de voir encourage la brutalité. Une bagarre à l'écran se doit d'être aussi sanglante et bestiale qu'elle l'est dans la réalité. Et puis, les prisons sont des entroits très durs. On est loin du **Rock du Bagne** avec Elvis Presley ! Un prisonnier, lorsqu'il met les pieds en tôle, craint pour sa vie. Beaucoup de détenus refusent la promenade quotidienne. C'est là qu'on compte le plus grand nombre d'agressions.

Là, vous êtes en train de justifier votre réputation de cinéaste spécialisé dans la violence !

Les vrais spécialistes de la violence sont les gens qui travaillent aux journaux télévisés.

Tous les soirs, on voit des types criblés de balles, baignant dans une mare de sang. Le vrai sang me choque. Etre considéré comme un cinéaste sanglant me fait doucement rigoler, car, lorsque ma fille se fait une petite coupure au doigt, je manque de tomber dans les pommes. Le cinéma m'a appris que ce ne sont jamais des centaines de litres d'hémoglobine qui créent la tension, mais principalement le jeu des comédiens. Si un acteur parvient à vous convaincre de la souffrance, de l'imminence de la mort, l'efficacité est bien plus grande que la simple vue de sang. En octobre dernier, j'étais au festival de Sitges. A cette occasion, j'ai rencontré Peter Jackson, le réalisateur de **Brain Dead**. Nous avons discuté sang. Dans **Réanimator**, je lui ai dit avoir utilisé 110 litres d'hémoglobine synthétique. Je pensais détenir là un record insurpassable. Je suis tombé à la renverse lorsque Peter Jackson m'a annoncé l'avoir pulvérisé avec plus de 3.000 litres. Difficile d'aller plus loin à moins de situer votre scénario sur une mer de sang.



Mr. et Mme Brennick (Christophe Lambert & Loryn Locklin) enfin réunis.

En touchant à l'univers carcéral, même futuriste, il est difficile d'éviter tous les clichés du genre. Vous pensez y être parvenu ?

Lorsque vous décrivez la vie à l'intérieur d'une prison, vous ne pouvez guère échapper aux stéréotypes, les prisonniers homosexuels, le sadisme du système, les bagarres, les adeptes du body-building... Ne pouvant y échapper, j'ai tout de même tenté de les montrer sous un angle nouveau. J'aime détourner ce que le public attend. **Fortress** apporte ainsi des éléments neufs au genre, comme le héros lobotomisé durant une bonne partie du film. Il subit un lavage de cerveau et c'est sa femme qui parvient à l'en guérir en intervenant dans ses rêves. Cela change de la convalescence du héros après des semaines de mitard. L'idée de l'Intestinator est également une nouveauté. Elle remplace en quelque sorte les murs infranchissables, les gardiens dans leur mirador. Des techniciens travaillent actuellement sur des appareils similaires. Mais il existe déjà des colliers électrifiés dans certains établissements. L'Intestinator va seulement un peu plus loin. Nous l'avons évoqué à l'un des directeurs de prison durant notre période de documentation. Il a nous a répondu : "Génial ! Quand pourrez-vous nous en livrer ?" !

On croit savoir que vous allez abandonner le fantastique le temps d'un film. Vrai ?

Oui, avec **Chicago Cops**. Ce film me ramène à l'époque où je me consacrais au théâtre avec la troupe Organic Theatre Company de Chicago. C'est dans ce cadre que j'ai créé la pièce "Chicago Cops". Maintenant, Terry Fox, qui s'est chargé du rewriting de **Fortress**, en fait l'adaptation pour le cinéma. En tant que cinéaste, je désire explorer le plus de genres possibles. A force de travailler dans le même domaine, on finit inévitablement par radoter. Voilà pourquoi je change mon fusil d'épaule. **Chicago Cops** se sera pas un polar classique ; par certains côtés, il se rapproche de **Reservoir Dogs**. Il conte les déboires de deux flics très liés. L'un d'eux, Dan Aykroyd, veut quitter la police et l'autre, Jim Belushi, le ressent très mal. C'est un véritable divorce qui intervient entre eux, exactement comme dans un couple...

Après quoi, vous reviendrez quand même au fantastique, non ? On parle d'une nouvelle adaptation de Lovecraft après *Réanimator* et *From Beyond*...

Dur à dire. Je travaille parallèlement sur plusieurs projets, dont **Shadow Over Innsmouth** d'après Lovecraft justement. C'est un projet qui remonte à longtemps, mais que l'on a abandonné des années durant car le producteur, *Vestron*, a fait faillite en pleine préproduction. Nous nous sommes rabattus sur une autre boîte. Mais le scénario était si bizarre, le budget si important, que les producteurs n'ont pas osé investir. Pourtant, nous y avions déjà beaucoup bossé. Dick Smith avait même créé des maquillages incroyables d'hommes-poissons. **Shadow Over Innsmouth** intéresse de nouveau un producteur. Il s'agit vraiment là d'un projet excitant, réellement unique.



Propos recueillis par **Marc TOULLEC**
(traduction : **Didier ALLOUCH**)



Jeffrey Combs, le compagnon d'évasion binocleux de Christophe Lambert.











*Un effet gore en pleine science-fiction : Stuart Gordon n'oublie pas les fans de **Reanimator** !*



TOYS

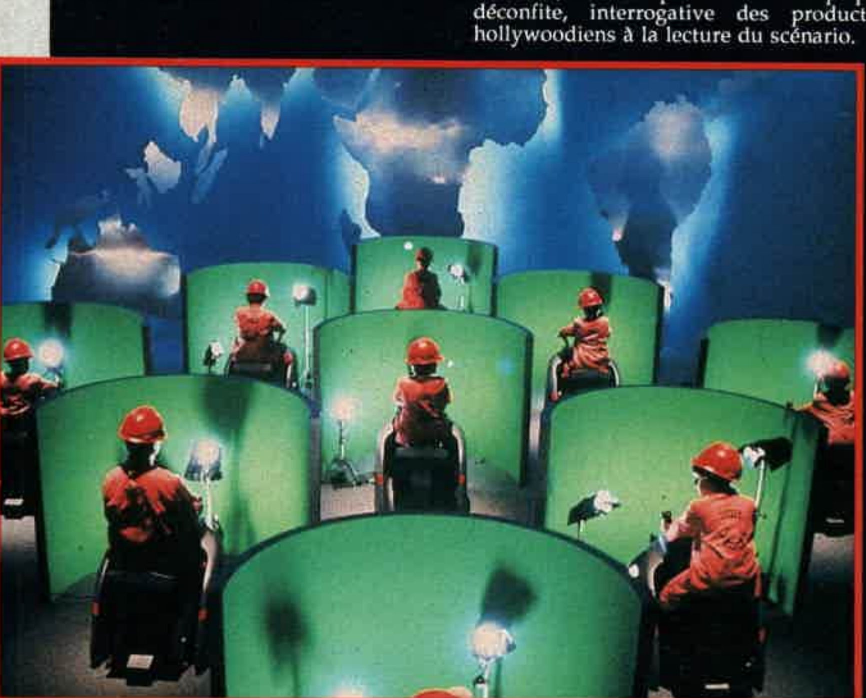
Des jouets par milliers dans ce drôle de film, un cas unique dans la production hollywoodienne de l'année. Des jouets en peluche, en bois, des jouets pacifistes, mais aussi des jouets virtuellement assassins retranchés dans une forteresse. Une expérience originale signée par le réalisateur de *Rain Man*.

Nom : Levinson. Prénom : Barry. Profession : cinéaste, "director" comme on dit à Hollywood. Un director de haut vol formé à l'école de la télévision et de Mel Brooks pour qui il écrit **La Dernière Folie**... et **Le Grand Frisson**. Vous vous appelez Tom Cruise ou Dustin Hoffman, vous avez un numéro bien au point pour décrocher l'Oscar, Barry Levinson sera toujours prêt à vous diriger, à limiter les excès de cabotinage. Avant **Rain Man**, le film qui lui permet aujourd'hui ce caprice qu'est **Toys**, il y a **Good Morning Vietnam**, **Le Secret de la Pyramide** (où le réalisateur s'efface au profit du producteur Steven Spielberg), **Bugsy** (où Warren Beatty joue les gangsters glamoureux), **Le Meilleur** (où Robert Redford manie la batte de base-ball)... Mais si Barry Levinson excelle, c'est dans le registre plus nuancé de la comédie de mœurs livrée à ses interprètes, le semi-autobiographique **Diner**, le caustique **Tin Men** sur les déboires de deux vendeurs de tôle et le nostalgique **Avalon** sur l'enfance du cinéaste. Mais à Hollywood, un patelin où beaucoup de réalisateurs tournent les films demandés par le marché et non pas ceux qu'ils désirent, un succès peut parfois servir de carte coupe-file, de passe. Pour avoir mis en scène **Rain Man** et **Good Morning Vietnam**, deux productions néanmoins très estimables, pour avoir flirté avec tous les Oscars à l'occasion de **Bugsy**, Barry Levinson peut, en 1992, concrétiser le film dont il rêve depuis longtemps, le film qu'on lui refusait énergiquement voici seulement quatre ans. Ce film : **Toys**. A le voir, vous comprendrez la mine perplexe, déconfite, interrogative des producteurs hollywoodiens à la lecture du scénario.



Leslie Zevo (Robin Williams) et sa soeur Alsatia : en voiture pour les funérailles de papa !

"Toys aurait dû être mon premier film en tant que cinéaste. En 1980, la 20th Century Fox a failli le mettre en chantier mais une révolution de palais, comme il en survient tant à Hollywood, a provoqué l'abandon du projet. Les nouveaux dirigeants du studio ne savaient pas très bien comment appréhender son concept. C'est souvent que j'ai entendu dire "beaucoup trop original" "trop inhabituel", "visuellement trop délirant" ou encore "Toys n'appartient pas à un genre bien défini, on ne peut pas se référer à un autre film". Terrible, ça, pour un "exécutif" de ne pas pouvoir se reporter à une référence, de ne pouvoir domestiquer une histoire à rendre hystérique un cerveau par trop cartésien. Mais pour Barry Levinson, les choses sont nettes, précises, seulement irréalisables pour ceux qui ont l'esprit plus cartésien que Descartes lui-même. L'idée à l'origine de **Toys**, il la trouve dans un journal, un quotidien retraçant un épisode cocasse de la Guerre Froide durant lequel des espions soviétiques reconstituèrent les plans d'un sous-marin atomique américain d'après des maquettes de plastique en vente dans les magasins de jouets. *"L'opposition, la contradiction entre l'arme et le jouet qui le représentait, m'a réellement secoué, bouleversé. Cela peut paraître absurde, mais de là est parti Toys"*. Jusqu'au premier jour de tournage, **Toys** n'en finit pas de susciter des interrogations. A potasser son script, Hollywood ne s'est jamais autant gratté la tête. Jamais rides frontales ne se sont autant plissées. A l'angoisse de mettre en branle un projet franchement louche, ou trop culotté pour rassurer les investisseurs qui jouent leur culotte, il y a deux façons de répondre. En 1980, les boss de la *Fox* jugent donc **Toys** "incompréhensible" et arrêtent sa production six semaines avant le début du premier coup de manivelle. Deuxième attitude, celle de Ferdinando Scarfiotti, dubitatif devant le manuscrit de **Toys** comme une poule devant une fourchette. Concepteur des décors du **Dernier Empereur** et de **Mort à Venise**, cet Italien quinquagénaire a la tête solidement vissée sur les épaules. *"J'étais très perplexe, très partagé quant à mon opinion sur le scénario de Toys. Manifestement, il pouvait générer soit un film totalement crétin, soit quelque chose d'unique. J'ai accepté de grignoter un morceau en compagnie de Barry Levinson. Avant qu'il parvienne à me convaincre, j'étais persuadé que Toys serait un prolongement filmé d'une visite à Disneyland"*. Ce n'est manifestement pas le cas ; **Toys**, ce n'est ni Walt Disney ressuscité, ni **Le Magicien d'Oz**, ni même **Les 5000 Doigts du Docteur T**,



L'installation secrète de Leland Zevo : des écrans vidéo simulant la guerre totale et dont les enfants sont les cobayes.

■■■

■■■

une incongruité hollywoodienne dans laquelle un pianiste timbré kidnappe des gosses pour en faire les esclaves de son piano gigantesque.

"Toys est définitivement un film à hauts risques. Il brise les formes, les structures narratives, il brise les données sur la psychologie des personnages. Il démolit le monde que nous connaissons. Mais je ne voyais aucune raison de faire autrement, de me mettre en sécurité derrière des acquis". En tripatouillant allègrement l'histoire, en la livrant à des scénaristes-mercenaires dépiotant avidement les idées des autres pour en extraire du surgelé, Barry Levinson aurait certainement ficelé un divertissement grand public, façon Walt Disney justement. Or, il choisit d'aller jusqu'au bout de ses intentions, tant sur la forme que dans le fond. Ingrat, le public américain, caressé dans le sens contraire du poil, a soigneusement contourné les cinémas programmant **Toys**, *"la rencontre de Docteur Folamour et de Willy Wonka au Pays du Chocolat"* selon Robin Williams. Eh bien, cette rencontre au sommet entre la politique-fiction sarcastique et le burlesque chocolaté d'une excursion fantasmée dans une fabrique de calories lourdes s'est ramassée une gamelle mémorable au box-office américain. Mais cette contre-performance financière flatte l'intelligence. Elle a récemment flatté celle de Stephen Frears pour **Héros malgré lui**. Elle flatte désormais le Q.I. de Barry Levinson.

"Durant la période de préparation de ***Toys****, j'ai visité une usine de jouets à Cincinnati. C'était l'endroit le plus mortellement ennuyeux de la terre. Je me suis demandé où était donc le Pays des Merveilles"* avoue Barry Levinson. Le Pays des Merveilles est dans **Toys**, aussi absurde, non-sensique, exaspérant, séduisant, criard de vulgarité et beau que chez Lewis Carroll. Affaire de paradoxes, affaire d'éléments disparates allant curieusement bien ensemble. Cependant, dans **Toys**, deux choses ne vont pas bien ensemble, le belliqueux et le jeu, l'enfance et la guerre, l'innocence et la violence. Suppôt de l'agressivité : Oncle Leland, héritier de l'empire de son défunt frère, fondateur des entreprises Zevo, l'un des plus importants fabriquants de jouets. Général bardé de médailles, mis sur la touche après le Vietnam et frustré de voir l'ancien bloc de l'Est et l'Amérique marcher main dans la main vers un nouvel ordre mondial, Leland reprend l'usine bigarrée du défunt avec la ferme intention de la transformer en une usine d'armement d'un style révolutionnaire. Devant la popularité grandissante des jeux vidéo guerriers, il décide de dévoyer les principes fondamentaux des Zevo, d'assimiler guerre et jeu. Désormais, il peut monter une autre armée, en culottes courtes celle-là mais aux réflexes autrement plus vifs que ceux d'un tankiste de base compressé dans sa tourelle. En effet, hynoptisé par l'écran de la console et la manipulation d'armes virtuelles décimant un ennemi tout aussi fictif, le troufion en bas âge fournit une recrue de choix ; il pourrait exterminer des foules, à une cadence d'enfer, à distance, froidement, et éprouver ce doux sentiment de victoire que donne un jackpot au flipper. Réquisitionnant par le mensonge la presque intégralité de la surface de l'usine Zevo, Leland et son fils Patrick, un as paranoïaque du camouflage, se heurtent cependant à un os en la personne de Leslie Zevo, fils jugé trop farfelu et timbré par son propre père pour lui succéder. Mais tout théoricien qu'il est du vomi factice, inventeur de la veste sonore ou fumante selon les modèles, ce doux dingue de Leslie, choqué par la rapacité de son Oncle, acculé, réagit. Cependant, pour affronter les troupes miniaturisées mais mortelles de Leland, ils n'ont, lui et sœur Alsatia, que des peluches, des mécaniques rudimentaires, des clowns, des acrobates, des flics de plastique.



Alsatia Zevo (Joan Cusack) : plus jouet que femme.



Leland Zevo (Michael Gamber) : un artilleur au milieu des peluches.



Alsatia expérimente un nouveau jouet : un casque propulsant dans une réalité virtuelle.

Contre les roquettes de chars d'assaut hauts comme trois pommes, ils ne feraient pas un pli. A moins que l'innocence et la foi dans une enfance quasi-sinistrée, corrompue par les sirènes de la guerre, ne constituent une arme efficace contre celles du 21ème siècle...

"Mon fils de 7 ans passe des heures devant sa console vidéo. Lorsqu'il a fini, il est dans un état de surexcitation, son cerveau est en effervescence. Le jeu vidéo est un stimulant, une drogue. Il faut se montrer vigilant" prévient Barry Levinson. **Toys** formule ce même message, dispense ce même avertissement. Une mise en garde contre ces jouets guerriers, froids, métamorphosant un gosse en créature lobotomisée, ne réagissant qu'en faveur d'un score atteint à force de cadavres, de destructions. *"Peut-être suis-je complètement paranoïaque, mais le danger est réel. Les jeux vidéo sont si séduisants. En vous y adonnant, vous planez. C'est votre vie contre celle de votre adversaire. Dans* ***Toys****, le général Zevo a une réplique où il évoque la guerre sans illusion. Depuis que nous avons vu la guerre du Golfe à la télévision, nous savons que les jeux vidéo peuvent devenir réalité. Vous pouvez mener des batailles à partir d'un terminal vidéo, regarder sur un écran des missiles atteindre leur but, sans jamais entendre le moindre cri ou voir la moindre souffrance"*. On en deviendrait presque nostalgique des assauts menés baïonnette au fusil, des charniers live de 14-18, boueux, puants...

A montrer cette guerre à dimension "humaine" puisque la souffrance exposée a justement pour but de dégoûter de toute velléité belliqueuse, un réalisateur, talentueux du moins, donne à gamberger sur l'absurdité des conflits. Le jeu d'arcade, quant à lui, ramène tout à un défi lancé à ses propres capacités. Une simple compétition, inodore, incolore. Qu'il soit purement ludique ou réellement meurtrier ne change pas grand chose pour Barry Levinson. *"****Toys*** *exprime ma peur que la génération* Nintendo *ne prenne la guerre technologique de demain comme un jeu. Ce serait l'ultime perversion de l'innocence ou, comme le déclare le Général du film, 'la guerre sans problème de conscience'"*. Se rapproche de cette déclaration une scène mémorable de **Jeux de Guerre**, où, face à un écran, quelques agents de la CIA assistent sans éprouver la moindre émotion à l'anéantissement d'un camp terroriste. Les hommes n'y sont plus que des silhouettes, des pions. *"Je ne suis pas un sociologue, mais la réalité me fait peur. Voir tous ces morts, qu'ils soient fictifs comme ceux d'un jeu vidéo ou réels comme ceux des journaux télévisés, me terrifie. Quelqu'un, après une projection de* ***Toys****, m'a dit avoir beaucoup aimé le film. Il m'a avoué avoir été fortement impressionné par l'explosion de l'alligator-jouet réduit en miettes par une roquette. Je lui ai demandé si la tuerie permanente d'un* ***Piège en Haute Mer*** *le traumatisait tout autant. Il m'a répondu "Non, pas du tout". Assister à l'assassinat de 150 personnes ne l'affectait pas du tout, mais voir un jouet de plastique détruit le bousculait sérieusement ! Effrayant. Récemment, j'ai lu une critique de* ***Piège en Haute Mer*** *: "Un bain de sang réjouissant". Comment peut-on associer ces termes ? Dans quel monde vivons-nous ?"*. Barry Levinson vous le demande, à vous, à nous qui nous gargarisons de démembrements, de boucheries burlesques, de massacres virtuels. Mais, du recul, de la distance, le cinéaste en manque sérieusement. Quand il s'agit de montrer la mort, le second degré lui fait cruellement défaut. On ne badine pas avec ça. Tabou. Reste que le sérieux imperturbable de Barry Levinson fait merveille dans une séquence démente où plusieurs centaines de jouets sont sacrifiés pour faire diversion. Un vrai Waterloo miniaturisé durant lequel poupées, automates et marionnettes éclatent sous les obus d'une division

de panzers télécommandés. Un champ de bataille à l'échelle de l'usine Zevo, et une tragédie qui n'aurait pas été plus éprouvante si les protagonistes avaient été de chair et d'os. *"Les rires émis dans **Toys** sont en fait très sérieux. C'est une idée difficilement admissible que l'on puisse ainsi s'amuser. Le film touche à un versant obscur de l'âme humaine que le public ne perçoit pas immédiatement. Durant le tournage, on nous demandait souvent si **Toys** serait une comédie ou un pamphlet contre la guerre. Pourquoi pas les deux après tout ?"* vient à son tour plaider Robin Williams, interprète du farfelu Leslie Zevo, *"un simple d'esprit dans la tradition de la Comedia del Arte"*. En fait, ce simple d'esprit se révèle beaucoup plus intelligent, sensé et rusé que Barry Levinson et son interprète principal le laissent supposer au départ. Excessivement confiant, il mène à lui seul la révolte contre l'armada des jouets meurtriers de son oncle étoilé.

"J'adore le personnage de Leslie. C'est quelqu'un de très sérieux quand on parle jeux car toute sa vie est là. C'est tout son univers. Sorti de là, il ne connaît pas grand chose de l'existence. Tout passe par les jouets, les gadgets. Ainsi, lorsqu'il aborde une personne, il utilise d'abord une marionnette pour lui parler". Un sacré numéro ce personnage auquel Robin Williams apporte bien sûr son interprétation survoltée, ses dons d'imitateur et de mime, mais aussi et surtout une sensibilité, une émotion rare, absente, par exemple, de son Peter Pan bedonnant de **Hook**. Pour situer Leslie Zevo, cherchez plutôt du côté de l'universitaire devenu clochard mystique de **Fisher King**. *"Comme **Fisher King**, **Toys** est une fable. Les gens s'y sentent parfois mal à l'aise. Une fable possède sa propre réalité, sa propre logique. Concernant **Fisher King**, certaines personnes se sont dit : 'Ce chevalier rouge dans les rues de New York, ce n'est pas possible, ce n'est pas réel'. Bien sûr que cela n'est pas possible car il s'agit d'une fable !"*. C'est encore plus probant dans **Toys** où l'artificiel régit tout, où le quotidien que nous connaissons ne rentre que par bribes, que par intermittences. Ici, dans l'Usine Zevo, un escalator se déplace vers une porte située au ras du plafond, un gros éléphant rose sert de sépulture et porte l'épitaphe "Puisse la joie et l'innocence toujours dominer", le lit de Alsatia Zevo prend la forme d'un canard... Barry Levinson donne dans l'abstrait, le baroque, le délire visuel, les couleurs trop vives d'un technicolor suranné, le toc et le sublime. Il formule son message, épingle au passage des militaires momifiés au sens propre et figuré, laisse la parole aux fous, aux candides. Et laisse aux spectateurs le choix : rentrer dans le drôle de monde de **Toys** ou y demeurer farouchement étranger. *"Comme écrivait Goethe, 'Expliquer c'est détruire'. Parler trop de son film, c'est lui enlever son mystère. Lorsque vous faites un film, vous êtes motivé par des choses que vous ne pouvez expliquer, que peut-être vous ne comprenez pas complètement vous-même"*. Conclusion : **Toys** gardera longtemps beaucoup de son mystère.

Marc TOULLEC

USA. 1992. Réal.: Barry Levinson. Scén.: Valerie Curtin & Barry Levinson. Dir. Phot.: Adam Greenberg. Mus.: Hans Zimmer & Trevor Horn. Effets spéciaux Alsatia : Rob Bottin. Prod.: Mark Johnson & Barry Levinson pour Baltimore Pictures. Int.: Robin Williams, Michael Gambon, Joan Cusack, Robin Wright, Donald O'Connor, LL Cool J, Arthur Malet... Dur.: 2 h. Dist.: 20th Century Fox. Sortie nationale prévue le 21 avril 1993.



Leslie, Gwen (Robin Wright) et Alsatia face à la sépulture en forme de Dumbo de Kenneth Zevo.



L'usine fondée par Kenneth Zevo : on y travaille dans la fantaisie.



Leslie et son oncle, en inspection dans les recoins d'une usine colorée qui deviendra sous peu l'antichambre du Pentagone.



Fong (Tony Leung) prisonnier de la toile d'araignée de la mante religieuse Butterfly (Nina Li).

Histoires de Fantômes Chinois 3

Comme les morts-vivants, les tueurs psychopathes, les monstres de tout gabarit et les flics, les fantômes chinois reviennent régulièrement conter fleurette au public occidental. La beauté, le charme et la magie étant au rendez-vous, ces retrouvailles ne lassent pas. Et même si cette nouvelle love-story d'outre-tombe choisit les chemins du remake, elle possède néanmoins des atouts magistraux.

Voici cinq ans, pas un seul pékin n'aurait misé un yen sur un projet comme **Histoires de Fantômes Chinois**. A l'époque, à Hong Kong, les polars ultra violents se taillaient la part du lion au box-office ; tous les cinéastes, tous les producteurs ne juraient que par les flingues, les massacres généreusement arrosés d'hémoglobine et de ralentis lyriques. Le folklore ancestral ? Désuet, dépassé, lié au passé et tout juste bon à alimenter la nostalgie de vieillards... Mais, les histoires de fantômes, de renardes, ces spectres à la radieuse façade féminine, titillaient depuis un moment le producteur Tsui Hark, chef de file de la nouvelle génération du cinéma chinois. Pour avoir ravalé les légendes de la Chine Ancienne à l'occasion d'un **Zu : Warriors from the Magic Mountain**, Tsui Hark connaît bien la richesse inouïe des histoires liées aux superstitions, aux coutumes. A l'opposé des autres producteurs de cinéma de l'enclave britannique, il ne méprise pas les "histoires de fantômes" transmises par les contes et la littérature. Tandis que la majorité des promoteurs du 7ème Art local se placent systématiquement dans l'écume des chiffres d'entrées en salles, Tsui Hark, big boss tout puissant et un rien tyrannique de *Film Workshop*, se décide, en 1987, à investir les recettes astronomiques récoltées par le polar **A Better Tomorrow** dans **Histoires de Fantômes Chinois** dont il confie la réalisation à son ami et collaborateur Ching Siu-Tung, chorégraphe et cascadeur en arts martiaux. Tout le milieu du cinéma de Hong Kong le montre du doigt, ce "passéiste un peu gâteux" qui ose s'engager à contrario d'un marché demandeur de violences, de carnages, de haines et de vengeances. Lui propose simplement romance, candeur, romantisme, love story, magie et sorcellerie, démons et merveilles... Les épées, les formules divinatoires puisées dans les rouleaux sacrés, les sortilèges se jouant de la suprématie des révolvers, des mitrailleuses et des explosifs. Tsui Hark prend un sacré risque. En cas de bide, il perdra, non seulement sa chemise, mais aussi la face.

En 1993, soit bientôt six ans après **Histoires de Fantômes Chinois**, tout Hong Kong produit des ghost-stories, des idylles à base de renardes et de démons. Tout Hong Kong, grisé par le succès de téméraires novateurs décoincés par l'audace de Tsui Hark, se remet aux films à costumes, mis au placard au milieu des années 70 après la chute de la maison *Shaw Brothers*. En 1987, **Histoires de Fantômes Chinois** avait senti le vent tourner, le désir du public chinois de trouver un palliatif à l'angoisse de l'an 1997, date redoutée du retour dans le giron de "Pékin la rouge". Même s'il n'y a plus un seul communiste à Pékin (selon les dires de tout le milieu cinématographique de Hong Kong), la réintégration flanque la pétoche. Pour se guérir au jour le jour de l'inévitable, il existe plusieurs anesthésiants : la violence désespérée du thriller et l'exploration



Lau Lau (Lau Siu Ming), un androgyne à la langue de caméléon.

■ ■ ■

■ ■ ■

des figures, légendes et exploits d'antan. Actuellement, tout Hong Kong, dans le sillon creusé par **Histoires de Fantômes Chinois**, vibre pour les aventures historiques d'un certain Wong Fei Hong, grand timonier du continent contre le joug des forces occidentales et des intégristes locaux, dans la série **Once Upon a Time in China**. Et c'est encore Tsui Hark qui en est l'initiateur. Désormais, remonter le cours du temps constitue le seul moyen viable de gagner de l'argent, de mettre un maximum d'oseille à gauche avant que ne s'installe pour de bon l'administration de Pékin. Comme des dizaines, voire des centaines d'autres, **Histoires de Fantômes Chinois 3** participe à cette inéluctable logique. Mais il ne faut pas uniquement voir dans l'existence de cette deuxième séquelle la volonté vénale, cupide de s'en mettre plein les fouilles. Le désir de Tsui Hark de poursuivre la visite du patrimoine chinois compte au moins autant, sinon plus. Car la source génératrice des **Histoires de Fantômes Chinois** paraît intarissable ; il en existe des milliers.



Lotus (Wang Tsu-Hsien) : une renarde amoureuse.

Même si **Histoires de Fantômes Chinois** ne peut dissiper ses forts accents de remake du premier du nom, Tsui Hark et son fidèle Ching Siu-Tung trouvent toujours matière à enchantement, à idylle romantique, à magie aérienne. Ils modifient à peine les données du scénario, changent seulement le nom de la majorité des personnages, en inventent de nouveaux qui reprennent les fonctions des précédents... Une opération toute simple. C'est ainsi que la divine Wong Tsu-Hsien retrouve les longues robes voilées de Lotus, courtisane captive du démon des arbres, Lau Lau, dont la langue, une véritable portion d'autoroute, se déroule sur plusieurs centaines de mètres. Dans son repaire, l'androgyne Lau Lau entretient donc les trois sœurs, Lotus, Butterfly et Jade, lesquelles servent uniquement à appâter le gibier humain dont il se repaît. Lotus accepte naturellement de séduire le moinillon bouddhiste Fong (Tony Leung, pas celui de **L'Amant**, mais l'autre), élève de l'austère mais généreux Grand Prêtre. Revêche aux avances de Lotus, Fong cède progressivement à son charme, à sa beauté, sachant que sa condition de fantôme devrait le contraindre à s'éradiquer. Mais Fong, amoureux, prend le parti de la belle renarde, à la fois contre les incantations de son vénérable compagnon, la jalousie maladive de Lotus et la colère de Lau Lau...

Histoires de Fantômes Chinois 3 est un retour aux sources. Après le déferlement technique, la surenchère de **Histoires de Fantômes Chinois 2** et son histoire chaotique qui perdait la fluide sérénité du premier, Tsui Hark et Ching Siu-Tung se disciplinent. Pas question d'en rajouter pour en donner toujours plus, pas question, comme c'était dans le cas dans le précédent film, de trop miser sur les effets spéciaux, quitte à engager une autorité occidentale dans ce domaine... Ce qu'il gagnait en spectaculaire, **Histoires de Fantômes Chinois 2** le perd en poésie. Dur d'équilibrer la balance, impossible de privilégier l'un sans amenuiser dangereusement l'autre. Conscients des erreurs de la première séquelle, ils veillent aujourd'hui à ne pas se précipiter dans le piège. Ils ne se déplacent donc pas à Londres pour recruter un technicien d'élite capable de leur construire un mille-pattes géant ; ils recourent uniquement aux moyens du bord. Des moyens très compétitifs en fait et qui n'ont rien à envier au rouleau-compresseur hollywoodien. Outre la langue cyclopéenne de Lau Lau, **Histoires de Fantômes Chinois 3** met en scène les traditionnels ballets aériens, des ongles, des cheveux à croissance très accélérée et qui constituent autant d'armes fatales... **Histoires de Fantômes Chinois 3** suit le trajet de la langue de Lotus dans l'œsophage de Fong, emprisonne le Grand Prêtre dans un dédale de racines folles, transforme le pavillon des démons en une espèce de forteresse vivante, jette dans les airs un tapis volant que des pierres tombales gigantesques tentent d'intercepter... Quelques images de synthèse envoient une cotte de maille se déployer en l'air, des épées volantes prendre un virage... Des images fortes, toujours à la pointe de la technique. Cependant, **Histoires de Fantômes 3** ne saurait se résumer à ces performances, à l'habileté des Chinois, bricoleurs géniaux en matière d'effets spéciaux. La magie ne saurait seulement naître de trucs, de morceaux d'anthologie, de poudre aux yeux. Elle provient avant tout du visage des acteurs, de leur capacité à simuler les sentiments les plus simples à travers des mimiques tout aussi élémentaires. A la rigueur, **Histoires de Fantômes Chinois 3**, comme son modèle d'ailleurs, pourrait fort bien se passer de dialogues. De la véritable pantomime. Embarras, amour, méfiance, peur... Tout passe par des expressions basiques, merveilleusement explicites, jamais insistantes, jamais caricaturales. C'est ça la vraie naïveté, celle qui ne rime pas avec niaiserie, avec sénilité à l'eau de rose. **Histoires de Fantômes Chinois 3** ne se parfume pas à la bonne grosse eau de Cologne. Ses effluves, ses senteurs sont autrement plus exotiques, sophistiquées, entêtantes. Quel pouvoir de séduction ! Plus que les débordements spectaculaires, ce sont d'ailleurs les séquences de séduction, d'approche de Fong par Lotus, qui donnent au film tout son magnétisme, son irrésistible charme. Le philtre d'amour opère radicalement au-delà de l'écran. Comme font mouche les mimiques du bretteur/usurier/exorciste Yin qui se présente en coupant quelques têtes et autant de membres. L'indispensable comparse comique, c'est lui. Poésie, spectacle, enchantement plastique, humour, amour... Tsui Hark et Ching Siu-Tung n'égalent pas réellement leur performance miraculée du premier **Histoires de Fantômes Chinois**, mais en s'éloignant des options du tome 2, en assurent avec élégance, maestria, la pérennité.



Yin (Jackie Cheung), sabreur vindicatif et homme d'affaires tenace.

Marc TOULLEC

WANG TSU HSIEN histoire d'une star chinoise

Wang Tsu Hsien est jeune, belle, bonne actrice... Elle charme la caméra comme peu savent le faire... Dans *Histoires de Fantômes Chinois 3*, elle séduit même un apprenti bouddhiste ayant fait vœu de chasteté !



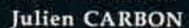
Epaule dénudée, regard doucement provocant : un érotisme voulu par Wang Tsu Hsien.

Adulée par les cinéphiles du monde entier pour son rôle dans les **Histoires de Fantômes Chinois**, la sublime Wang Tsu Hsien aura eu beaucoup de mal à s'arracher de ce personnage d'apparence coquin qui lui colle à la peau comme les soies interminables dont elle est perpétuellement drapée. La carrière de la demoiselle doit incontestablement tout au premier chapitre de la saga des fantômes, puisqu'avant d'y participer elle n'aura été, suite à sa découverte à Taiwan par des "chasseurs de têtes" de la *Shaw Brothers*, qu'une des innombrables starlettes que le cinéma de Hong Kong consomme à la chaîne. Des personnages insignifiants de nymphette en maillot qui la feront néanmoins remarquer par Tsui Hark, producteur avisé qui l'emploiera pour des des rôles secondaires dans son **Working Class** en 1985 et **The Big Heat** de Andrew Kam et Johnny To en 1986. Le premier **Histoires de Fantômes Chinois**, l'année suivante, bouleverse les données d'une carrière donnée pour être sans grand relief. *"Tout est parti d'une annonce qui traînait chez les professionnels de la colonie. Elle disait que Tsui Hark cherchait une actrice pour le rôle principal d'un film en costumes. On ignorait à peu près tout du sujet sinon qu'il était question de fantastique. De toute façon, c'était une occasion en or pour moi, car il faut dire que les premiers rôles "actifs" sont rarement donnés aux femmes à Hong Kong, sauf dans le cadre de genres bien particuliers, comme la comédie que je n'avais pas encore abordée"* explique Wang Tsu Hsien. Les premières réunions de casting font cependant douter la jeune actrice, impressionnée par une concurrence énorme. *"Quand je suis arrivée pour l'audition, il y avait tout le gratin des actrices de la ville. Je me suis dit que même si je connaissais Tsui Hark pour avoir déjà travaillé avec lui, je n'avais aucune chance face à toutes ces stars"*. Le reste, comme on dit, appartient à l'histoire puisque Tsui Hark et le réalisateur Ching Siu-Tung fondront dès que la belle apparaîtra devant eux, parée des atours désormais légendaires de la femme fantôme.

Le succès retentissant du film dans toute l'Asie fait alors de Wang Tsu Hsien une immense vedette, particulièrement au Japon, où elle considérée comme l'incarnation parfaite de la beauté classique chinoise. Une réussite à double tranchant néanmoins, puisque depuis **Histoires de Fantômes Chinois**, Wang Tsu Hsien se trouve enfermée dans le rôle qui fait sa gloire, figurant dans des dizaines de plagiats du chef-d'œuvre de Ching Siu-Tung. Après quelques années de ce traitement et sa participation à **Histoires de Fantômes Chinois 2**, la star commence à se lasser d'être considérée uniquement comme une jolie fantômette. *"Les réalisateurs ont souvent tendance, dès qu'ils me voient, à m'imaginer automatiquement suspendue à des câbles au milieu d'une forêt noyée dans l'obscurité. Attention, je ne renie absolument rien, car très franchement, c'est vraiment une sensation géniale de jouer dans des films aussi fous. Mais j'aimerais bien expérimenter, aller vers des rôles diamétralement opposés, ceci pour ne pas lasser le public. Par exemple, j'adorerais jouer une garce dans un film situé dans le Hong Kong d'aujourd'hui"*. La véhémence de la jeune actrice finit par payer, puisqu'après le troisième chapitre des **Histoires de Fantômes Chinois** (où elle décide en collaboration avec Ching Siu-Tung d'orienter le film vers un esthétisme classieux et un érotisme délicat), sa carrière prend un virage fascinant. Après avoir rejoint le grand King Hu pour **Painted Skin**, une déception artistique totale, elle apparaît dans **City Hunter** de Wong Jing, adaptation slapstick d'un excellent dessin animé japonais (***Nicky Larson*** en France), où, aux côtés d'un Jackie Chan déchaîné, elle affirme un tempérament comique étonnant en campant la gracieuse Kaori, une grande bringue hystérique. Mais le sommet de cette nouvelle orientation, elle le doit encore au duo Tsui Hark/Ching Siu-Tung. Dans **East is Red (Swordsman 3)**, sorti il y a quelques semaines à Hong Kong, elle incarne un androgyne expert en arts martiaux, luttant dans une Chine médiévale contre des ennemis tous plus hallucinants les uns que les autres : ninjas fous dont le bateau se métamorphose en sous-marin destructeur, guerrier volant cracheur d'oiseau... La belle Wang Tsu Hsien porte littéralement le film, combat les malfrats à grand renfort d'art martial délirant et trouve le repos de la guerrière dans des scènes de saphisme assez gratinées. S'affirmant aujourd'hui comme LA star féminine de Hong Kong aux yeux de l'Occident, Wang Tsu Hsien aura donc enfin trouvé des rôles à la mesure de son talent. Et au vu des projets qu'elle annonce pour les prochains mois (dont **Histoires de Fantômes Chinois 4**), soyez certains que le minois de la plus jolie des fantômettes n'a pas fini de nous hanter.



Lotus en habits de soie pour l'une des nombreuses scènes de séduction du film.



Julien CARBON



Gremlins 2, le film de tous les excès pour un Joe Dante qui préfère les bestioles bêtes et méchantes au gentil Gyzmo.



Joe Dante

Joe DANTE le zinzin d'hollywood

Le Festival du Film International d'Amiens a eu la bonne idée d'inviter Joe Dante. Son nouveau film, **Matinee**, vient à peine de sortir aux Etats-Unis. Il nous en parle dans l'interview qui suit et fait également le point sur sa carrière, ses réussites et ses échecs. Joe Dante nous est apparu comme un peu revenu des rêves de gloire et de fortune que laissaient entrevoir ses premiers films. En tout cas, une chose est sûre, il est toujours parfaitement heureux de pouvoir faire du cinéma...

Vous avez déclaré récemment dans une interview que vous vous considériez comme un salarié des majors. Avec *Gremlins 2*, vous ressemblez plutôt à un gamin qui s'éclate en cassant tous les jouets qu'on lui offre...

C'est vrai, mais pour avoir les moyens de détruire tous ces jouets, il faut travailler pour un gros studio. C'est un cercle vicieux. J'ai eu de la chance de faire les films que j'ai eu envie de faire tout en travaillant pour les majors. Le message que m'envoyaient les pontes, c'était : "Essaye de faire le film qui plaira au plus de monde possible pour qu'on se fasse un max de blé". Traduction : il faut se débarrasser de tous les trucs un peu inhabituels qui pourraient choquer ou déplaire, bref, il faut faire un film qui rentre dans la norme. Cela ne m'intéresse pas et ne m'a jamais intéressé. C'est pour cette raison que chacun de mes films est une bataille que j'essaie de gagner ...

Vous avez gagné presque toutes vos batailles...

J'en ai gagnées plus que je n'en ai perdues, mais j'en ai malgré tout perdues quelques unes. Quand vous faites des films de grande envergure, vous n'avez pas le choix, vous devez vous adresser aux majors studios. C'est impossible de faire **Gremlins** ou **Explorers** avec un petit budget. C'est donc une sorte d'échange. Ou alors, on peut faire comme mon ami John Sayles, qui tourne de petits films indépendants à sa façon, avec tout le temps en tête les restrictions budgétaires que cela implique. Il m'arrive d'agir ainsi, comme sur **Matinee**, mon dernier film. Mais quand un film nécessite une infrastructure plus lourde, on n'a pas d'autres choix que de s'adresser aux grands studios.

Pourquoi avez-vous attendu cinq ans pour donner une suite à *Gremlins* ?

Je ne voyais pas du tout l'utilité d'une suite, excepté l'aspect financier. Les responsables de *Warner* ont demandé, en vain, à un tas de scénaristes et de réalisateurs de trouver un concept assez convaincant pour justifier une séquelle. Ils sont donc revenus à la charge et m'ont dit : "OK, on veut que ce soit toi qui dirige le film. Si tu acceptes, on te laisse faire tout ce que tu veux". C'est très très rare d'entendre ça ! En fait, ils n'ont pas vraiment respecté leur parole. J'ai pu tourner ce que je voulais, mais quand ils ont vu certaines séquences, ils ont dit : "Oh, non ! Pas ça !". Mais je suis quand même très content de **Gremlins 2**. Je crois même que je le préfère au premier. Il y a plus de moi et moins de Steven Spielberg. J'ai pu, par exemple, me moquer de Gizmo, alors que dans le premier, il ne fallait pas toucher à cette adorable petite créature. Par contre, je crois que Steven préfère largement le premier !

En fait, Spielberg est plutôt mogwaï, et vous carrément gremlins...

Non, je ne dirais pas ça ! Disons que j'ai une vision des choses moins gentille, c'est tout !

Selon certaines rumeurs, vous auriez déclaré que *Gremlins 2* marquerait votre dernière collaboration avec Spielberg. Qu'en est-il vraiment ?

Je ne crois pas avoir dit ça. Mais c'est vrai, **Gremlins 2** est probablement notre dernier travail en commun. Le genre de films qu'il veut faire et le genre de films que j'ai envie de réaliser sont très différents. Je ne crois pas qu'on s'intéresse aux mêmes choses aujourd'hui. J'ai fait plusieurs films pour lui et je suis sûr que si un projet se présente et que Steven pense que ça peut m'intéresser, il me le proposera. Et si ça me plaît, pourquoi pas ? Mais la dernière fois que c'est arrivé, c'était

■■■

■■■

un projet avec un héros de comics dont personne ne se souvient, Plastic Man, un type qui s'étire comme un élastique. Et c'est tout, pendant deux heures, rien que du stretching ! Alors bon...

Pourquoi Chris Columbus, auteur du scénario du premier *Gremlins*, n'a-t-il pas écrit celui du second ?

Parce qu'au moment où on a mis **Gremlins 2** en route, il était déjà devenu réalisateur et il n'avait plus besoin d'écrire. Il était très content de laisser quelqu'un d'autre le faire. Je ne sais pas ce qu'il pense du second film, nous n'en avons jamais discuté. Il est venu un jour sur le plateau, je lui ai raconté l'histoire. Il n'a rien dit, mais l'expression de son visage laissait entendre : "Mais qu'est-ce qu'ils ont foutu de mon idée de départ ?"...

N'y a-t-il pas une version plus longue du premier *Gremlins* ?

Il existe une version plus longue de chacun de mes films ! Sur **Gremlins**, cette version est à peine plus longue. Il y a notamment une scène où l'on revoit Judge Reinhold. Les gremlins entrent dans la banque où il est planqué et il devient complètement cinglé. J'ai dû couper cette scène parce que Spielberg m'a lancé un ultimatum : "Je te laisse le choix. Soit tu jettes cette séquence, soit tu jettes le monologue de Phoebe Cates (*où elle explique pourquoi elle déteste Noël*, NDT)". Le studio ne désirait rien de mieux que virer le monologue de Phoebe. Ils disaient que ça allait gâcher le film, que ça allait attirer les mauvaises critiques. Alors, j'ai décidé de le garder et de sacrifier Judge Reinhold ! Quand j'ai parlé de faire dire un autre speech sur Noël à Phoebe dans **Gremlins 2**, ils m'ont tous sauté dessus ! J'ai également supprimé moi-même quelques scènes dans le premier. Par exemple, un passage où on voit Mrs. Beagle se lamenter sur une photo de son mari décédé. Il fallait couper ce passage parce qu'on ne peut laisser quiconque se prendre de pitié pour un personnage qu'on va envoyer valdinguer par la fenêtre quelques secondes plus tard. En tout, il doit y avoir une heure du film qui n'a jamais été utilisée. Mais il n'est pas question d'édition spéciale en Laserdisc, sinon il y aurait une édition spéciale de tous les films que j'ai faits. Les coupes font partie de la logique du montage. Les premiers montages de mes films durent toujours entre 2 h 30 et 3 heures. C'est à ce moment qu'il faut vraiment savoir quel genre de film on veut faire, quelle genre d'histoire on veut raconter. C'est le moment le plus délicat pour un film, celui où il peut s'embarquer dans une mauvaise direction et raconter la mauvaise histoire.

C'est un des problèmes qu'on a eus sur **Explorers**. En fait, **Explorers** n'est pas un film "fini". La version qui est sortie dans les salles était un premier bout-à-bout. Le studio a vu ça et nous a imposé de sortir le film tel quel. C'était frustrant et très pénible. Il a fallu terminer le mixage et intégrer la musique avant même que le film soit vu par quiconque. Quand les previews ont commencé, on ne pouvait plus rien changer ; les copies étaient déjà tirées et envoyées aux cinémas...



*Marshall Teller (Omri Katz), le jeune citoyen perspicace de la capitale de l'étrange (***Eerie, Indiana***).*

Que pensez-vous du film aujourd'hui ?

Je ne l'ai pas revu depuis un moment, c'est encore trop douloureux. Et bien que certaines séquences doivent fonctionner, je ne pense pas que ce soit un très bon film. Chose amusante, à l'époque, on a vu fleurir peu après la sortie du film pleins d'aliens comique, aussi bien au cinéma que dans des séries télé. C'est donc un concept qui a touché les gens. L'échec du film ne m'a pas surpris. Je savais que l'on sortait un film inachevé et j'étais persuadé que les gens allaient s'en apercevoir. Dommage. Si j'avais pu le terminer, **Explorers** aurait sûrement été bien meilleur.

L'échec de *L'Aventure Intérieure* vous a sans doute davantage surpris ?

Non, pas trop. Vous savez, je suis d'un naturel pessimiste ! Mais c'est vrai que tout le monde s'attendait à un triomphe. A l'avant-première, les invités avaient tellement aimé le film que la *Warner* décida de réduire le budget pub considérant que le film se ferait sa propre publicité et qu'il n'y aurait qu'à ouvrir les portes des cinémas pour que les gens s'y engouffrent. Alors, ils ont effectivement ouvert tout grand les portes des cinémas, mais personne n'est venu ! Pourtant, j'adore **L'Aventure Intérieure**, je crois que c'est un des meilleurs films que j'ai faits, mais le public n'a pas suivi..

Dans un numéro précédent, Rick Baker nous racontait ses déboires depuis *Gremlins 2*, ainsi que son amertume vis-à-vis d'Hollywood...

Je sais que Rick a eu pas mal de problèmes, de projets avortés, etc.. Personnellement, je ne crois pas faire vraiment partie d'Hollywood. Je ne vais jamais aux soirées, je ne fréquente pas les fameux petits-déjeuners où tout se décide... Ce genre de trucs, ce n'est pas pour moi. Quand je tombe sur un projet qui m'intéresse, je tente ma chance. La plupart du temps, je n'y arrive pas parce que je suis loin d'être le seul sur le coup. Mais bon, j'essaie de faire mes films, du mieux possible, et je traite uniquement avec les gens avec qui je dois traiter. Si je n'ai pas à voir certaines personnes, je ne les vois pas. Pour Rick, ce doit être un peu la même chose...



Kevin McCarthy et Fiona Lewis, les vilains de ***L'Aventure Intérieure*** *pris au piège de leur propre invention.*

Avant *Matinee*, vous vous êtes occupé d'une série télé, *Eerie*,

Les cosmonautes en culottes courtes dans leur drôle de poubelle volante : ***Explorers****, un film inachevé selon Joe Dante.*

***Indiana*, très différente de ce qu'on peut voir actuellement sur les chaînes américaines...**

Oui, et ***Eerie, Indiana*** a payé le prix de sa différence puisqu'elle n'a duré qu'une demi-saison : 19 épisodes tournés et seulement 18 diffusés, puisque le dernier a été refusé par *NBC*. J'ai vu dans ***Eerie, Indiana*** la possibilité de faire le genre de série que j'aime. Malheureusement, peu de monde y a prêté attention. *NBC* l'avait programmée en face de *60 Minutes*, le magazine d'information le plus suivi de la semaine. C'était, en plus, un concept un peu vicieux. La série met en vedette deux gamins qui vivent dans une ville d'Indiana, Eerie, qui se trouve être le centre de tout ce qu'il y a de plus étrange dans l'univers. ***Eerie, Indiana*** aurait sans doute était mieux reçue sur une chaîne câblée avec un public différent des standards. Diffusée le dimanche soir à 19 h 30, la série était considérée comme un programme pour gosses. Les enfants ont d'ailleurs aimé ***Eerie, Indiana***, mais les adultes ne l'ont tout simplement pas regardée, alors que la série s'adressait également à eux. C'est très difficile de viser les enfants et les adultes en même temps.

Ce n'était pas la première fois que vous faisiez de la télé. Avant, il y avait eu *Amazing Stories*...

Vous êtes sûr que vous voulez parler de ça ; ça me gêne un petit peu. ***Amazing Stories*** était un programme magnifiquement produit, mieux que certains films, mais les scénarios étaient épouvantables. En 10 minutes, vous saviez exactement tout ce qui allait se passer. Steven m'a parlé de la série et m'a proposé de réaliser deux épisodes. Je n'ai pu choisir mes scripts parce que j'étais sur le tournage d'**Explorers**. Je suis donc arrivé en fin de saison, et me suis retrouvé avec **Boo** et **The Greable**, en trouvant dommage de devoir me contenter des restes. J'ai réalisé **The Greable** pour rendre service à Rob Bottin. Le sketch était initialement prévu pour Steven Spielberg, avec Whoopi Goldberg en vedette, mais cela n'a pu se faire. Rob Bottin m'a alors appelé en catastrophe parce que le réalisateur embauché pour remplacer Steven était en train de saloper le superbe monstre qu'il avait construit pour l'épisode. Comme il me suppliait de prendre les choses en main, j'ai accepté. Nous n'avions qu'une semaine de tournage ; mission impossible avec un tel monstre qui demande beaucoup d'effets mécaniques. On a donc réussi à avoir deux semaines, ce qui a fait passer le budget de 1 à 2 millions de dollars. Deux millions de dollars pour une mauvaise histoire d'une demi-heure. C'était embarrassant. Je veux dire, j'étais embarrassé !



*Un monstre hirsute tout droit sorti d'un cartoon (****La Quatrième Dimension****).*

Le dernier épisode de *Eerie, Indiana*, refusé par NBC, est carrément étonnant : le héros de la série s'aperçoit qu'il n'est qu'un acteur sur un plateau de télé !

En fait, c'est une idée empruntée à un épisode de ***La Quatrième Dimension*** où un homme d'affaires, dans son bureau, regarde soudain droit devant lui et tombe sur une équipe de tournage. Il se rend compte alors qu'il est acteur et que sa vie est horrible. A la fin, il réintègre le plateau et redevient son personnage. Cela m'a inspiré pour le dernier épisode de ***Eerie, Indiana***. Il y a aussi le fait que nous tournions la série aux studios *Republic* où l'activité est intense. Il fallait faire attention à chaque mouvement de caméra de ne pas déborder sur les autres tournages ! C'était un bon moyen de pouvoir enfin montrer à quel point c'est le bordel sur un plateau !

***Eerie*... et *Matinee* mettent encore une fois en vedette des enfants. Vous aimez travailler avec eux ?**

Ce qui est merveilleux avec les enfants, c'est qu'ils n'ont aucune idée préconçue de

■■■

■■■

la façon dont ils vont jouer une scène. Ils sont spontanés et incroyablement naturels. Le seul problème, c'est que certains gosses sont bons à la troisième prise, d'autres dès la première. Le réalisateur doit trouver un moyen pour que tous les gamins soient bons en même temps. Travailler avec des gosses réserve toujours des surprises. Mais ça n'a pas été facile de trouver le jeune acteur de **Matinee** ; il nous a fallu aller jusqu'en Angleterre. J'avais des doutes, sur le fait de faire jouer un gosse américain par un européen, qui se sont envolés au montage. Quand j'ai appris au monteur, qui travaillait depuis des heures sur la même séquence, que l'enfant était anglais, il n'a pas voulu me croire. Simon Fenton est vraiment excellent.

***Matinee* se situe dans un univers totalement différent de vos précédents films...**

C'est dans cet univers que j'ai grandi. J'essaie de réaliser **Matinee** depuis des années déjà. On l'a proposé à tous les studios du monde entier et personne n'en a voulu, jugeant le caractère commercial peu convaincant. On a trouvé un investissement extérieur, mais il s'est écroulé juste avant que nous commencions à tourner. Puis *Universal* est entré dans le projet et nous y avons investi juste assez pour faire le film. En échange, *Universal* distribuait le film aux USA et en vendait les droits pour l'étranger à d'autres sociétés. C'est un film un peu différent de mes précédents, qui se consacre davantage aux gens. Il y a aussi des effets spéciaux mais ils appartiennent à **Mant**, le film projeté pendant la fameuse matinée et dont on voit plusieurs extraits. **Matinee** est également un film sur l'essence même de la frayeur. Il se situe ce week-end de 62 où l'on croyait tous vivre les derniers moments de notre existence, où l'on attendait que les missiles nucléaires russes nous tombent sur la tête. A cette époque, on voyait des tonnes de films sur la fin du monde. Mais il y a une grosse différence entre voir la fin du monde sur un écran et l'attendre dans la réalité d'une minute à l'autre. **Matinee** est un joli film, je crois. Il n'y a ni explosion, ni accident de voitures ; c'est juste une histoire...

Une histoire autobiographique ?

Dès qu'on traite du passé, il est évident que l'on va inscrire une part de sa propre enfance dans l'histoire. Le film qui est projeté dans le cinéma de **Matinee, Mant**, ressemble à ceux que je voyais quand j'étais gosse aux séances du samedi après-midi. Il y avait quelque chose de magique, même dans le pire de ces nanars. Ils avaient pour nous, gamins de l'époque, quelque chose d'excitant, d'effrayant, de merveilleux. J'ai essayé de retrouver ça dans **Matinee**. Il y a une scène où les gamins turbulents jettent du pop-corn et hurlent avant le début de la séance. Et puis la lumière s'éteint doucement et tous les gosses s'immobilisent et se taisent. Cela se passait vraiment ainsi. On prenait les matinées très au sérieux. C'était le pied d'aller au cinéma dans ce temps-là pour un gosse. Je ne crois pas qu'il en soit de même aujourd'hui. J'essaie de faire des films où les gamins puissent retrouver les sensations que j'éprouvais au cinéma quand j'avais leur âge.



*Une charmante extra-terrestre totalement abrutie par la télévision (**Explorers**).*

Vous aimez tellement cette période que vous y faites souvent référence. Notamment dans un épisode d'*Eerie, Indiana* où vous rendez hommage à *La Mouche Noire*...

C'était totalement gratuit. Nous étions en train de tourner un épisode et il y avait sur le plateau une splendide toile d'araignée. On en a fait un plan, mais l'intégrer tel quel aurait fait un peu prétentieux. Donc, au mixage, j'ai pris un micro et j'ai crié avec la voix la plus aigüe possible : "Help Me ! Help Me !". Voilà pour l'hommage !

Vous auriez aimé être réalisateur dans les années 60 ?

Je ne sais pas. En tout cas, si j'avais été réalisateur à cette époque, j'aurai sûrement ressemblé à Roger Corman. Roger, c'était le genre : "Donnez moi dix jours et je vous fais ce film". En 1957, je crois qu'il a fait une vingtaine de films ! Plus personne ne pourrait faire ça aujourd'hui. Je suis un peu nostalgique de cette idée de pouvoir faire plus d'un film par an. Il faut au moins un an pour faire un film de nos jours. Un film comme **Gremlins** a demandé deux ans de travail. Deux ans !

C'est souvent le problème des films à effets spéciaux...

Oui, ce n'est pas que j'aime particulièrement filmer des effets spéciaux mais pour arriver à montrer ce qu'on veut, les effets sont parfois indispensables. C'est du boulot, c'est cher, ça prend un temps fou, mais ça peut être très payant pour le film. Sur **Matinee**, je n'ai pas eu ce genre de problème. L'histoire n'a pas besoin d'effets spéciaux. En fait, il y a quelques effets dans **Mant**, le film que les gamins voient dans la salle. Ce sont des effets plutôt primitifs apparentés à ceux des années 60. Rick Baker a construit une créature mi-homme mi-fourmi et une fourmi géante. C'est vraiment cool, ça ressemble aux meilleures trucages des films des sixties, en un peu plus sophistiqués. Nous ne voulions pas que le public rie de la ringardise des effets, mais de l'absurdité de la créature. Je n'ai jamais été de ceux qui aiment se foutre de la gueule des vieux films juste parce qu'ils semblent maintenant un peu ringards. Pour moi, s'ils étaient magiques à l'époque, ils le sont encore un peu aujourd'hui.

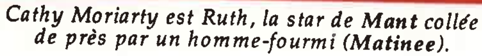
Ne pensez-vous pas que les techniques que vous avez contribué à populariser comme l'animatronic ou les effets mécaniques sont en train d'être remplacées par de nouvelles technologies comme le morphing ?

Bien sûr, mais pas par le morphing. Quand on a fait **Hurlements**, notre rêve était de montrer un homme se transformer en loup-garou en une seule prise. Mais maintenant



*Des effets spéciaux qui savent rester dans l'ombre : Dennis Dugan dans **Hurlements**.*





*Cathy Moriarty est Ruth, la star de **Mant** collée de près par un homme-fourmi (**Matinee**).*



*John Goodman est Lawrence Woolsey, réalisateur de **Mant** et autres séries B horrifiques (**Matinee**).*

qu'on voit ça tous les jours, ça n'a plus grand intérêt. Le morphing est sur-utilisé. Il ne suffit pas d'utiliser un truc, il faut surtout le faire de façon nouvelle. Par exemple, pour **Jurassic Park**, qui sera la prochaine étape en matière d'effets spéciaux, *ILM* a combiné le stop motion et l'image de synthèse. Au départ, il n'y avait que des effets de synthèse. Tout le monde a trouvé ça trop froid; trop aseptisé, et des spécialistes du stop motion sont alors arrivés pour montrer aux programmateurs comment faire de l'animation par ordinateur qui ressemble au stop motion. Cette technique est remarquable, et par conséquent on va l'utiliser de façon abusive. Dommage. C'est ce qui est arrivé aux films des années 60 et c'est ce qui arrivera à **Terminator 2**. Un jour ou l'autre, **T2** sera une antiquité ! Mais la question essentielle reste la même : qu'est-ce qui fait la réussite d'un film ? Est-ce simplement la qualité des effets ? Quoiqu'il en soit, les effets doivent soutenir l'histoire, les personnages. Jamais le contraire, ça ne marche pas ainsi.

Les transformations de *Hurlements* et du *Loup-Garou de Londres* ne nous paraissent pas vraiment démodées...

C'est simplement parce qu'elles étaient filmées de telle façon que vous imaginez plus que ce que vous voyez réellement. C'est ce qui est gênant avec le morphing ; tout est montré. Le spectateur peut revoir la scène des tas de fois, image par image même ; il comprend alors comment c'est fait et la magie disparaît. La créature doit en fait rester ce qu'il faut dans l'ombre pour que le spectateur curieux se demande comment sont conçus les effets. Avec la vidéo et la somme faramineuse d'effets de morphing que l'on voit dans les publicités, il est impossible qu'un spectateur assidu ne comprenne pas le truc.

Il y a une scène dans *Matinee* où on voit la créature de *Mant* toucher le derrière d'une actrice. On n'aurait jamais vu ça dans les films des sixties qui étaient, sauf exception, très prudes...

Oh, je n'en sais rien... Dans les sixties, la créature n'aurait certainement pas été aussi près de la fille. En fait, je lui fais toucher deux fois le cul de la fille. Comme ça, les gens viendront voir **Matinee** deux fois. Pour **Mant**, j'ai tourné un vrai film d'une demi-heure. C'est bien plus que je n'ai utilisé dans **Matinee**, mais ça m'amusait.

Vous avez eu le "final cut" sur *Matinee* ?

Mais j'ai le "final cut" depuis, voyons, depuis **Explorers**. On ne peut pas dire que ça m'ait vraiment fait du bien ! Mais il y a une mésentente sur l'expression. "Final cut" peut aussi dire : "Voilà, c'est ma version du film, c'est à prendre ou à laisser". Mais quand on assiste aux premières projections et qu'on s'aperçoit que le public ne comprend pas tel ou tel détail ou n'aime pas telle ou telle chose, on a parfois envie de modifier certaines séquences, ce qui n'est pas toujours possible, voire l'exemple d'**Explorers**. Les appréciations des spectateurs peuvent être profitables. Je me bats pour des choses que je veux garder comme le speech de Phoebe Cates dans **Gremlins**, mais je sais aussi accepter les critiques qui servent le film. Le "final cut" est nécessaire uniquement lorsque vous désirez garder des scènes que vous êtes le seul à défendre.

Dick Miller joue-t-il dans *Matinee* ?

Tant que Dick sera vivant, il jouera dans chacun de mes films. Autant dire que j'espère qu'il sera présent dans TOUS mes films. Il est de ces gens que je fais travailler encore et encore parce que je les aime. C'est un ami et j'aime le voir jouer. Je ne lui donne jamais de rôle de méchant parce que je l'aime trop. Dick est comme un gimmick pour moi. J'aime engager des gens avec qui j'ai déjà travaillé. Ils me connaissent, on n'a donc pas à trop pousser les recommandations. Ils savent de quoi je parle. D'un autre côté, j'aime bien découvrir de nouveaux acteurs, et les utiliser à nouveau s'ils sont bons. A la fin de ma carrière, je vais devoir faire des films de la taille de **Nashville** pour réunir tous ces gens !

Quels sont vos projets après *Matinee* ?

Je travaille actuellement, d'après un livre de Chuck Jones, sur un scénario intitulé **Termi Terrace**, du nom de l'immeuble où se faisaient les cartoons de la *Warner* dans les années 30/40. Ce sera une comédie basée sur la vie des rois du cartoon comme Chuck Jones, Tex Avery et consorts, des gens passionnants. C'est assez inhabituel. Il y aura beaucoup de révélations sur la genèse des personnages de cartoon.

Vous semblez avoir une affection particulière pour *Matinee*. Pensez-vous que c'est votre meilleur film ?

Peut-être, mais j'ai tendance à penser ça de tous mes films. Je n'ai aucun regret. En ce moment, en fait, je suis très heureux. On m'embauche pour faire des films. Au début de ma carrière, je n'en demandais pas plus. Il y a deux choses que j'aime le plus au monde : faire des films et en regarder. Le seul problème, c'est qu'on ne peut regarder ses propres films. Enfin pas de la façon dont vous voyez les films des autres. Le seul moment où vous êtes heureux de voir vos films, c'est quand vous assistez à une séance dans un cinéma bondé et que le public réagit. Bien sûr, cela ne vous empêche pas de remarquer tous les défauts de votre film et de vous dire : "Ah ! Si j'avais tourné tel plan au lieu de tel autre !...". Au moins, en regardant les films des autres, on n'a pas ce genre de problèmes !

Propos recueillis et traduits par **Didier ALLOUCH**



Aura (Asia Argento) : sa maladie l'empêche de mettre la main sur le psychopathe.



Une jeune anorexique sur les traces d'un trancheur de têtes...

Il n'y a que Dario Argento pour oser une intrigue pareille.

Mais le Maestro a prouvé autrefois avec son chef-d'œuvre, *Les Frissons de l'Angoisse*, qu'un miroir suffisait à démasquer un meurtrier.

***Trauma* devrait réinstaller Argento sur le haut d'un podium qu'il a abandonné pendant trop longtemps...**



Dario Argento

Trauma, le douzième film de Dario Argento, marque le retour du réalisateur italien au giallo, le genre qui a fait sa gloire et qui lui a valu le surnom de "Alfred Hitchcock italien". En fait, dans sa genèse, **Trauma** avait pour titre **L'Oiseau au Plumage de Cristal 2**, c'est en tout les cas ainsi qu'y faisait référence le co-scénariste du film Giovanni Romoli (**The Sect**, **The Devil's Daughter**) alors que le film en était encore au stade de l'écriture. Argento semble plus enclin à décrire ce voyage dans les méandres des désordres mentaux, des trips à l'héro, des états altérés de l'esprit et du gore gynécologique comme "*Les Frissons de l'Angoisse des années 90*". D'un budget de sept millions de dollars, **Trauma** sera, d'après le Maestro, son dernier film en tant que metteur en scène, et espérons le, un chant du cygne doublé d'un retour aux sources qui fera oublier **Phenomena**, **Opera** et **Deux Yeux Diaboliques**, son triste trio de rejetons décadents.

Qui est donc le serial-killer qui sème la terreur dans les rues de Minneapolis, décapitant ses victimes à l'aide d'un fil d'acier électrifié ? L'anorexique Aura Petrescu connaît dans son subconscient l'identité de celui qu'on surnomme "le chasseur de têtes", de celui qui garde ses trophées dans une boîte à chapeau. Aura a assisté à la mort de ses parents, immigrés roumains, après une terrifiante séance de spiritisme où sa mère médium a déclaré : "Je sais qui est le tueur, je suis la seule à le savoir, et il est ici". Mais cette adolescente précoce de seize ans a subi un traumatisme à la suite de tout ce qu'elle a vu et seul David Parson, un ex-drogué, peut l'aider à résoudre l'énigme de sa mémoire qui pourrait la placer en première place sur la liste des futures victimes du meurtrier.

L'impact narratif de **Trauma** repose sur la combinaison des deux conduites de scénario préférées d'Argento : un puzzle en flashes-back où ce que vous croyez voir ne ressemble pas à ce que vous voyez vraiment (comme la mésentente sur les souvenirs de Tony Musante dans **L'Oiseau**...) et un gadget de mise en scène aussi efficace que désarmant de simplicité (comme la réflection dans le miroir des **Frissons**...). "*Qu'est-ce qui est réel et qu'est-ce qui ne l'est pas ? A quel moment la réalité devient-elle une illusion ? Pourquoi nos yeux mentent-ils ? Qui bloque les choses et pourquoi ? Chacun voit un événement avec sa propre idée de la réalité et c'est mon obsession centrale dans **Trauma**, une obsession qui permet au mystère du film de rester entier jusqu'à l'extrême fin*", explique un Argento sûr de ses méfaits.

Argento a commencé à penser à **Trauma** en 89 alors qu'il travaillait sur **Deux yeux Diaboliques**. "*J'avais fait un break pendant le tournage pour aller à Boston voir une nièce malade. Elle est anorexique, c'est une terrible maladie mentale* (où le refus de se nourrir est souvent lié à de graves troubles affectifs, NDLR). *Plus de neuf millions de personnes en souffrent aujourd'hui. L'anorexie est une sorte de S.O.S. psychologique. J'ai trouvé que cet état pouvait faire un bon point de départ pour un whodunit à suspense*". Le réalisateur intègre ensuite dans le scénario, en contrepoint, le personnage de l'ex-junkie. "*J'ai soudainement réalisé que je pouvais jeter un coup d'oeil néo-réaliste au monstre qui se tapit au fond de nous tous. La plupart des gens qui ont entre 20 et 40 ans aujourd'hui ont pris au moins une fois de la drogue, à titre d'expérience, et je voulais donner une très forte image de leur côté sombre, de leur peur larvée, auxquels ils doivent répondre*". Pour celui qui a si bien su confronter dans **Ténèbres** ses angoisses les plus intimes à la fiction la plus pure, **Trauma** sera sans doute une douloureuse introspection. "*Mes fans vont bien sûr reconnaître mes thèmes familiers et mon style lié à **Deep Red*** (titre anglais des **Frissons...**). *Mais je préfèrerais que **Trauma** s'appelle **Deep Soul*** (Ames Profondes). *D'habitude, j'écris mes scénarios d'après des articles découpés dans les journaux ou des faits divers entendus dans la rue. Pas cette fois. L'histoire de **Trauma** vient du plus profond de moi-même*". A tel point que le co-producteur du film Robbie Little, un ancien musicien copain d'Argento, pense appeler le film **Dario Argento's Trauma**. Si le nom d'Argento est ainsi attaché au film, cela fera de lui le Fellini de l'horreur !

L'un des premiers titres de travail de **Trauma** était **Moving Guillotine**, en référence à l'arme utilisée par le "chasseur de têtes". Puis ce fut **Aura's Enigma**, titre qui mettait au premier plan la protagoniste principale qui détient la clé du mystère mais ne peut l'utiliser. "*J'ai suivi l'idée de l'héroïne anorexique et ai rapidement écrit la première moitié de l'histoire. Puis Franco Ferrini (co-scénariste de **Phenomena** et **Opera**) a écrit la seconde partie en y ajoutant une histoire de lesbiennes assassinées et autres fioritures dans ce genre ! J'ai eu un flash après avoir travaillé sur tous les cas d'anorexie. J'avais trouvé un lien inhabituel entre presque tous les malades. Quand j'ai parlé à Dario de ma théorie, il était impressionné mais ne voyait*

■■■

■ ■ ■

pas comment utiliser un tel tournant dans l'histoire... enfin au début !", explique le coscénariste Romoli. Puis des thèmes disparates et des "trucs" d'écriture, y compris une graine hallucinogène qui permet à Aura de retrouver sa mémoire perdue et un gamin de sept ans forcé de tuer son voisin de palier, sont venus s'ajouter à l'idée de départ quand Dario s'est décidé à engager un écrivain qu'il admirait depuis longtemps, T.E.D. Klein. "*Je l'ai connu quand il éditait le magazine* Twilight Zone *et j'adore son roman 'Ceremonies". Je me suis juste dit que c'était la personne la plus apte à m'aider dans l'écriture de* **Trauma**". C'est à partir de la septième version du scénario écrite par Klein que Dario Argento commence la pré-production du film.

Le tournage a finalement commencé le 3 août 92 à Minneapolis et dans ses environs. Dario Argento désirait à l'origine planter ses caméras à Pittsburgh, qu'il connaît bien pour y avoir tourné son segment de **Deux Yeux Diaboliques**, mais le succès du **Silence des Agneaux** a rendu la capitale de la sidérurgie trop populaire et surtout trop chère. Le début du tournage a rapidement pris du retard, pour deux principales raisons. "*Il a fallu une année entière pour trouver l'argent*", explique Andrea Tinnirello, productrice exécutive qui avait travaillé sur **Opera** en 86. "Overseas *nous a donné 1,5 million de dollars,* ADC *en a mis deux et* Penta, *le distributeur italien 3, à la seule condition que le film soit prêt pour Noël 92. Le début du printemps nous semblait un délai plus réaliste. Il a fallu négocier durement. Le marché a tellement changé en Italie. Il n'y a tout simplement plus personne qui veuille bien investir dans un film fantastique ou d'horreur, tous les fonds partant dans les grosses comédies du genre* **Johnny Stecchino**. *Le fait que Dario soit le seul aujourd'hui à oeuvrer dans le Fantastique ne change rien à l'affaire*". Dans une telle situation, on comprend l'importance du résultat de **Trauma** en Italie. La seconde raison du retard sur **Trauma** provenait du rôle de l'ex-junkie, David, qui fait équipe avec Aura pour coincer le meurtrier, tout en l'aidant à combattre son problème de nourriture. Un personnage qui a eu du mal à trouver chaussure à son pied. Tim Roth, James Spader et John Cusack ont refusé le rôle arguant du fait que David se replonge dans la drogue en temps de crise et que cela pouvait altérer leur image à l'écran. Cela n'est jamais venu à l'esprit de Christopher Rydell, le fils du réalisateur Mark Rydell. Par hasard, il avait vu **Deux Yeux Diaboliques** en vidéo la veille du jour où on l'a convoqué pour des essais. Il a accueilli avec plaisir les défis que représentait le rôle de David. "*Il y avait beaucoup de choses à faire avec ce script, et autant de risques à prendre. Particulièrement dans mes scènes d'amour avec Aura. Il est dangereux de traîner avec elle ; on dirait qu'elle attire les meurtres comme un aimant. Mais elle souffre et David retrouve en elle les douleurs qu'il a connues lors de ses désintoxications successives.* **Trauma** *n'a rien d'un psycho-killer classique. Des tas de sentiments profonds sont diffus dans le film, qui se situe à des années lumière de tout ce qu'on peut voir dans le cinéma d'horreur américain*".

Connaissant bien l'univers d'Argento, Christopher Rydell avait plein d'a priori avant de travailler avec lui. Il se sont tous avérés exacts. "*Je savais que je serai livré à moi-même et que la caméra se baladerait partout sur le plateau, parce que Dario est très visuel. Je m'étais préparé à ça depuis un moment. En fait, l'énergie de Dario sur un tournage est presque palpable. Il est très enthousiaste quand on lui donne ce qu'il demande. "Plus d'émotion ! Ressens, ressens, RESSENS !" ; il me criait ça l'autre jour. Mais je me sentais bien et en parfaite sécurité pendant tout le tournage. C'était comme voyager dans une voiture en toute tranquilité parce que vous avez parfaitement confiance en la personne qui conduit*".



Piper Laurie en transe lors d'une séance de spiritisme coïncidant avec une décapitation orchestrée par le psychopathe de service.

Comme Christopher Ryder avait déjà connu une expérience semblable en faisant l'acteur dans deux films de son père Mark, Asia Argento, 17 ans, s'est tout de suite parfaitement entendue avec lui. "*J'ai énormément parlé du sujet avec Chris, et il m'a épaulée dans les moments difficiles. L'équipe technique ne savait pas que j'avais déjà joué dans sept films et que c'était la première fois avec* **Trauma** *que mon père me dirigeait, même si j'ai participé à deux de ses productions,* **Démons 2** *et* **Sanctuaire**. *Mais celui qui connaît vraiment les sommes mises en jeu dans un film, sait que je n'aurais jamais été embauchée si l'on m'avait jugée incapable de tenir le rôle d'Aura. Chris m'a donc conseillée de me laisser aller et de faire confiance à mon père pour que je puisse donner le meilleur de moi-même. C'est ce que j'ai fait*". Du moment où l'idée de **Trauma** a germé dans l'esprit de Dario Argento, il n'a cessé de penser qu'Asia serait parfaite dans le rôle d'Aura. "*L'histoire est basée sur une expérience qu'a vécue une de mes cousines, et je la connaissais bien. J'ai aussi rencontré beaucoup de psychologues et lu un bouquin génial sur l'anorexie, 'The Golden Jail". Ces recherches m'ont aidée à trouver les détails dont j'avais besoin pour apporter toute la crédibilité nécessaire à mon personnage*" explique Asia. Dario a contraint sa fille à un régime sévère pour qu'elle paraisse aussi mince que possible, mais perdre quelques kilos n'a pas été le plus dur pour la jeune actrice. "*Le vertige lors d'une scène où Aura tente de se suicider en sautant du haut d'un pont et apprendre à parler anglais avec un accent roumain, voilà qui est plus délicat que suivre un régime. Concernant le roumain, j'ai étudié des mois, jour après jour, avec un professeur de diction pour avoir les bonnes inflections. Il y a même des dialogues en roumain dans la première partie du film*". La question des relations parentales se posait évidemment sur le plateau, d'autant plus qu'Argento a la réputation d'être un directeur d'acteurs tyrannique. "*Dario était jaloux que j'aie travaillé avec pratiquement tous les réalisateurs italiens à part lui. Honnêtement, j'étais morte de trouille à l'idée de tourner sous ses ordres. Il a été si dur avec Cristina Marsillach sur* **Opera** *que j'appréhendais de me retrouver dans la même situation. Et puis, ça a été beaucoup mieux que ce à quoi je m'attendais, et très intéressant de voir comment notre confiance mutuelle fonctionnait, comment les relations instinctives qui existent entre un père et ses enfants pouvaient engendrer une entente presque parfaite sur le plateau. En fait, il ne m'a jamais engueulée !*". Pour rester dans la famille, Asia avoue franchement s'être inspirée pour certaines séquences du jeu de sa mère, Daria Nicolodi, inoubliable interprète du **Schock** de Mario Bava et du **Ténèbres** de son mari de l'époque, Dario Argento.

Dans le rôle de la médium Adriana Petrescu, la mère dominatrice de Aura, on retrouve une vieille habituée du genre ayant déjà joué les folles dans **Carrie** et **Ruby**. *"La mère de Carrie et Adriana Petrescu n'ont rien en commun, même si les personnages se ressemblent a priori. Le scénario de **Trauma** est plein de surprises, plein d'intrigues parallèles, et la façon dont Dario se sert de sa caméra est pour moi quelque chose de totalement neuf. Jouer la comédie peut être parfois un job très ennuyeux. Travailler avec un artiste audacieux permet de se hisser à son niveau, de mettre du piment dans le jeu. Je suis anxieuse de voir le film terminé, parce que je suis persuadée que ce sera une expérience visuelle inédite"*. Piper Laurie, crucifiée par des ustensiles de cuisine dans **Carrie**, perd carrément la tête dans **Trauma**. *"J'avais une prothèse autour du cou pour qu'il ait l'air tranché, et j'étais tout de noir vêtue pour qu'il n'y ait que mon visage d'éclairé. Quand la chaise sur laquelle je suis assise tourne dans un sens et que le décor tourne en sens contraire, on a l'impression à l'écran que ma tête roule sur le sol"*. Cette séquence, tournée en 15 images/seconde est ensuite accélérée en 24 images/seconde au montage. Des effets spéciaux qui n'étonnent plus Piper Laurie : *"J'ai souffert le martyre sur **Twin Peaks**. Pour jouer le gentleman japonais, je devais supporter sept heures de maquillage tous les jours. Alors une tête coupée..."*. Mis à part le fait qu'adopter un accent roumain n'a pas été du plus facile, Piper n'a eu qu'un seul gros problème avec Dario sur le tournage. *"Il voulait changer la scène de décapitation pendant le tournage. Il voulait que ma tête soit coupée au niveau de la bouche. Ce n'était pas dans le script pour lequel j'avais signé. Je préférais une méthode de décapitation plus simple et plus classique, sans doute moins novatrice pour Dario, mais parfaite pour moi. A part ça, travailler avec Argento était un rêve. Je n'aime pas les réalisateurs qui sont tout le temps à me demander si ça va et à se faire du souci pour tout. Ils détruisent la spontanéité. Les meilleurs réalisateurs sont ceux qui engagent les bonnes personnes pour le boulot demandé et les laissent le faire tranquillement. Dario rentre dans cette catégorie. Si j'avais la moindre question, il m'y répondait dans son anglais approximatif ou avec ses grands gestes à l'italienne. Sinon, il me laissait tranquille"*. En vérité Dario était très impressionné par Piper Laurie. *"Piper est incroyable. Elle n'avait qu'à ouvrir la bouche pour que les dialogues s'échappent tout doucement avec une merveilleuse légèreté et un accent parfait. Sa performance dans le film est tout bonnement remarquable"* s'enthousiasme le réalisateur.

Rayon effets spéciaux et têtes tranchées, c'est Tom Savini qui s'y colle. On n'avait plus entendu parler de lui depuis 1990 et sa **Nuit des Morts-Vivants**. Paradoxalement, la mise en scène de ce remake a mis un terme à ses relations avec George Romero. *"Depuis le dernier jour de tournage, je n'ai plus une seule nouvelle de lui ; ça me fait de la peine, c'était mon ami depuis 30 ans. Je ne comprends pas. Peut-être est-il jaloux de mon film ? Je n'en sais rien. J'aimerais qu'il m'explique. Je lui dois tout et il me manque. George produisant un film que je réalise, cela aurait dû être une expérience formidable, mais c'était tout le contraire"*. Depuis **La Nuit...**, le Magicien du Gore a mis en scène une version théâtrale de "Dracula", créé les effets spéciaux d'une attraction pour un parc de Boston, et s'est vu royalement rémunéré pour avoir abandonné à Ralph S. Singleton, sur les conseils pressants de *Paramount*, la réalisation de **La Créature du Cimetière**. Pendant cette période sans cinéma, le plus étrange boulot de Savini a été de reconstituer en fibres de verre le visage naturel d'une victime d'un accident de voiture pour lui permettre de gagner son procès. Ce n'était pas la première fois que Savini travaillait en collaboration avec la justice puisqu'il avait déjà, pour le FBI, maquillé un témoin capital dans une affaire de drogue.

Tom Savini a travaillé la première fois avec Dario Argento sur **Deux Yeux Diaboliques**. *"Je me suis tellement bien entendu avec Dario sur ce film que j'avais vraiment envie de retravailler avec lui. J'ai entendu parler de **Trauma** vers Noël 91. J'étais d'abord hésitant parce que le film allait être tourné à Minneapolis, et je n'y ai pas mes habitudes de travail. Mais Dario n'a pas eu de mal à me convaincre, même si la tâche n'était pas très lourde sur **Trauma**. Dario mise ici plus sur l'angoisse et le suspense que sur les effets gore. Mes principaux travaux étaient donc des décapitations. Mon but en ce domaine était de faire oublier celle, étonnante, de **La Malédiction**. Pas si facile qu'il n'y paraît. Un jour, Dario m'a même crié : "Si cette tête ne roule pas proprement, c'est la tienne qui va rouler !". Les meurtres sont vus soit après coup, soit en plan cut avec ombres et éclairs, soit subjectivement, de l'intérieur d'une boîte à chapeau où la tête coupée atterrit. Cette fois, Dario ne joue pas sur l'effet visuel à tout prix, il joue sur les retournements et les surprises de scénario. Ce sera une oeuvre unique dans la filmographie d'Argento"*. Tom Savini se plie aux exigences de Dario Argento et limite les débordements sanglants. *"Aujourd'hui, pour moi, les gorges tranchées de **Vendredi 13**, c'est de la pornographie. Je crois maintenant que moins on en voit, plus on a peur. Dans **Trauma**, il n'y a pas un seul plan d'arme rentrant dans la chair. Par exemple, on voit le garrot électrique passé autour du cou de la première victime, puis sa tête roulant à terre et enfin le sang giclant sur un poste de télé diffusant une pub pour de la sauce tomate ! J'ai insisté pour que Dario tourne quand même au moins une séquence gore. C'est la décapitation de Brad Dourif par un ascenseur. Cette séquence a été tournée à l'envers et on a utilisé un blue screen pour que le public ait l'impression que la tête lui atterrit sur les genoux"*. Mieux que de la 3D !

"**T***out ce que vous voyez dans **Trauma** signifie quelque chose de nouveau et de profond pour moi"*, déclare Dario Argento, *"C'est pour cette raison que les courtes huit semaines de tournage à raison de douze heures de travail par jour ont été si dures. J'ai eu le double de temps pour faire **Suspiria** ! Parce qu'il est centré sur des émotions intérieures, je voulais que **Trauma** soit moins sanglant, moins violent graphiquement, mais plus angoissant, plus provocant par la pensée. Il m'arrive de me réveiller la nuit, effrayé par les choses que je montre dans le film. C'est si proche de moi... Cette fois, je veux choquer les gens en restant réaliste et les aider à affronter la partie sombre de leur personnalité. J'espère que le public comprendra l'horrible traumatisme qui pousse le tueur à agir de la sorte, et les événements qui ont donné naissance à sa psychose. Est-ce là mon registre habituel ? Le public sera-t-il déconcerté par cette histoire ? Disons juste que je montre moins dans **Trauma** le fil du rasoir que le scintillement de la lame. Chaque plan du film a sa signification. Tous les intérieurs sont une métaphore du corps humain, de l'esprit perturbé des protagonistes, et sont volontairement très froids, déprimants et ténébreux. C'est presque expérimental. C'est en tout cas mon film le plus sombre"*, conclut un Dario Argento qui semble avoir retrouvé son talent et sa lucidité après des mises en scène à la limite de l'auto-parodie. Inutile donc de dire qu'on attend **Trauma** en bouillant d'impatience.

Alan JONES

(Traduction : **Didier ALLOUCH**)



Brad Dourif est le Dr. Lloyd, médecin traitant de Aura.



Sur les traces du meurtrier : David (Christopher Rydell) et Aura (Asia Argento).



Atmosphère : Aura sur les lieux du crime.



Dans un coin de plateau, des têtes bichonnées par Tom Savini.

Un look d'enfer : Julie (Mindy Clarke), une morte-vivante branchée métal...



Curt (J. Trevor Edmond) s'apprête à faire subir un traitement à base de trioxine à son défunt amour, Julie (Mindy Clarke), afin de la ressusciter.

LE RET
MORTS

Jamais deux sans trois... Sous la direction de Brian Yuzna, les zombies gagnent leurs lettres de noblesse. Plus d'amour et moins d'humour au programme, Le Retour des Morts-Vivants 3 s'annonce vraiment sous les meilleurs auspices...

Les morts-vivants n'en finissent vraiment plus de revenir. En 1985, Dan O'Bannon, scénariste de **Alien**, surprend l'amateur pur et dur des effrayants zombies de Romero en tournant **Le Retour des Morts-Vivants**, une comédie plutôt brillante où des déterrés font sobrement les cons en réclamant de la cervelle fraîche. Bonnard... Ken Wiederhorn ne retient pas la leçon et livre trois ans plus tard une séquelle trop facilement parodique et par conséquent difficilement supportable pour un QI moyen. A l'annonce d'un troisième épisode, il y avait fort à craindre que **Le Retour des Morts-Vivants** rejoigne les **Amityville**, les **Hurlements**, les **Chucky**, dont chaque nouveau segment est invariablement plus craignos que le précédent. Mais c'était sans compter avec l'arrivée sur le projet d'un homme tout ce qu'il y a de respectable dans le genre, Brian Yuzna.

"*C'est la boîte de production,* Trimark, *qui m'a contacté pour savoir si j'avais envie de développer* ***Le Retour des Morts-Vivants 3****. J'aime beaucoup le film de Dan O'Bannon et je n'ai jamais vraiment réalisé un film de zombies ; deux bonnes raisons pour donner mon accord. La seule chose qui me tracassait concernait* ***Le Retour des Morts-Vivants 2*** *et ses dérapages dans l'humour grossier. J'ai demandé aux responsables de* Trimark *si ce troisième volet devait forcément lorgner du côté de la comédie. Ils m'ont répondu qu'il n'y avait aucune obligation. J'ai alors signé pour le film, heureux*" explique Brian Yuzna. Pour avoir mordu à pleines dents dans les travers de la bourgeoisie californienne (**Society**), puis balancé à la face du monde des zombies hirsutes (**Reanimator 2**), Brian Yuzna en connaît un brin sur les mariages entre fantastique et humour. "***Le Retour des Morts-Vivants 3*** *n'est ni une comédie, ni une parodie. Evidemment, je suis sûr que certaines séquences seront marrantes ; car quand on touche au film d'horreur, on est obligé de faire face à des situations scénaristiques plus ou moins ridicules. Et d'autre part, je possède un sens du fun qu'il m'est parfois difficile de contrôler ! Mais l'humour n'est pas le propos du*

OUR DES
-VIVANTS 3

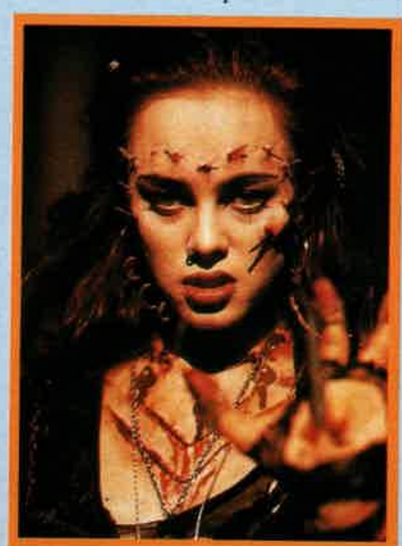




Deux morts-vivants, aux yeux vitreux, de facture très bande dessinée...

film comme dans **Society** *et* **Reanimator 2**. *Rien n'est fait dans* **Le Retour... 3** *pour faire rire. Les années 80 ont été pour moi la décade des monstres en latex et de la parodie acide. Après Freddy, tout est devenu sujet à gaudriole, sans doute parce que ceux qui réalisaient les films fantastiques à l'époque n'aimaient pas le genre. Maintenant, c'est terminé pour moi. Je veux voir et faire des films d'horreur qui ressemblent vraiment à des films d'horreur"* insiste un Brian Yuzna bien dans le sens du vent, flairant le retour du sérieux et le ras-le-bol du public. **Le Retour... 3** pencherait-il donc vers l'étude de comportement des morts-vivants, de leur condition sociale, de leur psychologie latente et de leur régime alimentaire ? Pas vraiment. "*Le Retour... 3 est avant tout une histoire d'amour, une sorte de* **Romeo et Juliette en Enfer**. *C'est très romantique en fait. Le seul problème dans cette relecture de Shakespeare, c'est que Juliette est une morte-vivante !*" résume avec plein d'à-propos Brian Yuzna. On ne peut rêver meilleur concept.

"*Le Retour... 3 est basé sur un scénario totalement original, qui se suffit à lui-même. A part les barils de gaz toxique qui ressuscitent les morts,* **Le Retour... 3** *n'a rien en commun avec ses deux prédécesseurs*". L'histoire débute lorsque les tourtereaux Curt et Julie rendent visite au père du jeune homme, Colonel en poste au Centre de Recherches Militaires. Là, des corps momifiés et des morceaux de cadavres sont soumis à la trioxine, une substance chimique capable de réveiller un mort et que l'armée garde au chaud en vue d'une éventuelle utilisation sur un champ de bataille. Lorsque, un peu plus tard, Julie meurt tragiquement dans un accident de la route, Curt, fou de douleur, ne trouve rien de mieux que de redonner une



Julie, le premier zombie adepte du piercing...

chance à sa défunte bien aimée en l'amenant au laboratoire. Sous l'effet de la trioxine, Julie se réveille, et le couple fête des retrouvailles bien méritées. Mais Curt déchante vite. Zombifiée, Julie ne peut rester en "vie" qu'en se nourrissant de chair humaine, et chaque nouvelle victime vient se ranger à ses côtés, dans le rang des morts-vivants...
"*La grande différence entre* **Le Retour... 3** *et les autres films de zombies, c'est que le personnage central est une morte-vivante et que le spectateur doit éprouver des sentiments pour elle, voire même en tomber amoureux. Il y a quelque chose de triste, de tragique, de dérangeant dans le fait que Julie soit zombifiée. Elle n'est pas méchante, elle a simplement besoin de manger. Julie est de plus une adepte du* piercing, *une mode corporelle pour laquelle les gens se percent les oreilles, le nez, les tétons et d'autres parties plus basses de l'anatomie pour y placer des bagues, des anneaux. Pour combattre la faim qui l'assaille, Julie s'arrache donc des morceaux de chair qu'elle remplace par des bouts de métal. La douleur lui permet ainsi d'oublier la faim et de conserver un rien d'identité*", explique Brian Yuzna, soucieux de définir avec précision une héroïne pathétique à souhait. Julie la zombie, un personnage qui rappelle Gloria, la magnifique fiancée de **Reanimator 2** incarnée par Kathleen Knimont, véritable puzzle de membres épars reliés par une armature de métal. Gloria et Julie, des femmes monstrueuses que Brian Yuzna filme à fleur de chair comme des monstres de féminité. Un fantasme organique que ne désavouerait pas David Cronenberg !

Responsable des délires anatomiques en latex des trois derniers films de Brian Yuzna, Screaming Mad George, depuis passé à la réalisation avec **Mutronics**, ne fait pas partie du staff effets spéciaux de **Retour... 3**. Mais Brian Yuzna trouve la parade idéale. "*Je préfère désormais répartir la tâche entre plusieurs compagnies car je tiens à travailler avec des gens motivés. Quand on donne 20 effets spéciaux à la même société, il y en a toujours 2 ou 3 que les maquilleurs préfèrent. Ils ont alors tendance à se concentrer sur ces 2 ou 3 effets et à laisser tomber les autres. Sur* **Retour... 3**, *il y a beaucoup de morts-vivants et je voulais que tous soient identifiables et performants. J'ai fait appel à cinq maquilleurs qui ont chacun dessiné et créé le ou les morts-vivants nécessaires*". C'est ainsi que Steve Johnson, lauréat d'un Academy Award pour son travail sur **Abyss**, transforme la fine Julie en morte-vivante destroy et cloutée, que Kevin Brennan s'occupe de ravaler la façade des victimes zombifiées de Julie, que Chris Nelson orchestre la résurrection des morts et que Wayne Toth entrepose dans le Centre de Recherches Militaires les morceaux de barbaques soumis à la trioxine. Dernier appelé, Tim Ralston conçoit une délirante invention de l'armée, l'Exosquelette. "*Dans* **Retour... 3**, *un peu comme dans* **Le Jour des Morts-Vivants** *de George Romero, les militaires veulent domestiquer les zombies pour en faire des bêtes de guerre. Ils imaginent donc l'Exosquelette, une rangée de morts-vivants reliés entre eux par du barbelé et de la ferraille en tous genres*", explique Brian Yuzna, fier d'avoir pu concrétiser cette idée de mille-pattes humain, meurtrier et indestructible. Si le maquillage de Julie donne dans le réalisme poético-morbide, les autres morts-vivants, pour bien marquer la frontière, versent eux dans les délires colorés des E.C. Comics. "*Le style de* **Retour... 3** *est à mi-chemin entre la bande dessinée et le réalisme. Disons que c'est de la BD réaliste*". Avec ce que cela comporte d'effusions sanglantes ? "*Non, ce n'est pas un film très gore, encore que beaucoup pensent le contraire. Bien sûr, il y a du sang, et en quantité suffisante pour que la censure nous tape sur les doigts, mais là n'est pas vraiment l'intérêt majeur du film*". Une déclaration qui fait du bien par où elle passe. Après **Brain Dead**, cet incroyable point de non-retour dans le dégueulbif magenta, inutile de s'aventurer sur le même terrain. Lucide, Brian Yuzna emprunte donc un sentier de traverse peu fréquenté ces temps-ci par les "faiseurs d'horreur". Car figurez-vous qu'on y croise parfois des monstres à visage humain...

Vincent GUIGNEBERT

Le Marquis/ Paul Chevalier derrière les barreaux : sous la perruque, Robert Englund !



Paul Chevalier (Robert Englund) initie Genie (Zoe Trilling) aux plaisirs du sado-masochisme.

NIG

La rencontre entre le réalisateur de Massacre à la Tronçonneuse et l'auteur de "La Philosophie dans le Boudoir" est d'autant plus évidente qu'elle se concrétise aujourd'hui avec Nightmare. Tobe Hooper s'occupe donc du Marquis de Sade sous les perruques duquel Robert Englund joue les Freddy coquets et sadiques...

Robert Englund n'en sort plus. Depuis Freddy, les producteurs, les castings, se l'arrachent pour une seule et unique raison : lui tartiner 1a tronche et l'amener à tuer de la manière la plus saignante possible un nombre prescrit de protagonistes. Robert Englund se defend bien de replonger mais personne ne tient à le voir ailleurs que dans un nouveau **Freddy** plus ou moins maquillé. Il répond aux avances de Menahem Golan pour **Le Fantôme de l'Opéra**, récidive avec le même pour **Dance Macabre** qui en est la suite mal déguisée. Ses rôles : un compositeur défiguré et dépossédé de son chef-d'œuvre et la directrice d'une école de ballet russe. Des porteurs de masques. Alors qu'un ultime **Freddy** s'inscrit au programme 1993 de la firme *New Line*, Robert Englund persiste et signe : il accepte d'arborer un nouveau faciès monstrueux, de hanter les cauchemars et de tuer les innocents dans un détournement très probant du personnage qui l'a rendu mondialement célèbre. Robert Englund ne perd pas le nord ; Freddy est une rente qu'il sait parfaitement mettre à profit. Le voici donc dans le bien nommé **Nightmare**, une production *Cannon* empiétant sur les pelouses d'Elm Street. Son réalisateur : le revenant Tobe Hooper, disparu de la circulation depuis trois ans. Robert Englund l'a échappé belle car, au tout départ, le scénario de **Nightmare**, qui s'intitulait alors **De Sade**, traînait entre les mains de Gerry O'Hara, un has-been dont le **Fanny Hill** continue de faire la joie des érotomanes du dimanche soir sur *M6*.

Dans **Nightmare**, Robert Englund est Paul Chevalier, aristocrate décadent, patriote lassé de son pays et, à ses nombreuses heures perdues, marionnettiste. Un véritable excentrique donnant fréquemment de luxueuses réceptions dans sa maison du Caire. Mais Chevalier présenterait un bien piètre intérêt s'il n'était pas le dernier descendant du divin Marquis de Sade. Cette parenté, il la cultive avec délectation. Genie, une jeune américaine, tombe sous son charme, d'autant plus qu'elle lit "La Philosophie dans le Boudoir", l'ouvrage le plus scandaleux du noble pernicieux. De quoi nourrir bien des fantasmes. Et de ses rêves chauds, ainsi que

GHTMARE



Genie (Zoe Trilling) transportée par les lectures du Marquis de Sade dans des rêves plus qu'étranges...

de ses cauchemars, Genie ne se remet que très difficilement chaque matin. Au début, pourtant, les écrits du Marquis la transportent dans des transes tout à fait fréquentables ; elles s'y voit culbuter par le bel autochtone Mahmoud, un sheik auquel elle ne demeure pas insensible. Mais à ces songes érotico-bandulatoires se substituent bientôt des visions nettement moins agréables. Genie assiste, via un cauchemar, à l'assassinat brutal de sa copine Beth. Une vision prémonitoire puisque, peu de temps après, Beth expire sous les coups de couteau d'un enigmatique agresseur dans une ruelle d'Alexandrie. Pendant ce temps, indispensable vignette touristique, Genie et Mahmoud festoient dans un campement bédouin en liesse. Nait dès lors une bien belle idylle, et les amants s'adonnent aux joies de l'équitation dans le désert... Mais l'entracte est de courte durée. De retour dans la maison de son père, Genie découvre un nouveau cadavre. Durement éprouvée, elle se réfugie chez Sabrina, une "amie" très intime. Elle lui sert un breuvage agrémenté d'un hallucinogène très puissant. Dans les vaps, Genie se réveille dans la demeure de Paul Chevalier, entravée, promise à des sévices corporels dont le point d'orgue sera une juteuse crucifixion.

Sort alors de l'ombre Mahmoud. Il n'est non pas là en sauveur, mais en complice du maître des lieux, en adepte fervent du culte voué au divin Marquis. Genie défaille lorsque Chevalier, perruque poudrée et fard blanc sur le visage, lui présente la tête tranchée de son père. Dès lors, tout se précipite. Chevalier élimine un Mahmoud néanmoins transi d'amour pour Genie. La lesbienne Sabrina regrette sa forfaiture et libère la captive. Alors qu'un incendie ravage la maison, Genie prend ses jambes à son cou. Mais comme de bien entendu, Paul Chevalier, déchaîné, se lance à ses trousses...

En engageant Robert Englund pour se faire bouffer par le reptile du **Crocodile de la Mort**, Tobe Hooper ne se doutait certainement pas qu'il lui confierait 15 ans plus tard le rôle de Paul Chevalier. Pour mener à bien **Nightmare**, les deux compères se replongent dans leurs classiques. "*J'ai relu et étudié en profondeur l'oeuvre du Marquis de Sade, et Robert Englund a fait de même, pour avoir une idée précise du personnage. Dans* ***Nightmare****, le Marquis n'est pas une créature, ni un monstre inhumain. En prison, il continue de faire attention à son apparence, à porter une perruque, à se poudrer le visage comme c'était la mode à l'époque. Il tient absolument à rester présentable, même derrière les barreaux*" explique Tobe Hooper, plus habitué aux masques de chair humaine de Leatherface qu'aux coquetteries du divin Marquis. Ambitieux et nanti d'un budget confortable, Tobe Hooper émerge avec **Nightmare** d'un brouillard épais qui l'a perdu un temps dans le désert du téléfilm câblé. "*Avec* ***Nightmare****, j'attaque le début de ma troisième carrière ! Comme on dit, je suis un 'born again director'*". Heureux, Tobe Hooper. Heureux de ses retrouvailles avec le 35 mm et de l'ampleur de son dernier né. "*Vous vous souvenez de cette scène dans* ***The Player*** *où les producteurs définissent leur dernier projet en citant des films à succès ? Et bien, si on voulait jouer à ce jeu stupide avec* ***Nightmare****, on pourrait dire que c'est un croisement entre* ***Casablanca, Ne vous Retournez pas*** *et* ***Lawrence d'Arabie*** *!*". Le tout revu et corrigé par l'auteur de **Massacre à la Tronçonneuse**, c'est-à-dire avec ce qu'il faut de sadisme éprouvant et de poitrine saillante sous des chemisiers en lambeaux. Incorrigible le Tobe Hooper !

Cyrille GIRAUD



Darrel "Panic" Lumley (Alfonso Ribeiro) attaqué par une tique de la taille d'un Saint Bernard.

TICKS

Après **Hellraiser II** et **Amityville IV**, Tony Randell rempile dans le genre avec **Ticks**, dernière en date des invasions animales. Petites mais costauds, les tiques mutantes, guidées par la reine-mère, s'accrochent à des campeurs venus goûter inconsciemment aux douces joies de la nature...

Les invasions animales au cinéma, vaste répertoire ! La branche "petites bêtes/insectes" se porte pas mal. La pauvre humanité aura subi les assauts les plus divers, les plus improbables. Fourmis, araignées, mantes religieuses, sauterelles, lombrics électrifiés, cafards... Rien que des prédateurs en puissance, des agresseurs virtuels. A ce tableau visqueux, poilu et plein de mandibules, s'ajoute désormais un pensionnaire surprenant, la tique, une espèce de grosse punaise suceuse de sang qui prend un malin plaisir à se coller à la peau des animaux pour leur pomper le fluide vital. Et elle adhère la tique, plus tenace encore qu'une sangsue. Les vaches de nos verdoyantes prairies normandes peuvent en témoigner. Des tiques, il en existe de particulièrement voraces aux Etats-Unis, plus grosses et méchantes que leurs consœurs de l'hexagone. C'est le maquilleur Doug Beswick, responsable de divers effets spéciaux sur **La Guerre des Etoiles**, **Terminator**, **Total Recall** et **La Famille Addams**, qui se prend d'affection pour les tiques. Il considère que ces petites choses au fort potentiel cinématographique sont injustement méprisées par les cinéastes. Ceux-ci, plutôt paresseux niveau imaginaire, leur préfèrent de loin l'incontournable araignée, mygale ou tarentule, toutes garantes de la dose minimale de frissons et de phobies. Doug Beswick fait part de sa trouvaille (un groupe de campeurs décimé par cette espèce de morpion/crustacé) au producteur Jack Murphy avec qui il collabore sur **Syngenor**, une consternante copie, sur le mode génétique, de **Alien**. Aussitôt, Murphy part dans la rédaction du script, prenant grand soin de ménager l'intrigue la plus bateau possible. L'idée originale, il la tient fermement en main : ce sont les tiques. *"Je souhaite ardemment que nos monstres soient aux campeurs ce que* ***Les Dents de la Mer*** *fut pour les baigneurs"* dit-il en souriant. Là-dessus, fort d'un synopsis volontairement quelconque, il recrute le scénariste de **Syngenor**, Brent V. Friedman (également coupable du script d'un certain **Evil Altar** très Z, et du trop ignoré **The Resurrected** d'après Lovecraft). Brent V. Friedman n'y va donc pas par quatre chemins. Pressé par son producteur, il place un groupe de teen-agers dans une forêt. Les pions sont sur l'échiquier du massacre. Ce sont Melissa, une rebelle souffrant du divorce de ses parents, Tylor qui a la trouille des grands espaces, Darrel "Panic" Lumley, un black sorti des ghettos, Romeo Fernandez, un dragueur latinos accompagné de sa petite amie, Dee Dee, et enfin Kelly Mishimoto, une jolie asiatique. N'oublions pas de citer l'indispensable mascotte, le chien Brutus. En vacances dans les forêts du Nord de la Californie, les adolescents écoutent d'abord les avertissements du shérif local qui les informe de l'illégalité de la consommation de marijuana. Tout bascule lorsque Tyler découvre dans un placard une sorte de cocon orange. Il crève la poche, d'où s'échappent des centaines de petites larves couinantes. En promenade dans les bois, Melissa est la première victime des tiques. Brutus, l'indis-

pensable canin, meurt ensuite dans d'atroces spasmes. Les monstres réservent le même sort au shérif. L'autopsie auprès du docteur Rebecca Kates donne des résultats pour le moins inquiétants ; le représentant de la loi aurait été sournoisement envoyé de vie à trépas par des insectes devenus des mutants par les bonnes grâces de fertilisants aux stéréoïdes en provenance de champs de pavot. Les tiques connaissent ainsi aussitôt une croissance accélérée et subissent une nette tendance à l'agressivité... Prévenus, les campeurs poursuivent néanmoins leur villégiature, baisant, fumant des pétards, buvant des bières. Bientôt, ils regretteront de ne pas avoir pris leurs jambes à leur cou car des bataillons de tiques feront le siège de la cabane où ils se sont réfugiés. Et, lorsque les tiques soldats auront échoué dans leur mission, restera encore à affonter la reine des tiques aux dimensions nettement plus impressionnantes.


Le Dr. Kates démasque l'assassin du chien Brutus, une tique rassasiée.

"*Ticks est un film d'horreur à la mesure des années 90, un film qui se distingue de tous ceux que vous connaissez*" affirme le producteur/cinéaste, Brian Yuzna, impliqué dans le projet. Tony Randell, quant à lui, avoue immédiatement que **Ticks** n'essaie pas de révolutionner le thème. Spécialiste du genre pour avoir notamment tourné **Hellraiser II** et **Amityville IV**, il avertit : "*Ticks s'inspire largement des films d'horreur des années 50, ceux dont je raffolais lorsque j'étais gosse*". Il dit vrai. **Ticks** respecte scrupuleusement les règles du genre, ses conventions, ses personnages archétypés, ses situations les plus éprouvées. "*Dans ce domaine, il n'est effectivement pas possible de tout chambouler. Certains jugeront le scénario de* **Ticks** *très conventionnel. D'autres, plus proches du fantastique, y trouveront largement leur compte*". Ce "compte", ce sont des effets spéciaux autrement plus performants que ceux des années 50. Doug Beswick, très impliqué, avec des câbles, des télécommandes, parvient à créer une véritable petite armée avançant à la manière de crabes sur une plage. Pour les besoins de l'entreprise, il aura mis au point une centaine de tiques capables, selon les modèles, de grimper, sauter, courir ou mordre. Après tournage, des miniatures animées image par image viennent encore grossir le nombre déjà conséquent des petites bêtes excessivement collantes. "*Je suis particulièrement fier des effets spéciaux du film, mais les mettre en scène ne fut pas une partie de plaisir. Vu leur nombre, leur importance et notre désir de les perfectionner à l'extrême, il a fallu nous montrer d'une infinie patience, attendre des journées entières pour quelques secondes d'effets spéciaux. Nos nerfs ont beaucoup souffert. Mais le résultat en valait vraiment la peine*". Tony Randell affiche sa satisfaction. Il n'a pas tort : ses monstres filent, rampent, jaillissent avec une superbe aisance. Et lorsqu'ils s'accrochent fermement à l'épiderme, dur de ne pas compatir au martyre des victimes. "*Mais* **Ticks** *ne se complait pas dans le gore. Il y en a un peu, mais juste ce qu'il faut. Pour avoir réalisé* **Hellraiser II**, *un film excessivement sanglant, je peux dire que j'ai mis la pédale douce ici.* **Ticks** *fonctionne plutôt sur la tension, sur l'angoisse d'une attaque des tiques*". Il fonctionne même si rondement que la confondante banalité de l'histoire se dissipe très vite. On connaît bien sûr par cœur le déroulement de l'intrigue, l'identité des protagonistes qui vont y laisser leur peau... Prévisible, mais, dans la limite de ses petites ambitions, **Ticks** peut se vanter d'atteindre largement son but, de perpétuer la tradition du film de monstre.


Crochue et vorace : la tique, véritable vampire forestier.


Un cadavre décharné par une meute de tiques affamées.

Jack TEWKSBURRY

JASO
TO H
THE L
FRIDA

Un gros coup de chaleur pour une innocente victime : Jason est passé par là !

Et de neuf ! Neuf fois que Jason, le croquemitaine de Crystal Lake, la coqueluche des campeurs suicidaires, surgit d'entre les morts pour flanquer la chair de poule à d'aimables et stupides teen-agers. Treize ans que ça dure ! Douze ans que la recette fonctionne. Mais arrive le temps de la remise en question...

Il n'y avait pas de raison que cela s'arrête après tout. De toute manière, qu'il en soit à sa première hécatombe sur les berges de Crystal Lake ou qu'il sévisse avec la même application dans Central Park, il reste fidèle à lui-même. C'est à dire mécanique, exterminant indifféremment tout ce qui lui passe à portée de hache ou de sécateur. On ne change pas Jason Voorhes comme ça. Il ne faut de toute façon surtout pas le changer, car c'est son inexorable immuabilité et ses interminables parties de cache-cache avec des teen-agers fornicateurs, fumeurs de pétards, qui font tout son attrait, qui le rendent si attachant. Mais parfois, on se lasse des meilleures choses, des bonnes affaires. Les pontes de *Paramount*, distributeur puis producteur des **Vendredi 13**, ont craqué dernièrement. Le pire des épisodes de la série ne leur coûtait vraiment pas cher et, réussissait, quand bien même un échec au box-office, à engranger les dollars. Mais ils en avaient plein la tirelire des odyssées sanglantes du psychopathe de Crystal Lake. Alors, il ont vendu sa vieille carcasse rongée par les vers et les eaux à *New Line*, une firme qui bâtit sa fortune sur les meurtres perpétrés par un autre malade de la lame, Freddy Krueger. Heureux acquéreur de ce rentier homicide, *New Line* promet de changer les eaux usées de Crystal Lake. Changer, changer... Pas tout à fait ; disons varier quelque peu les ingrédients, mais continuer de mijoter le plat dans la même sauce.

"*Lorsque nous avons annoncé ce nouveau* **Vendredi 13**, *la réponse fut, à l'unanimité : "Oh non, pas ça !". Je crois qu'il s'agit là d'une réponse appropriée ! Non, en fait, cet ultime épisode ne répète pas les précédents ; il est même très différent. Nous ne l'avons pas conçu pour reprendre tous les trucs de la série. Bien sûr, il contient tous les éléments classiques du genre et Jason continue de tuer des dizaines de personnes. Il est cependant beaucoup plus sophistiqué et spectaculaire. Tout le crédit de ce changement revient au metteur en scène, Adam Marcus*". Ainsi parle Sean Cunningham, réalisateur de **Vendredi 13** premier du nom



Un policier passablement amoché par l'infatigable Jason Voorhes.

N GOES
LL :
AST
Y


Un cuisiner soumis à des U.V. d'un genre très particulier.

(c'était en 1980) et aujourd'hui producteur de **Jason Goes to Hell** à la demande de *New Line*. Le créateur, ou le coupable si vous préférez, de la série, c'est lui. Le restaurateur, celui qu'on annonce comme tel du moins, c'est donc Adam Marcus, un jeunot de 23 ans et, à sa manière, un vétéran du film d'horreur et de Crystal Lake. *"A 11 ans, j'ai travaillé sur le premier* ***Vendredi 13****. Mon boulot consistait à apporter des cafés à Sean Cunningham. Cette expérience m'a tellement excité que j'ai décidé de persévérer dans cette voie"*. De grouillot en culottes courtes, Adam Marcus passe au poste de metteur en scène. Une vraie promotion, une petite portion de rêve américain. Le cinéaste en herbe bénéficie donc de l'insigne honneur d'enterrer une bonne fois pour toutes ce fameux pince-sans-rire de Jason Voorhes. Son moyen d'y parvenir : Creighton Duke, le plus grand chasseur de psychopathes que la terre ait jamais porté. Duke sait par quel moyen anéantir le tueur au masque de hockey, il connaît l'identité de celui, ou celle, désigné pour exécuter cette tâche de salubrité publique. Ce sera soit Steven Freeman, ou sa compagne Jessica Kimble dont Jason, infatigable, poursuit le bébé de sa vindicte...

" ***Jason Goes to Hell*** *brise le cercle vicieux dans lequel on tournait en rond depuis 1980. Il est largement temps de tout arrêter. Mon film est ainsi le dernier de la série. Je me suis fait un devoir de ne pas décevoir les irréductibles des* ***Vendredi 13****, de ne pas les insulter en terminant sur un adieu d'un niveau moyen. Pourtant tous les éléments attendus répondent à l'appel, mais présentés sur un ton nouveau, au sein d'une histoire vraiment effrayante, stylisée et futée. De plus, les décisions au niveau de la production des* ***Vendredi 13*** *ont souvent été adoptées par des gens de 40/50 ans. Ils essayaient bien de se mettre au diapason du public jeune, mais n'en demeuraient pas moins des prêcheurs. Pour eux, les adolescents qui fument de l'herbe, qui s'envoient en l'air sont condamnés à être tués par Jason. Cette conception de l'horreur a fait son temps. Et les adolescents ne se préoccupent pas uniquement de dope et de cul. Ils ont aussi des choses à dire"*. Des propos rassurants de la part d'un Adam Marcus qui se dit *"un fan pur et dur de Jason. Globalement, j'ai aimé chacune des séquelles de* ***Vendredi 13****, tout en déplorant que le mythe tournait inlassablement en rond. Je souhaite ardemment avoir réalisé un film effrayant. Effrayant et s'adressant à un public intelligent"*. Intelligence : jusque-là, ce mot ne figurait pas dans le lexique du parfait usager des **Vendredi 13**. Beaucoup auraient même eu plutôt tendance à le bannir, tellement il détonait par rapport à l'ambiance de franche connerie du **Tueur du Vendredi, Meurtres en 3-D** et consorts. *"****Jason Goes to Hell*** *ne propose pas uniquement des frissons à bon marché, de la terreur soldée"*. Convaincant le père Marcus. Il affirme même que son Jason Voorhes à lui *"ne ressemblera pas à ces vilains de bande dessinée se plaçant face à la caméra pour sortir des vannes.* ***Jason Goes to Hell*** *exploite tout le potentiel du film d'horreur, et également toutes les possibilités pour se débarrasser d'un monstre comme Jason. Par exemple, dans le premier quart-d'heure du film, Jason est tué, exterminé comme jamais il ne l'a encore été"*. Imaginez la suite...


Bientôt, il ne restera plus qu'une flaque nauséeuse de ce qui était, avant, un homme.

En fait, question sévices corporels et fantaisies gore, **Jason Goes to Hell** se donne les moyens de surpasser ses prédécesseurs dans l'horreur. *"C'est vraiment un film gore, même si je considère que le gore n'est pas très effrayant en soi. Ici, Jason tue à l'aide de toute sorte d'ustensiles. Il défonce des visages, sectionne des corps en deux...* ***Jason Goes to Hell*** *n'est pas un film très propre. Il ne se contente pas de montrer un couteau rentrant juste en contact avec la peau avant qu'un autre plan ne vienne camoufler les effusions sanglantes"*. C'était pourtant là le lot des derniers **Vendredi 13**, façon horreur allégée pour adolescents. Adam Marcus, nostalgique des gorges tranchées du grand Tom Savini, promet un retour à des meurtres plus hards. Sont donc au menu : un cuistot croustillant sur une grande plaque chauffante, une tête éclatée par une balle, un type aussi fondant sous la chaleur qu'un fromage à raclette, quelques coups de machette... Quant à Jason, il se traîne dans un sale état, plus décharné encore. Sous l'épais maquillage mis au point par les compères de l'atelier KNB (Howard Kurtzman, Creg Nicotero & Howard Berger) transpire sang et eau Kane Hodder, ancien cascadeur, pour la troisième fois titulaire du rôle. Un record !


Une décapitation version hard-core. Dans **Vendredi 13** opus 9, le soft est banni !

A l'origine titré **Friday the 13th : The Ninth Life of Jason Voorhes, Jason Goes to Hell** ne saurait tenir toutes ses promesses s'il négligeait la personnalité de son funeste tueur, s'il ne le gratifiait pas d'un petit quelque chose. *"Le film explore ses origines à l'intérieur de sa famille, les liens obsessionnels qui l'unissent à sa mère. Jason ne calque plus son comportement sur celui du Terminator. Il ne traverse pas le film en dégommant, en éliminant tous ceux qui ont l'infortune d'entraver son chemin. Jason n'en reste pas moins fou, en colère et psychotique, mais il a ses raisons"* justifie Adam Marcus. Le scénariste Dean Lorey ajoute : *"Jamais les incessantes résurrections de Jason n'ont été expliquées. Dans* ***Jason Goes to Hell****, nous avons recréé une mythologie qui permet de comprendre le personnage, qui raconte la véritable histoire de Jason et le pourquoi de son état actuel"*. Arrivé à la neuvième de ses vies, comme les chats, Jason Voorhes passe enfin aux aveux. Il était grand temps qu'il expose, au terme d'une bonne décennie de carnage, ses motifs. Car, désormais, même les psycho-killers ont besoin d'un alibi pour tuer, d'une raison pour occire.

Marc TOULLEC

TIMESCAPE

Il existe des films comme ça qui supportent, de leur conception à leur diffusion, une poisse tenace. **Timescape** compte parmi ceux-là. D'abord, son producteur, *Wild Street*, connaît de gros soucis financiers et met un temps fou à en assurer la finition. De plus, son titre, à l'origine c'est **The Grand Tour**, change à la demande d'un marché dubitatif. Présenté en compétition à Avoriaz 92, il rate de peu un prix. Une sortie en salles dans l'hexagone semblait incontournable. En définitif, **Timescape** part directos dans les rayons des vidéo-clubs. Même sort, ou presque, aux Etats-Unis. Rebaptisé **Disaster in Time**, il passe directement sur un réseau câblé important sans connaître l'honneur d'une diffusion sur grand écran. Quelle misère !

Pourtant, **Timescape**, c'est de la belle ouvrage, un film de science et intimiste fiction qui vaut largement mieux que certaines baudruches. L'histoire sort ainsi des clichés actuellement en vigueur. Ben Wilson, propriétaire d'un hôtel dans une petite ville de l'Ohio, loge une dizaine de touristes au comportement singulier. Intrigué, il découvre que ses clients sont des visiteurs du futur, venus goûter aux délices du patelin, à savoir à la chute dévastatrice et meurtrière d'un météorite. Surpassant de vieilles peurs provoquées par la mort accidentelle de sa femme dont il se sent coupable, Ben Wilson décide de prévenir la tragédie ; il fausse compagnie à ses hôtes et fait un bond dans le temps de seulement quelques heures... Minutieusement, le cinéaste-scénariste prépare le terrain, installe le décor, présente ses personnages. Nous sommes loin du thriller mené à deux cents à l'heure, nous sommes dans le domaine du fantastique nuancé, plus attaché à l'insolite qu'au grand spectacle, plus attaché aux personnages qu'aux effets spéciaux. Par petites touches, David N. Twohy en arrive à une situation délirante où Ben Wilson rencontre le Ben Wilson du jour précédent. Même si on est en droit de préférer la première partie de **Timescape** durant laquelle les "visiteurs" suaves, polis et distants, installent un climat d'angoisse cotonneuse, l'ensemble, par ses audaces scénaristiques et la retenue de la réalisation, mérite une attention toute particulière.

***Timescape/ Disaster in Time.** USA. 1990. Réal.: David N. Twohy. Int.: Jeff Daniels, Ariana Richards, George Murdock, Emilia Crow, Robert Colbert... Dist.: Gaumont/ Columbia/ Tri-Star Home Vidéo & Goldvision.*



Les touristes du temps en route vers Venise.

interview
DAVID N. TWOHY

Voyant ses scripts pour **Warlock** et **Critters 2** massacrés par d'autres réalisateurs, David N. Twohy passe de scénariste à cinéaste. Sevré à la science-fiction, il participe officieusement à l'écriture de **Alien 3** qui lui doit le concept de la planète-pénitencier. Aujourd'hui, déçu de l'accueil réservé à **Timescape**, il se réfugie derrière sa machine à écrire pour donner aux aventures du **Fugitif** un second souffle, cinématographique celui-là.

Vous avez pris pas mal de libertés avec le roman dont s'inspire *Timescape*...

Le roman constitue la première partie du film. Beaucoup de scénaristes ont planché sur ce récit, mais ne sont pas parvenus à en tirer un script conséquent. Le bouquin se clot en fait sur une catastrophe : le météorite qui anéantit la ville. Ce final était bien déprimant ; c'est aussi ce qu'ont pensé la plupart des producteurs qui se sont repassés les droits du livre. Pour pallier ce dénouement pessimiste, j'ai donc purement et simplement imaginé un prolongement à l'histoire originale. Le héros remonte le cours du temps, pour le restructurer, éviter des centaines de morts. Ayant lu le roman, un récit assez court en fait, dans une anthologie du genre datant de 1946, à l'époque de mes études universitaires, j'ai eu tout le loisir de songer à cette seconde partie. Le fait d'avoir grandi en lisant de la science-fiction m'a largement aidé à poursuivre le scénario au-delà de la chute du météorite sur Greengleen.

***Timescape* révèle un type de science-fiction intimiste. C'est courant en littérature, mais relativement rare au cinéma...**

Oui, et c'est pour cette raison que j'ai eu un mal fou à trouver un producteur. **Timescape** se situant à mi-chemin entre le drame et la science-fiction, sans que je fasse un choix précis pour l'un ou l'autre, beaucoup de producteurs ne savaient pas comment aborder le projet. Ils affirmaient ne pas savoir comment le vendre auprès du public. Ainsi, toutes les grosses compagnies, *Columbia*, *Warner* et les autres, ont refusé **Timescape**. Les grands studios aiment couvrir leurs arrières. Quand ils investissent des sommes colossales dans un projet, cela signifie systématiquement qu'il n'a rien d'original. Ils préfèrent s'assurer des recettes confortables en reprenant des sujets qui ont fait leurs preuves commerciales.

***Timescape* aurait dû leur inspirer confiance dans la mesure où la quasi-absence d'effets spéciaux soulage sérieusement le budget...**

Les effets spéciaux n'ont jamais été une nécessité. J'ai préféré m'attacher aux conséquences du désastre plutôt qu'à sa description détaillée. Et puis, j'avais en tête **Meteor** qui décrit par le menu toutes les désagréments que provoque un gros caillou fonçant vers la Terre ; c'était vraiment mauvais. Je craignais de tourner un remake de ce film. Je voulais seulement suggérer la chute du météorite sur Greengleen, mais les premières previews ont montré que le public désirait assister à la catrastrophe. Nous nous sommes donc résignés à rajouter la scène. Elle est très rapide. Ceci dit, j'ai dû aussi sucrer d'autres séquences, une dizaine de minutes en tout, suite à des pressions de la production, du distributeur. Ces coupes interviennent uniquement dans la première partie de **Timescape**. Ce sont surtout des dialogues entre Jeff Daniels et sa fille, des séquences où celui-ci fouille dans les bagages des touristes, enquête sur eux. Aux Etats-Unis, lorsque vous réalisez une première œuvre, vous n'avez jamais le montage final. Vous devez attendre au moins une demi-douzaine de films avant d'y avoir droit.

Vous semblez attaché à une science-fiction très enracinée dans les années 50. Vrai ?

En fait, j'aime tout à partir du moment où le film en question est bien foutu. J'adore **Terminator**, **Alien**... L'histoire de **Timescape** m'a attiré car elle se situe à l'époque où elle a été écrite. Je préfère cette branche de la science-fiction au space-opéra qui



Ben Wilson (Jeff Daniels) lutte pour sauver Greengleen du cataclysme.

est déjà plus contemporain. **Timescape** rappelle également les années 50 du fait qu'il se situe dans une petite ville ; la plupart des films de science-fiction d'il y a quarante ans prenaient pour cadre des bourgades isolées. C'est mieux pour un cinéaste de tourner dans des endroits pareils. L'atmosphère y est plus aisément perceptible. De plus, le décor crée un sentiment d'isolement qui convient merveilleusement à la science-fiction.

Une des grandes qualités de *Timescape* tient dans la présence de ces singuliers touristes en provenance du futur...

Ils sont issus d'un monde sans guerre, sans famine, sans maladie, d'une société qui a éliminé les travers des autres sociétés. Un monde parfait, mais mortellement ennuyeux. Les gens ne s'y amusent plus, n'éprouvent plus le moindre sentiment, la moindre peur. Le seul moyen de se divertir consiste pour eux à remonter le cours du temps, à atteindre notamment notre époque pour assister à des catastrophes. C'est un peu comme regarder un programme de télévision en trois dimensions. Pour les clients de ce *Club Med* d'un genre particulier, le spectacle de la destruction, de la mort est donc une



Ben Wilson et sa fille : des rapports intimes.

distraction. Le simple contact de gens imparfaits, nous en sommes, les amuse également. Nous pouvons être désavantagés par telle ou telle petite tare physique, eux sont uniformément grands et beaux. C'est pour cette raison que j'ai demandé aux comédiens d'interpréter leur personnage comme s'il s'agissait de mannequins vivants, d'automates. A ce niveau, Emilia Crow qui mesure 1 mètre 80, est ma préférée.

Vous n'avez pas l'impression que le personnage de Ben Wilson ressemble à un rôle que Jeff Daniels avait déjà incarné auparavant, dans *Arachnophobie* ?

J'espère que Ben Wilson possède une épaisseur psychologique autrement plus évidente que celle du type d'**Arachnophobie**. Dans **Timescape**, Jeff Daniels prend en charge son propre destin, il va au devant des événements, les détourne en sa faveur. Dans **Arachnophobie**, c'est un mou, un cornichon qui subit les choses. **Timescape** met en scène, c'est vrai, un héros bien classique, mais celui-ci a au moins le mérite d'exister.

Propos recueillis
par **Marc TOULLEC**
(traduction : **Didier ALLOUCH**)

JOUETS DEMONIAQUES

Sur la lancée de la série des **Puppetmaster**, le producteur Charles Band exploite une fois de plus son fond de commerce. Brassant allègrement **Puppetmaster, Chucky, Freddy** et **Rosemary's Baby, Jouets Démoniaques** présente une femme flic, Judith Gray qui, en poursuivant les deux malfrats venant d'abattre son partenaire, se retrouve dans un entrepôt hanté par l'esprit d'un gosse satanique. Celui-ci, le Diable en personne, anime des jouets et, au terme d'un sabbat, cherche à se réincarner dans l'enfant dont Judith est enceinte de un mois...
Tout petit budget, **Jouets Démoniaques** vaut surtout par ses joujoux possédés par l'esprit du Malin. Un bébé, un clown dans sa boîte, un robot décochant des rayons laser, des ours en peluche, un yéti (!) de la taille d'un homme, et même une poupée Barbie de chair et d'os... Telles sont les attractions de ce petit film doucement gore, et assez hargneux lorsque les deux survivants s'acharnent au fusil contre une petite armée de jouets diaboliques. A regretter toutefois que le réalisateur ait confié les effets spéciaux à John **Ghoulies** Buechler, au lieu de choisir Dave Allen, animateur image par image des **Puppetmaster**. Il lui abandonne cependant un soldat de bois d'une incroyable souplesse. Cela console à peine de l'aspect trop rigide, trop marionnette des autres monstres miniatures.



Un bébé de plastique possédé par Satan.

***Demonic Toys**. USA. 1992. Réal.: Peter Manoogian. Int.: Tracy Scoggins, Bentley Mitchum, Michael Russo, Jeff Weston... Dist.: CIC Vidéo.*



Harley Stone (Rutger Hauer) : un flic pugnace et psychotique.

KILLER INSTINCT

Pour une enveloppe de 7 millions de dollars, le producteur *Challenge Films*, jusque là spécialisé dans le spot publicitaire, mixe **Blade Runner, Predator, Alien**, et saupoudre le tout d'un rien de **Hardware** pour la description d'un Londres tellement humide qu'il ressemble à Venise. En cette année 2008, la capitale britannique barbote dans les eaux fangeuses de la Tamise qui ont depuis longtemps quitté leur lit. Les rats sont bien les seuls à tirer avantage de la situation. En leur compagnie, rôde dans les égouts un monstre humanoïde. Taille : trois mètres ! Hobby : arracher le cœur de ses victimes, ou leur dessiner un pentagramme sur la poitrine. Adversaire : Harley Stone (Rutger Hauer), un flic qui passe pour un dingue, régulièrement suspendu de ses fonctions. Carburant au café, mâchonnant comme Arnold un gros cigare, flanqué d'un nouveau partenaire indésirable car propre sur lui, Stone traque cette bête à laquelle il est télépathiquement relié. Evidemment, **Killer Instinct**, à force de bouffer à tous les râteliers, ne donne pas un résultat très original. Déjà vu le monstre, déjà vu cet environnement futuriste boueux, déjà vu ce flic psychotique, individualiste et un rien crado, déja vus ces effets gore de torses défoncés, déjà vus ces keufs contraints de cohabiter mais qui finiront par devenir les meilleurs amis du monde... C'est presque miraculeux que **Killer Instinct** tienne la distance, que le suspense fonctionne plutôt rondement, que Rutger Hauer parvienne à glisser un brin d'humanité dans un rôle si stéréotypé, que la visite de ce Londres pourri ménage quelques décors fort inquiétants... Pas mal du tout en définitive.

***Split Second**. Grande-Bretagne. 1991. Réal.: Tony Maylan & Ian Sharp. Int.: Rutger Hauer, Kim Cattrall, Neil Duncan, Michael J. Pollard... Dist.: Fox Vidéo.*



Le monstre : une sorte de Predator casqué.

MOTORPSYCHO

Les américains aiment à montrer que les routes longilignes qui traversent les zones désertiques ne sont vraiment pas sûres. De **Duel** à **Hitcher** en passant par **La Colline à des Yeux** et **Massacre à la Tronçonneuse**, des dizaines de maniaques ont malmené d'innocents automobilistes égarés. **MotorPsycho** n'invente donc rien ; il rajoute seulement un nouvel allumé à cette liste de timbrés. C'est Billy Badd qui, à peine sorti de tôle, massacre allègrement tous ceux qui passent à sa portée. Hystérique, il œuvre sur un tronçon de route bien particulier où s'engage un couple de jeunes très insignifiants, débitant des banalités. Billy kidnappe l'homme qu'il menace de sodomiser au son du "Beau Danube Bleu" après l'avoir lubrifié au whisky. La demoiselle, quant à elle, arbalète en main et sur les conseils du Rat, un ancien du Vietnam admirant le Maréchal Rommel, s'en va traquer Billy dans son cabanon...
Beaucoup de hurlements, de larmes et de grimaces dans ce **MotorPsycho** qui lorgne du côté de **Massacre à la Tronçonneuse**. Mais le réalisateur, pourtant méritant, n'en restitue jamais le climat hystérique, de folie furieuse, n'osant jamais aller trop loin. Comme quoi, la conjonction d'un dingue, d'étendues arides et de benets citadins ne donne pas obligatoirement un shocker traumatisant.

***Billy Badd/ MotorPsycho**. USA. 1991. Réal.: Alex Downs. Int.: Robert Restaino, Nicola Seixas... Dist.: Fox Vidéo.*


Une demi-portion de cadavre pour nécrophiles avertis.

NEKROMANTIK

Attention, **Nekromantik** n'est pas de ces films fantastiques qui se laissent voir tranquillement, qui alternent rires et doux frissons. *"Nous avons d'abord envisagé tous les rapports entre l'amour, le sexe et la mort. Le scénariste Franz Rodenkirchen et moi-même avons ainsi longtemps discuté du fait que l'orgasme et l'instant de la mort devaient avoir, émotionnellement parlant, quelque chose en commun. L'idée qu'un homme jouisse de sa propre mort, lors d'un suicide qui constitue un dénouement positif, nous est apparue très alléchante"* explique Jörg Buttgereit, citoyen allemand, projectionniste de son état et réalisateur d'une flopée de courts métrages underground particulièrement morbides : **Horror Heaven**, **Hot Love**... **Nekromantik**, auquel un public très spécialisé voue un véritable culte, se classe dans cette lignée d'un cinéma méprisant ouvertement le mot "tabou" et transgressant les règles du bon goût, du savoir-montrer cinématographique.

Employé dans une société privée dont les véhicules ramassent les cadavres, Robert nourrit en compagnie de sa petite amie Betty une passion inconditionnelle pour la mort, le pourrissement physique. Le couple collectionne yeux, cœurs, reins flottant mollement dans des bocaux. Ils tapissent leurs murs de photographies représentant des meurtres ignobles, prennent des bains de sang humain, et, faute de mieux, laissent goutter un chat crevé dans la baignoire. Surprise, surprise... Robert offre un cadavre bien décharné à sa dulcinée. Tout excités, les tourtereaux nécrophiles s'ébattent aussitôt en compagnie du cadavre suintant. Pour bien faire, afin de reconstituer un semblant d'érection, Betty lui fourre un cylindre de métal entre les deux jambes, membre factice sur lequel elle déroule un préservatif... *"Comme vous vous en doutez, le cadavre n'est pas réel. Nous avons enduit un faux squelette de latex, de viande. Des intestins d'animaux et des yeux de cochon nous ont également beaucoup servi. Pour des raisons économiques, nous avons utilisé les matières les moins chères. Le budget ne nous permettait pas de nous payer le matériel professionnel de certains magasins. Nous avons écumé les cuisines, les salles de bain en quête de tout ce qui pouvait servir"*. D'où des effets spéciaux miséreux qui, paradoxalement, renforcent encore l'aspect fétide, puant du cadavre en décomposition. A soulever de concert le cœur et l'estomac, d'autant que la mise en scène, soudain badine, trouve matière à lyrisme, à un romantisme quasi fleur bleue dans les ébats entre le corps pourri et Betty. L'absence de moyens stimulant l'imagination et l'audace, Jörg Buttgereit choque, étonne, profane des interdits, mêle sexe et mort comme personne ne l'a fait jusque-là, déroute, dégoûte, caviarde cette love-story craignos d'un humour culotté. Complimenté par John Waters, il a depuis récidivé avec notamment un **Nekromantik 2** formellement interdit par la Censure en Allemagne. Il y va bien plus loin encore que dans ce premier opus déjà très pervers qui s'adresse à un public averti.


Du plaisir de prendre un bain d'hémoglobine...

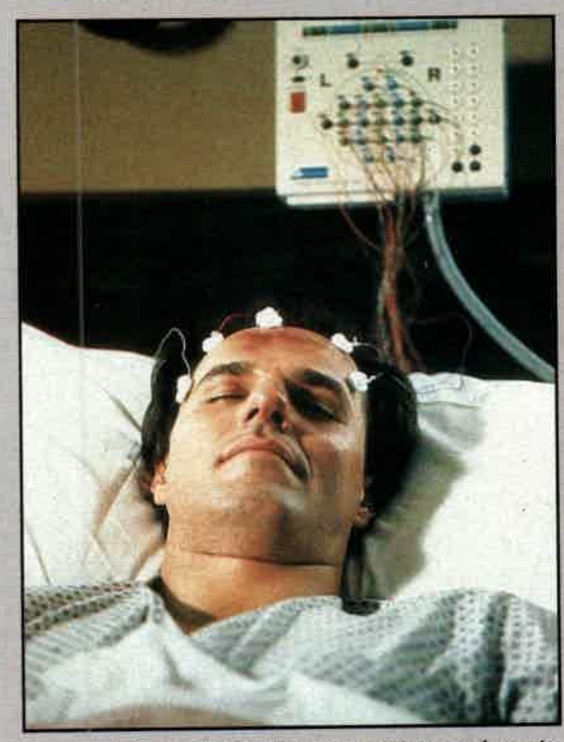
Allemagne. 1986. Réal.: Jörg Buttgereit. Int.: Daktari Lorenz, Beatrice M., Harald Lundt, Susa Hohlstedt... Dist.: Haxan Films.

VICTIME DU VAMPIRE

L'envers du **Dracula** de Francis Coppola. Du flamboyant, du gothique, il n'y en a guère dans cette série B produite par Roger Corman qui, sortie de quelques complaisances commerciales niveau cul surtout, ne porte guère sa marque de fabrique. Privé d'effets spéciaux, **Victime du Vampire** se concentre exclusivement sur la rencontre de deux esseulés : un vampire frappé de blues, et Nina, une strip-teaseuse, malheureuse d'avoir perdu la garde de son fils. Le vampire séquestre Nina. Celle-ci s'échappe. Le vampire la retrouve, lui offre une balade en taxi, lui permet de s'introduire dans la chambre de son gamin... Progressivement, naît entre les deux âmes en perdition un sentiment ambivalent, composé de peur et d'attirance.

Adam Friedman, le réalisateur, livre tout son film aux performances de ses comédiens. Si Scott Valentine n'est pas mal du tout, Charlie Spradling, quant à elle, crève l'écran. En liberté conditionnelle sur le tournage (elle a tué son mari infidèle), cette actrice aussi physique que cérébrale parvient à une intensité unique dans le domaine des petits budgets fantastiques. Présenté en sélection officielle au dernier festival d'Avoriaz, **Victime du Vampire**, attachant et plastiquement très sobre, rejette la plupart des clichés du genre. Au passage, il se permet une note humoristique saugrenue mais efficace : le vampire arborant un somptueux slip léopard sur une plage de Santa Monica !

***To Sleep with a Vampire**. USA. 1992. Réal.: Adam Friedman. Int.: Charlie Spradling, Scott Valentine, Richard Zobel... Dist.: TF1 Vidéo.*



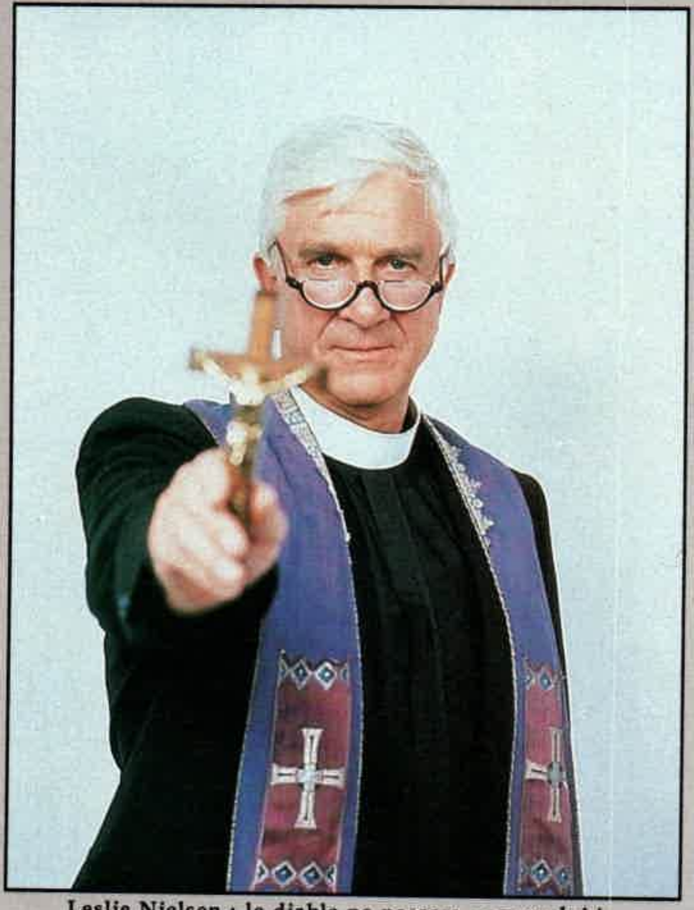
Une expérience de conditionnement convaincante.

DUPLICATES

Ce téléfilm américain de facture classique pour ne pas dire conventionnelle traite, sous l'angle du suspense, du conditionnement de l'être humain. A la recherche d'un frère et d'un fils disparus un an plus tôt et qu'ils reconnaissent sans que ceux-ci ne réagissent, Marion et Bob Boxletter sont eux-même victimes d'un lavage de cerveau. Ils se réveillent sur un lit d'hôpital, dotés d'une nouvelle mémoire et d'une nouvelle vie implantées par le Docteur Congemi. Grâce à une accumulation de coïncidences, les Boxletter remontent la filière et découvrent la vérité sur les étranges expériences effectuées dans le centre de recherches Sandburg...

De quoi faire frémir les responsables de *Informatique & Liberté*. **Duplicates** suggère que les cerveaux sont malléables, qu'un bon conditionnement médico-informatique peut remplacer un cursus par un autre. La démonstration est assez probante, d'autant plus crédible que le réalisateur évite de verser dans les artifices de la science-fiction technologique usant d'un jargon intraduisible. Ici, tout ramène à la personne humaine, à ses faiblesses, ses talons d'Achille. Evidemment, télévision et Amérique obligent, la moralité triomphe, mais le message a bien été reçu.

USA. 1991. Réal.: Sandor Stern. Int.: Gregory Harrison, Kim Greist, Cicely Tyson, Lane Smith, Kevin McCarthy... Dist.: CIC Vidéo.



Leslie Nielsen : le diable ne passera pas par lui !

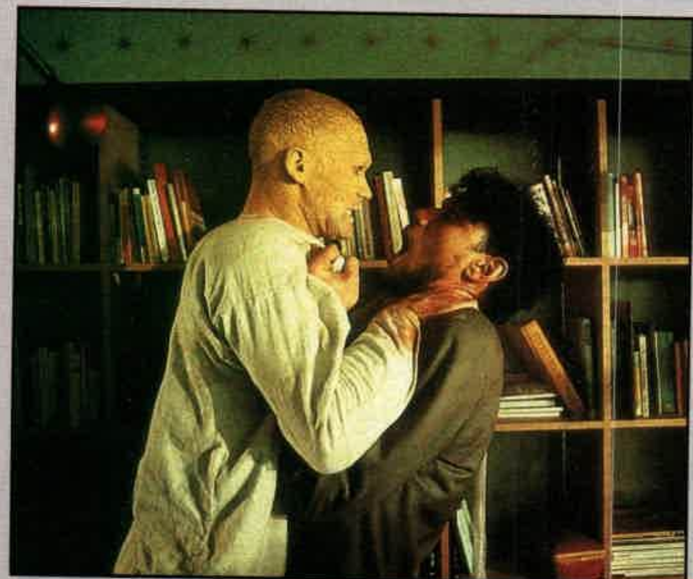


Linda Blair, hystérique pendant l'exorcisme télévisé.

Y A-T-IL UN EXORCISTE POUR SAUVER LE MONDE ?

Ne cherchez pas l'intrépide Frank Drebin dans cet aimable pastiche de **L'Exorciste**. Certes, Leslie Nielsen y apparaît, mais le trio ZAZ n'a pas mis la main à la pâte. Toutefois, Bob Logan se démène pour accentuer la parenté, égrainant un long chapelet de gags nonsensiques, loufoques, cartoonesques. Pee Wee Herman, Matt Dillon, le Pape, le Colonel North et quantité d'autres reçoivent au passage une volée de bois vert. Passent aussi à la moulinette tous les classiques du fantastique et même **La Guerre des Etoiles**. Linda Blair, hilare, reprend son rôle de **L'Exorciste** 17 ans après un premier combat contre le démon. Elle crache sa bouillie verdâtre, balance des insultes, refoule du goulot, se retourne la tête. Véritable show Leslie Nielsen (qui se grime en Rambo, en rabbin, en indien, en Khomeiny, qui subit un entraînement à la Rocky, qui arbore une magnifique tenue rose dans une salle de gym), **Y-a-t-il un Exorciste pour Sauver le Monde ?** est, peut-être malgré lui, une délicieuse mise en boîte des émissions TV style "Mystères". En fait, l'exorcisme se déroule sur un plateau rutilant de strass. Séquences musicales à l'appui, rap et disco, cette parodie ne vole pas très haut, mais son intention n'était pas non plus de s'élever jusqu'au paradis.

***Repossessed**. USA. 1988. Réal.: Bob Logan. Int.: Leslie Nielsen, Linda Blair, Ned Beatty, Anthony Starke... Dist.: Delta Vidéo.*



L'un des sept démons chauves agissant pour le compte de la divinité Xangadis.

XANGADIS

Avec **Unborn**, un autre cas d'enfance guère affectueuse. Originaire des Pays-Bas, présenté à Avoriaz en 1992, **Xangadis** brasse diverses données ethnologiques et tribales pour s'allouer tout le sérieux désiré. Reprenant ça et là des figures mythologiques, des masques de terre cuite, des symboles cabalistique, Rudolf Van Der Berg, à partir de ces éléments hétéroclites, construit une intrigue qui parvient toutefois à se tenir. D'après une légende d'Amérique du Sud, la divinité infernale Xangadis réapparaîtrait bientôt pour le plus grand malheur de l'humanité. Sept jeunes hommes, pour lui donner naissance, doivent ainsi enfanter leur sœur, la fille adoptive d'une photographe-reporter. Emprisonnés depuis leur plus jeune âge, les septs démons s'évadent. Un universitaire, allié aux Services Secrets, mène l'enquête...

Prenant d'abord pour décor Amsterdam qu'une grève des éboueurs constelle de tas d'ordures, **Xangadis** prend son sujet très au sérieux. Pas de second degré dans cette tentative batave de fantastique à l'américaine, à la manière de **La Malédiction**, **L'Exorciste**. Heureusement pas trop servile, mais conscient des règles du genre et des clichés, Rudolf Van Der Berg distille quelques jolis moments d'angoisse jusqu'au très solennel final commenté par une musique autant empruntée à Jerry Godsmith qu'à Carl Off. Le gore (la lame d'un couteau électrique à travers le crâne, une décapitation) ne constitue pas le meilleur du film.

***De Johnsons**. Pays-Bas. 1991. Réal.: Rudolf Van Der Berg. Int.: Esmée de la Bretonière, Monique Van de Ven... Dist.: Gaumont/ Columbia/ Tri-Star Home Vidéo.*


Un bébé tentaculaire créé génétiquement dans un laboratoire.


Les farfadets face à une grosse pointure !

THE KINDRED

Présenté au Festival d'Avoriaz en 1987 et très apprécié des amateurs de bonnes séries B, **The Kindred** trouve ses origines dans la science-fiction des années 50, grande consommatrice de monstres atomisés (araignée, mante religieuse, fourmis...). *"Nous voulions créer un monstre qui ne soit ni humain ni en provenance d'une autre galaxie"* assure Stephen Carpenter, co-réalisateur avec Jeffrey Obrow. *"Au départ, nous avions l'histoire d'une vieille femme installée dans une maison isolée et vivant en communion avec la nature. Mais dès que nous avons entendu parler du potentiel incroyable de la génétique, nous avons modifié le concept du film. De plus, à l'époque de notre scolarité, à l'UCLA, circulaient des histoires d'un scientifique se livrant à des expériences génétiques dans ses murs. On prétendait qu'une nouvelle forme de vie venait de s'échapper de son laboratoire. Heureusement, elle n'avait pas résisté à son évasion. Mais imaginez qu'elle se soit développée..."*. Et voilà le tandem Stephen Carpenter/Jeffrey Obrow rédigeant le premier jet du scénario de **The Kindred** (traduisez par **Le Lien de Parenté**) intitulé **Creatchoid...**

En fait, si **The Kindred** revendique son appartenance au genre "film de monstre", il développe de manière classique, mais tout à fait intelligente, une bavure du corps scientifique. C'est ainsi que sur son lit d'hôpital, une savante à l'article de la mort demande à son fils toubib de détruire ses archives. Curieux, il découvre en compagnie de quelques confrères et amis la vérité sur les expériences passées de sa mère. Dans sa maison au bord d'un lac, vit ainsi son frère Anthony, généré à partir d'un prélèvement de peau. Mais Anthony n'a rien d'humain ; c'est un monstre tentaculaire, gigantesque, dégoulinant de bile. Très agressif, il reste néanmoins sensible à une certaine mélodie...
Du bon boulot, serré, solide, avec tout ce que cela implique d'effets spéciaux (dont l'impressionnante métamorphose de la belle Amanda Pays en hybride entre le poisson et la femme, et des tentacules se glissant sous l'épiderme d'une jeune automobiliste). Sobre, moumoute voyante sur le crâne, Rod Steiger compose un personnage de savant fou dans la mouvance du genre, mais avec cette tranquillité et cette assurance froide qui le distinguent du lot.

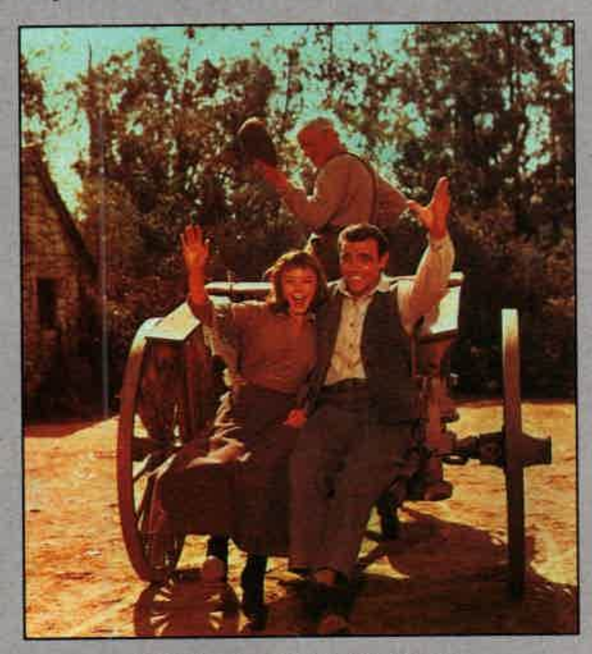
USA. 1986. Réal.: Jeffrey Obrow & Stephen Carpenter. Int.: David Allen Brooks, Tania Balsam, Amanda Pays, Rod Steiger... Dist.: Antarès-Travelling.


Méchant, rapide et vorace : le petit monstre Anthony deviendra grand.

DARBY O'GILL ET LES FARFADETS

Une production *Walt Disney* d'un autre âge (1958), inédite en France malgré un joli succès dans les pays anglo-saxons. Aujourd'hui, ce conte de fée tout mignon, tout rose et très moral retient surtout l'attention par la présence d'un Sean Connery débutant, poussant à deux reprises la chansonnette. Il ne tient pas vraiment la vedette de cette illustration doucereuse du folklore irlandais. Le héros est en fait un vieil homme, Darby O'Gill, gardien du manoir de Lord Fitzpatrick, conteur intarissable d'histoires de Korrigans, de royaume souterrain où les elfes passent le plus clair de leur temps à danser. Mais Darby O'Gill n'est pas l'aimable farfelu dont se rient certains consommateurs de la taverne du village ; il fréquente réellement les Korrigans dont le roi, Brian, est un complice de longue date...
Ce **Darby O'Gill** qui pourrait être une praline excessivement sucrée a pris, avec les années, du charme. Sentiments nobles, tableaux merveilleusement technicolorisés et champêtres, superstitions et gentil génie de dix centimètres buvant des litres d'alambic du cru... Les méchants (une mère et son rustre de fils) ne sont pas si vilains, la prude héroïne est radieuse... Niveau effets spéciaux optiques, le film n'a rien à envier à des productions "haute technologie" comme **Chérie, J'Ai Agrandi le Bébé** et son modèle. Perspectives forcées, transparences, maquettes, matte-paintings (de Peter Ellenshaw, le meilleur dans cette spécialité) assurent à **Darby O'Gill** des images composites toujours éblouissantes. La petite histoire dit que Albert Broccoli aurait pour la première fois songé à Sean Connery dans le rôle de James Bond à la vision de ce film !

***Darby O'Gill and the Little People**. USA. 1958. Réal.: Robert Stevenson. Int.: Albert Sharpe, Janet Munro, Sean Connery, Jimmy O'Dea... Dist.: Buena Vista Home Vidéo (à la vente).*


Sean Connery & Janet Munro



L'inquiétant Dr. Meyerling au milieu de ses progénitures sous verre (*Unborn*).

UNBORN

Une sorte de remake du **Monstre est Vivant** avant accouchement. Assez complaisamment, Rodman Flender pousse quelques femmes stériles dans le cabinet du Docteur Meyerling, un praticien plutôt rassurant et promettant un bébé à qui le désire. Brad et Virginia se soumettent à sa thérapie révolutionnaire. Virginia ignore encore qu'elle devra mettre au monde un nourrisson d'élite, supérieurement intelligent, résistant à toutes les intempéries, mais aussi très agressif. Quelques effets secondaires accompagnent une grossesse de plus en plus douloureuse...

Sur la génétique en folie, **Unborn**, malgré son postulat de film d'horreur, s'avère assez inquiétant. Rodman Flender sait où ça fait mal. Le ventre d'une femme enceinte étant généralement interdit de sévice, lui ne s'en prive pas, montrant une aiguille y pénétrer, le gosse éclater de l'intérieur et une mère se poignarder pour éviter de donner naissance à un monstre. Parce qu'il titille avec insistance un point sensible, **Unborn** atteint son but. L'image du savant au milieu de ses couveuses circulaires abritant des embryons est également un tableau terrifiant, prémonitoire d'un futur pas si improbable que cela.

***The Unborn**. USA. 1991. Réal.: Rodman Flender. Int.: Brooke Adams, Jeff Hayenga, James Karen, Jane Cameron... Dist.: Gaumont/ Columbia/ Tri-Star Home Vidéo.*

APOCALYPSE WARRIORS

Les Italiens ayant abandonné le créneau du sous-**Mad Max 2**, Roger Corman et le philippin prolifique Cirio Santiago continuent d'exploiter un filon déjà bien tari. Sur une terre dévastée par une épidémie, deux camps s'affrontent pour la possession de la poudre, la denrée la plus précieuse qui soit, celle qui permet d'armer des milliers d'hommes. Les gentils combattants de la Ligue se défendent ainsi des affreux barbares déferlant par hordes sauvages sur les villages pacifistes.

A force de tirer sur la corde, ne subsistent plus que les plus infâmes clichés, des méchants caricaturaux, trop cruels pour être pris au sérieux, des terrains vagues vus dans les plagiats précédents de George Miller, des voitures déglinguées... Cirio Santiago accumule les scènes de bataille, reprend des stock-shots de ces autres petits **Mad Max** pour pallier le manque de moyens. Coquet, il se permet une scène de bain sous une cascade et ce au son d'une harpe électrique. Baraqué, Richard Norton montre une fois encore qu'il est très fort pour l'enseignement des arts martiaux, mais piteux comédien.

***Raiders of the Sun**. USA/ Philippines. 1992. Réal.: Cirio H. Santiago. Int.: Richard Norton, Brigitta Stenberg, Rick Dean, William Steis... Dist.: Polygram Vidéo.*

L'EPEE DU SAINT GRAAL

Une héroïc-fantasy très en retard sur la vague **Conan**. Planqué derrière le pseudonyme de David Hills (qui lui sert surtout pour l'héroïc-fantasy et le péplum cochon), Joe D'Amato perdure dans le genre, malgré des acteurs qui n'ont pas vraiment l'étoffe de l'emploi, des maquillages craignos (celui du farfadet provient d'ailleurs de **Troll II**) et des décors souvent réduits à des cavernes. L'histoire est toute rudimentaire. Ator, à priori un paysan mal dégrossi, se doit de venger la mort de son souverain de père, lâchement tué par un fourbe machiavélique. Il combat donc un chevalier-zombie bicéphale, un mini-Godzilla cracheur de feu, des barbares... Quelques stock-shots, du muscle (celui, mou, du pâle Eric Allen Kramer), un boomerang, des rites empruntés à la mythologie viking, un soupçon de "belle au bois dormant", des éclairages verdâtres, des moulinets de l'épée, des walkyries... Beaucoup trouveront ça ringard et fauché. D'autres, les amateurs d'ultra bis, vont se régaler et apprécier la présence de Laura Gemser, dessinatrice des costumes au générique et aussi comédienne.

***The Hobgoblin/ Ator 3**. Italie. 1988. Réal.: David Hills (Joe d'Amato). Int.: Eric Allen Kramer, Donal O'Brien, Marisa Mell... Dist.: Antarès-Travelling.*



Musclé comme un Dieu et sérieux comme un Pape : Eric Allen Kramer dans *L'Epée du Saint Graal*.

LES CONTES DE LA

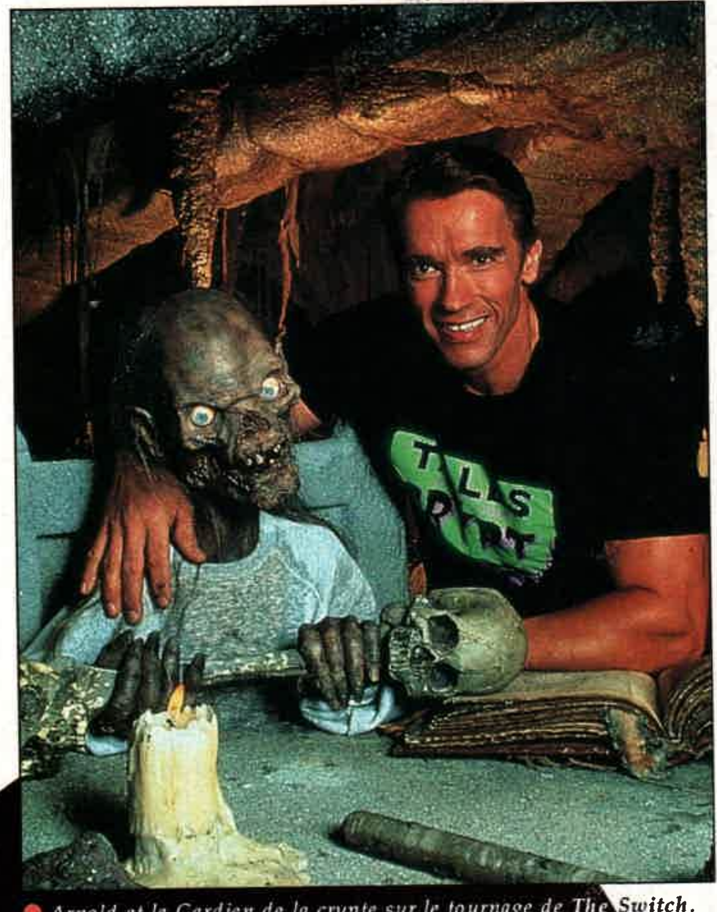
Le mardi à 0 h 15 et le vendredi à 21 h 30, les câblés ont la chance de découvrir sur *Canal Jimmy Les Contes de la Crypte.* La série produite par Joel Silver marque la renaissance d'un concept qu'on pensait abandonné pour longtemps : la série anthologique.

On croyait la série anthologique (soit une histoire originale par épisode) morte et enterrée après l'échec sans appel des ***Amazing Stories*** de Spielberg. C'était compter sans l'initiative prise d'un commun accord par Joel Silver et Walter Hill. Le producteur de **Piège de Cristal** et le réalisateur de **48 Heures**, comme beaucoup d'Américains de leur âge, ont passé leur adolescence à lire des *E.C. Comics*, ces bandes dessinées d'horreur ultra-populaires dont King et Romero s'étaient déjà inspiré pour **Creepshow.** Fruit de leur concertation : une série télévisée dont les épisodes adaptent les meilleures histoires parues dans les plus célèbres publications de *Comics*, notamment dans ce mensuel auquel tout deux font continuellement référence, *Tales from the Crypt*.

Pour ne pas réitérer les mêmes erreurs que Spielberg, les deux compères prennent leurs précautions. Tout d'abord, ils forment un "team" de production, prenant pour principe que moins le pouvoir est concentré sur une seule personne, moins on risque de commettre d'erreurs. Ce team est composé de cinq noms prestigieux : Hill et Silver, bien sûr, mais aussi David Giler, le complice de toujours de Walter Hill, co-producteur de tous ses films, Richard Donner, réalisateur des trois **Arme Fatale** qui a commencé sa carrière en mettant en scène des épisodes de ***La Quatrième Dimension*** et dont l'expérience est, à ce titre, précieuse, et Robert Zemeckis, le réalisateur de **Roger Rabbit** qui avoue une admiration sans borne pour les *E.C. Comics* et une parfaite connaissance de ceux-ci. Si Joel Silver est le seul à investir de l'argent par l'intermédiaire de sa société de production, tous ont leur mot à dire sur la série. C'est ainsi que les cinq se rendent bien compte que si le concept de la série est excellent, il faut à tout prix ne pas décevoir les fans des *E.C. Comics* friands d'authenticité dans les références à leurs BD chéries. Car si les vrais amateurs ne marchent pas, personne ne marchera. S'attacher les services, en tant que consultant, du créateur et éditeur des *E.C. Comics* d'origine, William Gaines, semble donc indispensable. Une caution de fidélité fort appréciée par les puristes qui ne se sentent ainsi pas obligés de déclencher les traditionnelles rumeurs de trahison de l'œuvre originale.



*Harry Anderson est un dessinateur dont les créations ont la fâcheuse habitude de prendre vie (**Korman's Kalamity**).*



*Arnold et le Gardien de la crypte sur le tournage de **The Switch**.*

Ce qui a tué ***Amazing Stories*** plus que tout autre chose, c'est bien la piètre qualité des scénarios, souvent réduits à leur plus simple expression. Pour ne pas tomber dans l'indigence scénaristique de la série de Spielberg, le team des ***Contes de la Crypte*** prend deux mesures. Chaque épisode devra être inspiré par une histoire véritablement dénichée dans un *E.C. Comics* publié par Gaines, aussi bien dans *Tales From the Crypt* que dans *Vault of Horror*, *The Haunt of Fear* ou autre *Shock Suspenstories*. Les scripts partent donc d'une base qui a sa propre linéarité, sa propre construction en crescendo, notion indispensable dans un épisode de 26 minutes, et surtout une idée originale, bien qu'appartenant à la mythologie classique du fantastique. Il ne reste donc plus qu'à adapter ces planches pour le petit écran. Pour ce faire, le team fait appel, non pas comme l'avait fait Spielberg aux noms les plus connus, mais à de vrais ouvriers du fantastique. Des scénaristes qui œuvrent dans le genre depuis toujours et en connaissent tous les mécanismes. Des types comme Michael Mc Dowell (**Beetlejuice**), Franck Darabont (**Le Blob**), Fred Dekker (**The Monster Squad**), ou encore Terry Black (**Flic ou Zombie**). De plus, le team accorde un minimum de liberté aux réalisateurs pour qu'ils puissent influencer, personnaliser leur épisode, pour que chaque segment possède ainsi sa propre identité. Certes parfois infime, mais toujours présente.

Le choix des réalisateur releve de l'intelligent mélange des genres. Zemeckis (2 épisodes), Hill (3), Donner (3) et même Silver (1 seul épisode qui marque ses débuts de réalisateur) ont bien sûr mis la main à la pâte. Les autres histoires sont confiées à des pointures cinématographiques (William Friedkin, Mary Lambert, Tom Holland, Jack Sholder, Stephen Hopkins, Tobe Hooper, John Frankenheimer...), ou à de vieux routards de la télé que l'on retrouve au générique de toute série qui se respecte (Steven E. De Souza, Elliot Silverstein...). Là où le team a une idée commerciale de génie, c'est quand il propose aux stars qu'ils connaissent de faire leurs premiers pas dans la réalisation en s'attelant à la mise en scène d'un épiso-

CRYPTE

Le Gardien au coeur de sa crypte : une créature décharnée conçue par Kevin Yagher.

de. Ainsi, Arnold Schwarzenegger réalise **The Switch**, l'histoire d'un vieux riche qui échange son corps avec un jeune pauvre, Michael J. Fox **The Trap**, où il est question d'escroquerie à l'assurance maléfique, et Tom Hanks **None but the Lonely Hearts** où un représentant cupide séduit et assassine une vieille fille fortunée. La participation de tels noms à la série, associés à ceux des comédiens non moins célèbres (citons juste Demi Moore, Lance Henriksen, Larry Drake ou encore Lea Thompson) est un coup de pub monstrueux qui attire devant le petit écran des gens qui n'auraient jamais regardé de fantastique à la télé.

De toute façon, l'audience n'est pas la préoccupation première des créateurs. La série ne passe pas sur un network mais sur la chaîne câblée *HBO* (qui correspond à peu de chose près à notre *Canal* +). Le but est donc de satisfaire les abonnés et de donner envie à ceux qui ne le sont pas encore de le devenir. En plus d'être libérée d'un soucis d'audience stressant, ***Les Contes de la Crypte*** est soulagée des contraintes qu'impose la censure aux networks. Certains épisodes se permettent donc de jouer le gore à fond comme **The Ventriloquist's Dummy** de Richard Donner, où un bras est arraché à coups de hachoir en gros plan pendant trente secondes, ou de l'érotisme comme dans **Four-Sided Triangle** de Tom Holland, où la sensuelle Patricia Arquette excite à mort un vieux plouc frustré. L'esprit est donc plus libre et l'on peut donc se permettre de respecter l'aspect grand-guignolesque des *E.C. Comics*.

Une liberté qui permet également une certaine débauche d'effets spéciaux. A ce niveau, la série se donne les moyens de ses ambitions. Silver et sa bande n'hésitent pas à engager les meilleurs spécialistes. Tom Burman, Gregg Cannom, Chris Walas, Howard Berger, Tom Woodruf et Alec Gillis se succèdent ainsi sur le plateau des ***Contes de la Crypte***. Mais c'est Kevin Yagher qui a en charge la création et l'animation du Gardien de la crypte, une espèce de goule momifiée, qui, comme dans la BD d'origine, introduit et conclut chaque histoire. Ce personnage-gimmick crée ainsi le lien entre les histoires qui manquait tant aux ***Amazing Stories***. Le Gardien fait son apparition après un impressionnant générique signé Richard Edlund (**La Guerre des Etoiles**) : un long plan-séquence qui commence devant le portail d'un château gothique et se termine dans la crypte où notre goule se réveille en sursaut en poussant son petit rire sarcastique. Notre créature réveillée, elle sort deux-trois vannes bien cyniques et l'épisode peut débuter.

Voici donc la recette qui a fait de ces ***Contes de la Crypte*** une série fantastique au succès indéniable. Le premier épisode a été diffusé le 10 juin 89 sur *HBO*, et depuis l'audience n'a cessé de grimper. La série a remporté une bonne trentaine de récompenses aux ACE (les Oscars des chaînes cablées US). Cinquante-deux épisodes ont été tournés et Joel Silver prépare une adaptation pour le grand écran de la série. Une affaire qui roule !

Didier ALLOUCH



*Patricia Arquette (au centre) dans **Four-Sided Triangle**, un épisode troublant et sensuel signé Tom Holland.*

STAR TREK : DEEP SPACE NINE

Si Gene Roddenberry est mort l'an passé, *Star Trek*, sa création, pète la forme. Un septième film est en préparation et *Star Trek : Deep Space Nine*, une nouvelle série est programmée depuis peu sur les chaînes américaines. C'est les Trekkies qui vont être content !

Le capitaine Kirk et Monsieur Spock n'en finissent plus de faire des petits. En plus des six films générés par la série créée par feu Gene Roddenberry (et d'un septième actuellement en production), une autre série a vu le jour en 87, ***The Next Generation***, sous l'égide des deux producteurs Rick Berman et Michael Piller. Cinq ans plus tard, le succès de ***The Next Generation*** aidant, Berman et Piller se disent que le citron peut encore être pressé. Ils se lancent donc dans la préparation d'une nouvelle série dont l'ambition est de prendre légèrement ses distances avec le concept d'origine. C'est ainsi qu'est né ***Star Trek : Deep Space Nine*** dont la diffusion a débutée en janvier dernier sur tout un réseau de chaînes locales.

La grosse différence ici, c'est que ***Deep Space Nine*** ne se situe pas un seul instant sur l'Enterprise, toujours aux mains du Capitaine Piccard, le héros de ***The Next Generation*** qui continue sa carrière parallèlement. Le nouveau ***Star Trek*** se déroule dans une base spaciale, la Deep Space Nine (d'où le titre) située en territoire Bajoran. Les Bajorans étaient jusque-là sous le joug du cruel peuple Cardassian. Ne réussissant pas à mettre un terme à leurs conflits internes, les Bajorans n'ont jamais pu se débarrasser de la domination imposée par les Cardassians. Ils faut donc la négociation de la Federation (l'ONU du futur selon ***Star Trek***) pour que les Bajorans puissent retrouver leur indépendance. Pour surveiller cette paix bien précaire, la Starfleet (les Casques bleus de la Fédération) envoie une délégation à chaque point stratégique du territoire Bajoran. C'est ainsi que le Commander Benjamin Sisko prend la direction de la base. Avec une équipe comme d'habitude composée d'extra-terrestres supra-intelligents à la Spock et de terriens roublards à la McCoy, ils devront résister aux assauts répétés des Cardassians, qui ne vont pas rester amicaux très longtemps, et restaurer la paix à travers la population bajoranne.



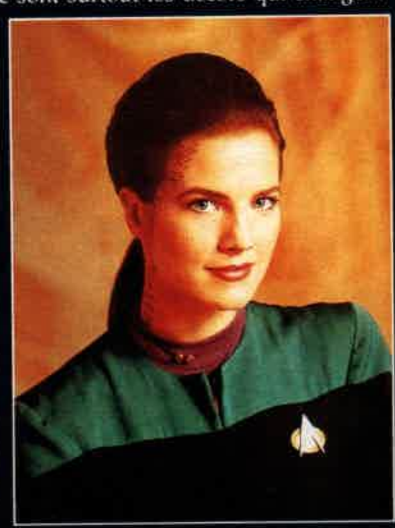
L'équipage de la Deep Space Nine au grand complet.



Quark (Armin Shimerman), un extra-terrestre un peu voleur et roublard, mais avec un coeur gros comme ça...

Bref, on en prend d'autres et on recommence. Berman et Piller ont beau affirmer vouloir différencier la série des deux précédentes, on les soupçonne de ne pas être totalement cinglés. Ils savent que l'esprit doit rester le même. *"On ne peut pas construire des histoires pour* **Deep Space Nine** *qui ne marcheraient pas pour les deux autres* **Star Trek**" explique Michael Piller. *"C'est un univers de science-fiction, l'univers de Gene Roddenberry. Mais il ne faut pas non plus nous répéter, il faut trouver un compromis entre un matériau frais, original, et l'esprit trekky"*. Au vu du seul pilote, les nouveautés notables ne sont pas si nombreuses. On a renforcé l'aspect effets spéciaux (l'équipage comprend un homme capable grâce à des effets de morphing de se transformer en n'importe quoi) et multiplié le nombre des extra-terrestres aux tronches pas possibles, dont la création est, comme sur ***The Next Generation***, assurée par Michael Westmore. Petite révolution, le Commander Sisko est un Noir et son second, Kyra Nerys, une femme. De quoi satisfaire les Afro-Américains et les téléspectatrices, deux catégories de plus en plus présentes devant les petits écrans US. On a modifié quelque peu les tenues, soulignant le côté sexy des demoiselles et allégeant l'aspect ridicule des messieurs. Mais ce sont surtout les décors qui changent. Fini la passerelle ultra-connue de l'Enterprise, le nouveau lieu de l'action donne une presque totale liberté au designer, Richard Delgado. Il crée des décors dans un style que n'aurait pas renié Moebius, mais, là encore, il n'oublie jamais de respecter l'esprit ***Star Trek***. Un esprit qui ne cesse d'hanter ce ***Deep Space Nine*** et qui risque de l'empêcher de devenir autre chose qu'un autre produit ***Star Trek***.

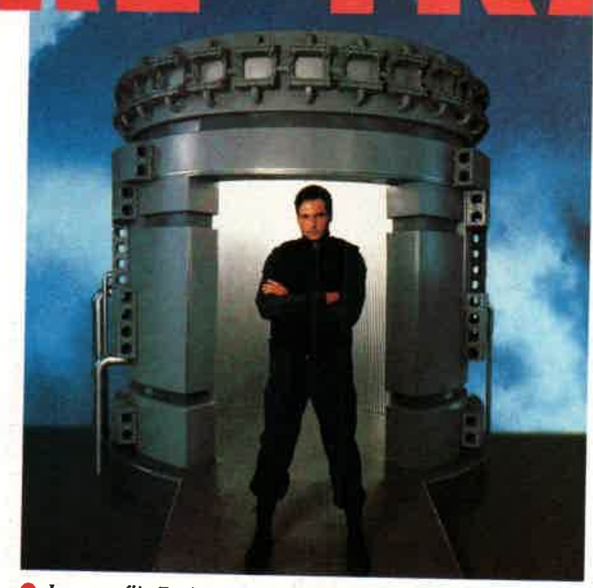
Cyrille Giraud



Jadzia Dax (Terry Farell), l'officier scientifique du bord : une beauté venue de la planète Trill.



TIME TRAX



● *Le superflic Darien Lambert (Dale Midkiff) devant le caisson à l'origine de ses aventures spatio-temporelles.*

Un nouvel héritier à l'invention de l'écrivain Herbert George Wells : Darien Lambert, superflic dans le Chicago ripoliné de 2193. Grand pourfendeur du crime, il utilise la divine machine dans le seul but de rétablir la justice tandis que d'autres, ceux qui se placent de l'autre côté de la barrière, y trouvent le moyen idéal d'échapper aux sanctions du Code Civil...

A la fin des sixties, la série ***Au Coeur du Temps*** visitait les époques, propulsant ses deux héros dans une spirale débouchant sur des époques différentes. Une référence dans le genre. Aujourd'hui, ***Time Trax*** prend la relève, dépoussière la belle invention de Herbert George Wells, à savoir la machine à voyager dans le temps. Depuis **Au Coeur du Temps**, il y a notamment eu **Terminator**, **Retour vers le Futur** et leurs paradoxes. Impossible de ne pas en tenir compte, sous peine de passer pour un nostalgique des inventions rococo dignes de **C'Etait Demain**.

● ***Time Trax*** prend d'abord pour cadre la Terre de 2193, une planète excessivement clean où la race blanche constitue une minorité. Les quelques spécimens de l'épiderme clair souffrent quotidiennement du sobriquet "blanc-becs". Le flic Darien Lambert n'échappe pas à cette injure admise par tous. Il est intelligent Darien Lambert. Son Q.I plafonne à 210. Il parle couramment une multitude de langues, mémorise un bouquin en quelques minutes, plonge en apnée pendant sept minutes. Formé à West Point, il pratique une nouvelle forme d'arts martiaux, connaît parfaitement le maniement des armes, court à une vitesse à complexer un sprinteur. Patriote, une notion quelque peu désuète en 2193, il connaît le moindre détail de l'histoire des Etats-Unis... En bref, Darien Lambert est une bête, un surdoué au service des forces de police. Tout malin qu'il est, il voit des dizaines de malfaiteurs lui filer entre les doigts. Volatilisés. Où sont-ils ? Dans le passé bien sûr. En 1993 pour la plupart. Tous ces évadés achètent leur liberté au prix fort au scientifique Mordicai Sahmbi, inventeur de Trax, la nouvelle machine à voyager dans le temps. Avec l'aide de la jolie assistante du savant, une repentie, et secondé par Selma, un super-computer de la taille d'une carte de crédit ("*une combinaison du HAL de **2001**, de Mary Poppins et de Mr. Spock*" dixit le producteur Harve Bennett), Darien Lambert fait le grand saut. Assez rapidement, il s'adapte aux coutumes des indigènes. Traqué par la police et les fuyards du 22ème siècle devenus des hommes puissants, il doit faire échouer une tentative d'assassinat contre le président des Etats-Unis...



● *Darien Lambert (Dale Midkiff) visite le Far West à la recherche de dangereux criminels dans l'épisode **Show Down**.*

● "*Même si nous sommes dans le domaine de la science-fiction, nous avons limité les références au genre. Beaucoup d'épisodes s'orientent vers d'autres directions, le western par exemple. En fait,* **Time Trax** *évoque davantage* **Le Fugitif** *que* ***Terminator*** *et* ***Retour vers le Futur****. Nous avons néanmoins recours à quelques gadgets, à quelques astuces visuelles à l'occasion de chaque épisode, 22 pour la première saison. Au terme du pilote, le public ne devrait plus considérer* **Time Trax** *comme une série classique de science-fiction*" plaide Grant Rosenberg, coproducteur et créateur au générique. "*Je tiens à avertir que nous avons effectivement évité toute analogie avec* **Au Coeur du Temps**. *Nous devions être, avec un tel sujet, vigilants quant à l'utilisation de la machine, de la technologie. Et* **Au Coeur du Temps** *s'y consacrait sans doute trop*" poursuit Harve Bennett, un vétéran de la télévision américaine. A son actif : ***L'Homme qui Valait Trois Milliards***, ***Super Jaimie*** et, au cinéma, **Star Trek IV : Retour sur Terre**, encore une histoire à remonter le temps dans laquelle l'Enterprise transporte des baleines d'un siècle à l'autre.

● ***Time Trax*** s'impose en quelques semaines de diffusion comme l'une des séries fantastiques les plus regardées. Ne reste maintenant plus qu'à se maintenir à ce niveau d'audience. Classique dans sa réalisation (signée Lewis Teague), un peu chiche sur les effets spéciaux (notamment sur la machine à voyager dans le temps, un congélateur cylindrique), le pilote bénéficie surtout d'un script ingénieux, riche en péripéties, et de l'humour froid, pince-sans-rire, souvent involontaire de l'hologramme Selma.

● **Cyrille GIRAUD**



SCORCH

Nouveau venu dans le bestiaire télévisuel, Scorch est un dragon millénaire et bavard qui compte devenir aussi populaire que l'extraterrestre Alf. Vu sa tronche impayable, c'est gagné d'avance !

● A l'extraterrestre hirsute et bavard Alf de Paul Fusco, le ventriloque donne un sérieux concurrent, le dragon Scorch, un monstre sympathique, débitant inlassablement des tonnes de dialogues. Agé de 1300 printemps, Scorch recherche sa petite famille disparue depuis des siècles. Chemin faisant, il distingue une lumière dans la nuit et tombe dans les bras de Brian Stevens, un comédien sans emploi qui, progressivement, se prend d'affection pour lui. Sa fille Jessica craque également pour cette chose incongrue, irrésistiblement drôle et tchatchant sans cesse. Embarrassé par la présence de cette bestiole antédiluvienne, Brian se fait passer pour un ventriloque et Scorch pour sa marionnette ! Les aventures, voulues désopilantes, ne font que commencer...

● Créé en 1983 par Ronn Lucas, Scorch est, à l'origine, une marionnette toute rudimentaire, une sorte de gros gant. Dix ans après, les spotlights aidant, le dragon miniature bénéficie des derniers raffinements de la technique. Yeux, ailes, oreilles, bouche... Tout est radiocommandé par trois opérateurs, sous les ordres de Ronn Lucas. Coût du ravalement de façade de Scorch : 300.000 dollars. Le vieux modèle, l'affaire d'un seul homme et de matières moins onéreuses, revenait à tout juste 9.000 dollars. Scorch, un dragon à plus-value pour un sitcom à la popularité grandissante.

● **C.G.**

FOREVER KNIGHT



● *Un flic pas ordinaire qui possède des armes convaincantes : Nick Knight (Geraint Wyn Davies).*

Vraiment, les vampires auront été cuisinés à toutes les sauces. Ne manquait plus que le flic plusieurs fois centenaire, justicier et flic. Le voilà dans la série *Forever Knight*, une tentative originale d'adapter le mythe engendré par Bram Stoker au format du petit écran.

Les vampires sont décidément partout. Sur les grands écrans, ils pullulent, sur les petits, ils ne demandent qu'à grouiller. Malgré la faible audience de la version moderne d'une série culte, ***Dark Shadows*** habité par le romantique Barnabas Collins, la chaîne *CBS* mise gros sur ***Forever Knight***, série policière et fantastique, les deux genres étant associés par le personnage de Nick Knight, un flic âgé de 700 ans. Un concept surprenant pour la petite lucarne toujours demandeuse d'idées originales, surtout en ce qui concerne le polar. Pourtant, Nick Knight, figure attachante, connaît lui aussi les foudres de l'audimat. *CBS* diffuse un pilote plutôt réussi (et distribué en vidéo sous le titre **Midnight Cop**) voici bientôt trois ans. Le public ne le plébiscite pas vraiment. Devant le peu d'enthousiasme du spectateur noctambule (car ***Forever Knight*** est une série programmée tardivement, vers les onze heures/minuit), *CBS* décide d'abandonner la série qui devait suivre. Depuis, sous l'incontournable impulsion du **Dracula** de Coppola, les vampires constituent un atout commercial majeur. Pas philantrhope, la chaîne demande au producteur Richard Borchiver de revoir le concept de ***Forever Knight***, de l'améliorer. Celui-ci, zélé, vire du coup l'interprète initial du keuf aux dents longues, Rick Springfield, au profit du québécois Geriant Wyn Davies. Mais que ce soit l'un ou l'autre, Nick Knight demeure à quelques détails près le même, un officier de police en poste à Toronto. Il travaille bien sûr de nuit de préférence, mais des lunettes teintées lui permettent aussi de se promener en plein jour. Flanqué d'un encombrant partenaire jamais en manque de plaisanteries vaseuses, le gros Don Schanke, il enquête sur une accumulation d'assassinats bizarres. Les victimes sont vidées de leur sang. Conclusion : le coupable est un vampire. Et quel vampire ! LaCroix, une sommité dans sa communauté. C'est d'ailleurs ce LaCroix qui "convertit" Nick Knight en 1228, à Paris. Auprès de sa douce, la vampire Janette, le policier se renseigne sur le compte du tueur tandis que le chef de la police tente de dissiper les étranges rumeurs concernant les meurtres...



● *Coupe en brosse, veston et flingue : le flic-vampire Nick Knight (Geraint Wyn Davies) au naturel.*

● Pour ce qui est des scénarios, **Forever Knight** ne sort pas du train-train habituel des séries TV. Seule différence notable, sa raison d'être : les pouvoirs paranormaux du héros. Force surnaturelle, don d'ubiquité, capacité à se déplacer dans les airs... Et Nick Knight, d'aspect généralement normal, ne se transforme en vampire qu'en cas d'extrême tension, lors des poussées d'adrénaline. Un peu comme Hulk en somme ! Hygiénique, Nick Knight ne s'approvisionne pas en fluide sanguin à la carotide des vilains, à la manière de Anne Parillaud dans **Innocent Blood**. Sa copine Natalie Lambert, pathologiste dans son commissariat, la seule mortelle à connaître son secret, lui fournit tout le plasma nécessaire. Celle-ci, discrètement, effectue des recherches en vue de rendre son protégé au monde des humains...

● Créé par James D. Parriott et Barney Cohen, déjà responsables du script de l'éphémère **Midnight Cop**, **Forever Knight** ambitionne tout de même de se hisser à un niveau de sophisticaton inaccessible aux séries de base. Même si les maquillages du vampire-vedette penchent dangereusement vers le caricatural (yeux jaunes, canines découvertes), chaque épisode de **Forever Knight** bénéficie d'un soin tout particulier. Imaginez que la série remporte un succès important et vous vous verrez bientôt déambuler dans les rues de San Francisco, Los Angeles ou New York des flics lycanthropes ou zombies. Un filon à exploiter...

● **Cyrille GIRAUD**



● *Janette (Deborah Duchene) dans les griffes du vampire meurtrier LaCroix (Nigel Bennett).*


SORTIE VIDÉO
LE 15 MARS
HAXAN
FILMS
NEKRomantik
ÉDITION LIMITÉE ET NUMÉROTÉE AUX 200 PREMIÈRES COMMANDES : UNE PHOTO DÉDICACÉE PAR LE RÉALISATEUR ET UN MORCEAU DU FILM EN 16 MM.
"Une des œuvres les plus choquantes de l'histoire du cinéma"
L'ÉCRAN FANTASTIQUE
"Le premier film pour les nécrophiles"
JOHN WATERS
"Un film sorti tout droit de l'enfer"
PAPER MAGAZINE
"Définitivement un film culte"
FILM THREAT
UN FILM DE JÖRG BUTTGEREIT
BON DE COMMANDE A RENVOYER À HAXAN FILMS - 18, RUE DES PEUPLIERS -
92100 BOULOGNE-BILLANCOURT - TEL. (1) 46. 21. 23. 93
● Je désire recevoir la cassette vidéo (VHS/SECAM) de NEKROMANTIK pour 169 F. + 30 F .de frais de port (soit un total de 199 F. TTC.). ❑ Chèque ❑ Mandat ❑ C.B.
Date de validité :
Nom : ....Prénom : ....
Adresse: ....
..............................Signature : ....
Code Postal : ....Ville : ....
INTERDIT AUX MOINS DE 16 ANS

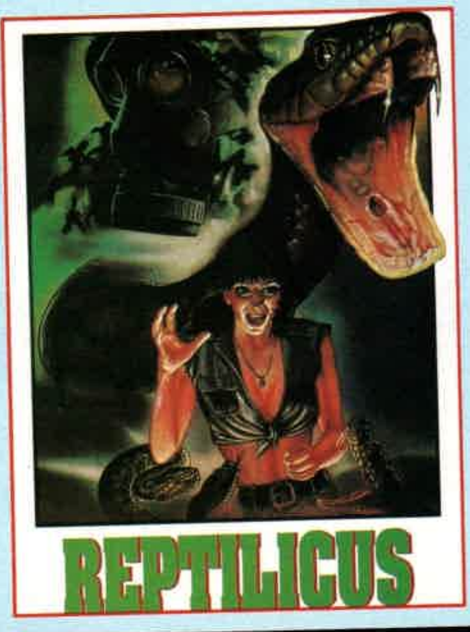
TONTON MAD VS. THE FLYING JAQUETTE

Voici le grand retour de la rubrique que le monde entier nous envie, sauf, bien sûr, les Américains n'ayant toujours pas compris son titre. *Tonton Mad Vs. the Flying Jaquette*, c'est trop pour l'anglophile ! Déjà, qu'avec *The Craignos Monsters*, ils étaient bien largués, mais là...
Pour les Français, alors, notre démarche consistait dans les précédents chapitres (n°s 66 à 68, et 70 à 74) à identifier le plus possible de titres sortis à la vidéo sous des appellations plus ou moins fantaisistes. Nous allons poursuivre ce travail, mais en nous consacrant à un nombre plus restreint de films à chaque fois, ceci afin d'apporter une information plus complète au lecteur et de nous positionner en complément utile de notre rubrique vidéo.

REPTILICUS
L'Invasion des reptiles

LES REPTILES ATTAQUENT. (Rattlers). 1976. Réalisé par John Mac Cauley. Avec Sam Chew, Elisabeth Chauvet, Dan Priest, Al Dunlap. Broadway Home Vidéo.

Ce n'est pas tant que l'idée de revoir le **Reptilicus** de Syney Pink nous transportait d'allégresse, mais enfin cela valait toujours mieux que de découvrir derrière ce titre trompeur le très nanardeux **Rattlers**, sorti chez nous sous le titre **Les Reptiles Attaquent**.
"Ils ont perdus leur sang froid" prétend très finement la jaquette en pensant certainement plus aux serpents du film qu'à l'accord des participes conjugués avec l'auxilliaire avoir. C'est vrai, on a beau avoir l'accord des participes, parfois les participes ne sont plus d'accord, qu'est-ce que vous voulez.
Bref, l'action se situe dans le désert de californie où des serpents se montrent soudain très offensifs sans raison apparente. Alors qu'ils ont déjà provoqué quelques victimes, un expert zoologue et une photographe assez féministe viennent enquêter sur les lieux. Du coup, le suspense monte rapidement et devant son écran le spectateur déjà n'en peut plus : va-t-il finir par se la taper, enfin quoi ! La réponse est oui, comme ça vous n'aurez plus besoin d'acheter la K7, tandis qu'on apprend que les reptiles subissaient en fait l'influence d'une arme bactériologique expérimentée dans la base militaire voisine.
La curiosité de l'œuvre réside principalement dans le jeu des interprètes tenant à nous montrer qu'ils ne croient pas une seconde à un dialogue aussi insipide. Une démarche certes lucide et ne manquant pas d'un certain courage, mais qui nuit quand même franchement à la lisibilité d'un récit ne pouvant pas non plus miser sur son originalité.



SERPENT MASSACRE + SNAKE





L'HORRIBLE CARNAGE (Jennifer). 1977. Réalisé par Brice Mack. Avec Lisa Pelikan, Bert Convy, Nina Foch, John Gavin, Jeff Corey. Initial Distribution vidéo.

Le détournement de titre s'acharne parfois sur d'innocentes victimes. Tel ce pauvre **L'Horrible Carnage** déjà sorti en vidéo sous de multiples appellations, dont **Jennifer**, son titre horriginal (si, si, laissez, c'est fait exprès...). En voici pourtant deux supplémentaires : **Serpent Massacre** et **Snake, le Tueur à Sang Froid** dissimulant toujours le même film de Brice Mack.
Un qui manque sérieusement de sang froid, en revanche, c'est le gars chargé du carton remplaçant le vrai titre sur le générique original. Pas copain avec l'alphabet, en lieu et place du **Snake** en question, il nous gratifie d'un **Snaka** assez inattendu. Mais à ce degré de roublardise, le spectateur n'en est plus à une incompétence près.
Sinon, vous connaissez tous **Carrie** ? Oui, c'est très bon à la sauce indienne, je sais, non mais je voulais parler du film de De Palma. Eh bien il semble que l'auteur le connaisse aussi, car **L'Horrible Carnage** en restitue à peu près la trame originale avec l'histoire de cette gentille Jennifer, souffre-douleur d'une camarade de collège snobinarde. Issue d'une famille pauvre, mais studieuse et brillante, elle bénéficie d'une bourse lui permettant de fréquenter cette école pour jeunes filles aisées. D'où la hargne des élèves peu charitables qui la traitent en parfaite intruse.
Mais Jennifer possède un pouvoir démoniaque hérité de sa famille et enfoui au fond de sa conscience. Elle se vengera cruellement avec l'aide d'une armée de serpents surgissant à volonté et obéissant à ses ordres.
Le récit s'ingénie à nous décrire l'illumination rigoriste du père, fanatisé par les versets de la Bible, et qui voit dans les pouvoirs de sa fille un légitime présent de Dieu. Tandis qu'au collège, les différences de classes génèrent l'antagonisme entre les élèves, favorisé en cela par une directrice ayant déjà choisi son camp. *"Vous placez le riche avant celui qui est dans son droit"*, lui reproche un enseignant". *"Les riches sont toujours dans leur droit"*, lui rétorque aussitôt la mégère.



Un fugitif effet gore dans "l'horrible carnage" final.

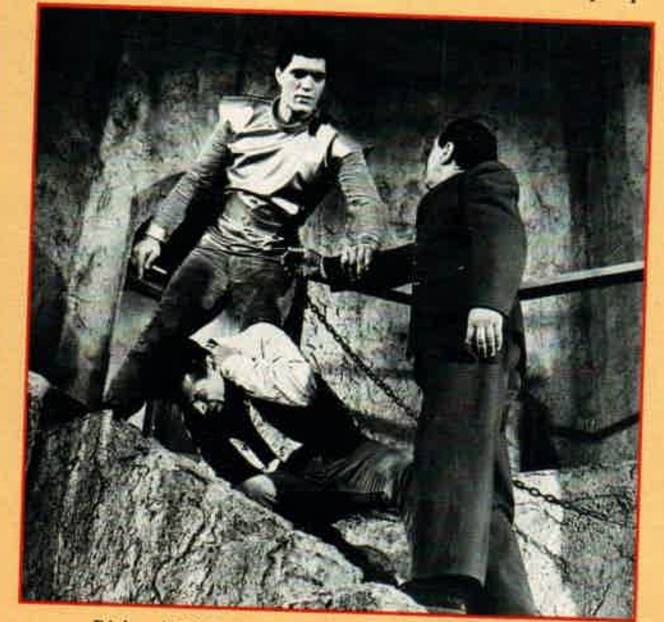
Ce manichéisme bien senti vacille pourtant sur ses bases lorsqu'on s'aperçoit au fil du métrage que Jennifer perd son innocence à mesure que ses pouvoirs s'intensifient et que s'accomplit sa vengeance.
A cet égard, le final en plan fixe sur le visage de Jennifer en dit assez long, qui nous la montre narquoise, perverse, et surtout investie d'une formidable nouvelle puissance à expérimenter.

KOLOS
L'Agent Cosmique

LES CREATURES DE KOLOS. (The Human Duplicators). 1964. Réalisé par Hugo Grimaldi. Avec George Nader, Richard Kiel, Barbara Nichols. Metropole Home Vidéo.



Pas bêcheuse, la jaquette emprunte au **Metalstorm** de Charles Band afin de rafraîchir cette incrédible invasion de la Terre par un agent cosmique venu d'une lointaine galaxie. Car le film date de 1964 et connut seulement en 1980 une sortie en France sous le titre **Les Créatures de Kolos**. Cette sortie tardive visait en fait à exploiter la popularité naissante de Richard Kiel, remarqué pour son rôle de Jaws dans **L'Espion qui m'Aimait** et **Moonraker**.
Sa mission, édictée par un conseil de dirigeants extraterrestres, consiste ici à infiltrer la société des penseurs terriens, de manière à étendre la domination de sa race sur toutes les planètes. Des méchants, quoi ! Et on se demande déjà comment il va remplir sa tâche sans se faire repérer, avec ses deux mètres de hauteur et son air passablement lourdaud.
- *"Il sera donc important que la mission réussisse"*, avance pourtant très finement l'agent intersidéral...
- *"Oui !"*, lui répond-on sans ambages.
Comme quoi, la situation se veut grave, malgré une beauté brupte du dialogue et la bonne humeur qui saisit doucement le spectateur.
Il va s'agir alors pour notre agent cosmique de construire quelques androides grâce à la complicité involontaire d'un savant terrien et de les lancer à l'attaque du monde avec, heureusement, un succès des plus restreint.
Les effets spéciaux tentent de suivre et font ce qu'ils peuvent, tels la vieille toupie figurant à toute force un fier astronef alien, et ce conseil de dirigeants extraterrestres curieusement filmé en négatif, comme pour mieux en souligner l'exotisme.
Près de 10 ans après la vogue des envahisseurs extraterrestres friands de colonisation terrienne, Hugo Grimaldi réchauffe ainsi les vieux restes et nous étale une palanquée de lieux communs impayables lui tenant apparemment lieu de scénario. Le vieux professeur et sa fille aveugle, l'agent américain et sa grosse fagotée façon vamp des années cinquante, quelques clones de sommités scientifiques détournant les brevets d'armes secrètes, un méchant vaincu par l'innocence de l'héroïne (toujours aveugle depuis tout à l'heure, je le rappelle...), et jusqu'à l'irruption des forces de police lors d'un final laborieux, tout cela participe en effet d'un argumentaire franchement dépassé et d'une lourdeur peu commune.
A propos de lourdeur, Richard Kiel promène sa haute stature et arbore un air visiblement pas concerné par les événements, que souligne encore le doublage avec cette voix très "Rambo II" dont a cru bon de l'affubler la post-synchro. A la fin de l'histoire, et malgré son cuisant échec, notre alien repartira vers de nouvelles missions sous l'œil attendri des autorités terriennes bienveillantes qui semblent manquer de consigne à son égard. Qu'importe, la planète est sauve, mais à quel prix !



Richard Kiel, alias Kolos, l'agent intersidérant...

MONSTRUOSITY



CONTAMINATION. 1980. Réalisé par Lewis Coates (Luigi Cozzi). Avec Ian Mc Culloch, Louise Marleau, Marino Mase. Gisela Hahn. Horizon Home Vidéo.

On ne dira jamais assez ce que certains films phare représentent pour le cinéma fantastique. **Zombie, La Guerre des Etoiles, Vendredi 13, Conan, Freddy, Terminator, Robocop** et bien d'autres traînent après eux une cohorte de pseudo remakes ou d'adaptations fantaisistes qui occupent largement les producteurs jusqu'à l'éclosion d'un nouveau modèle à recopier.

Monstruosity, derrière lequel se cache le **Contamination** de Luigi Cozzi, emprunte, lui, volontiers à **Alien**, au point qu'il se titra un temps **Alien Contamination**. S'inspirer d'un film n'est rien, encore faut-il que le public le sache en pénétrant dans la salle. Venus de Mars, des œufs ressemblant très fort à de grosses courges verdâtres prolifèrent joyeusement dans le but évident d'envahir la Terre. Le processus de reproduction de ces braves bêtes nous échappe un brin, mais toujours est-il que, parvenus à maturité, ces œufs projettent aux alentours de belles giclées de bouillon acide. Atteints par ce bouillon de courge (attention aux contrepèteries faciles, surtout si le film passe un jour sur France 2 ou 3... Merci d'avance !), les humains explosent littéralement de l'intérieur, tel le John Hurt du film original.
A cette menace, le scénariste oppose un joli colonel de police (il s'agit d'une femme, rassurez-vous) sachant sacrifier aux recours judicieux : *"Appelez-moi l'équipe 3 de la la section numéro 2"* ! voire aux solutions expéditives : *"Appelez vite l'équipe de lance-flammes"* !
Car il faut dire que le dialogue tue, quelque part. Un exemple, piqué au hasard : *"Quoi qu'il ait pu se passer sur ce bateau, ça a sûrement été rapide et soudain"*; *"Qu'est-ce que tu entends par là"* ? lui réplique-t-on. Vraisemblablement, Marguerite Duras n'était pas libre ce jour-là...
A ses côtés, un inspecteur de police rigolard et un héros fatigué, par ailleurs cosmonaute rescapé d'une ancienne expédition martienne, qu'il faudra travailler à la virilité afin qu'il se décide à venir sauver le monde.
Lewis Coates joue constamment du suspense (parfois au moyen d'une simple main posée sur l'épaule à un moment crucial), balade sa caméra le long des décors à la recherche de l'envahisseur dissimulé, s'apesantit longuement sur les cadavres déchiquetés et filme au ralenti l'explosion des victimes, ce qui fait toujours joli et constitue un effet sûr.
L'aventure se termine sur la vision percutante d'un monstre cyclopéen venu de Mars, périssant dans les flammes purificatrices d'une justice immanente. Un bel exemple significatif du gore italien période post-**zombie** où l'on ne craignait jamais d'en faire trop. Comme cette fin ouverte, typique des années 80, où un œuf passé inaperçu palpite encore près des poubelles de la ville. A suivre...



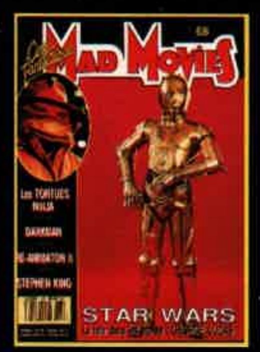
L'une des courges en question. Bien mûre !

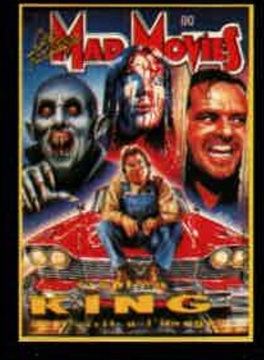
Jean-Pierre PUTTERS

A signaler que la Librairie Movies 2000 *propose à la vente la majorité des titres évoqués dans cette rubrique (ainsi que dans les précédentes), ce qui ne nous empêchera jamais de chroniquer ces films à leur juste valeur.*

COMMANDEZ LES ANCIENS NUMEROS









MAD MOVIES

26 Les "Mad Max", Cronenberg, Avoriaz 83.
27 Le Retour du Jedi, Creepshow, Les Prédateurs, B. Steele.
29 Harrison Ford, Joe Dante, Avoriaz 1984.
30 Maquillage : Ed French, Cronenberg, L. Bava.
31 Indiana Jones, l'Héroïc-Fantasy.
32 David Lynch, La Compagnie des Loups, maquillages.
33 Gremlins. Les effets spéciaux d'Indiana Jones.
34 Les Griffes de la Nuit, Dune, Brazil, Avoriaz 1985.
35 Terminator, Brian de Palma, Wes Craven.
36 Day of the Dead, Lifeforce, Tom Savini, Re-Animator.
37 Mad Max III, Legend, Ridley Scott.
38 Rick Baker, Retour vers le Futur, Fright Night.
39 La Revanche de Freddy. Avoriaz 1986.
40 Re-Animator, Highlander, Alfred Hitchcock.
41 House, Psychose, Dossier : le gore au cinéma.
42 From Beyond, F/X, Rencontres du 3ème Type.
43 Aliens, Critters, Les Aventures de Jack Burton.
44 Massacre à la Tronçonneuse II, Stephen King.
45 La Mouche, Star Trek IV. Avoriaz 1987.
46 King Kong (tous les films), Superman, entretien maquilleur.
47 Robocop, Indiana Jones, Freddy III, Evil Dead II.
48 Evil Dead II, Les Maîtres de l'Univers, Creepshow II.
49 Hellraiser, Dossier Superman, Série B. U.S., Fulci...
50 Robocop, The Hidden, Effets spéciaux, Index des n°23 à 49.
51 Star Trek IV, Robocop, Avoriaz 1988.
52 Running Man, Hellraiser II, les films de J. Carpenter.
53 Near Dark, Maniac Cop, Festival du Rex, Dossier "zombies".
54 I. Jones, Mad Max, Conan, etc., Les "Vendredi 13".
55 Roger Rabbit, les films de "Freddy", Bad Taste .
56 Beetlejuice, Freddy IV, Near Dark, Cyborg.
57 The Blob, Fright Night II. Avoriaz 1989.
58 Entretien Cronenberg, Chucky, Dossier Carpenter.
59 Batman, Hellraiser II, Freddy (série TV), Cyborg.
60 Freddy 5, Re-Animator 2, Abyss, les héros du Fantastique.
61 Indy 3, Abyss, Batman, Les Super-héros (Hulk, Spiderman...).
62 Spécial effets spéciaux : Star Wars, Star Trek, Willow,etc...
63 Avoriaz 1990, Simetierre, Bride of Re-Animator.
64 Freddy, Basket Case II, Cabal, Dossier Frankenstein.
65 Total Recall, Les Tortues Ninja, Akira.
66 Gremlins II, Highlander II, Maniac Cop 2.
67 Robocop II, Dick Tracy (SPFX), Hardware.
68 Les Tortues Ninja, Darkman, George Lucas.
69 Avoriaz 91, Cabal, Highlander II, L'Exorciste, La Suite.
70 Predator II, Massacre à la Tronçonneuse III.
71 Terminator 2, Akira, Hardware, Darkside...
72 Les Feebles, Robocop 3, Freddy 6, Rocketeer.
73 Numéro spécial Terminator 2.
74 Evil Dead 3, Rocketeer, T2 : James Cameron, Freddy VI, Hook.
75 Avoriaz 92, La Famille Addams, Freddy 6,
76 Le Festin Nu, Hook, Star Trek VI.
77 Alien 3, Universal soldier, Batman le Retour.
78 Batman le Retour, Alien 3 (effets spéciaux), La Nuit déchirée
79 Dossier "Vampires", Dracula de Coppola, Innocent Blood, etc.
80 Numéro spécial "Stephen King", entretretien Roger Corman.
81 Dracula de Coppola, tous les films d'Avoriaz 93.
82 Fortress, Star Trek Deep Space Nine, Dario Argento, Joe Dante.

IMPACT

1 Commando, Rocky IV, George Romero, Avoriaz 86.
2 Highlander, Rutger Hauer, Michael Winner.
3 The Hitcher, Cobra, Maximum Overdrive.
4 Effets Spéciaux, John Badham, John Carpenter.
5 Blue Velvet, Cobra, Aliens, David Lynch.
6 Daryl Hannah, Dossier "Ninja", Day of the Dead.
7 Maquillages, Harrison Ford, Chuck Norris.
8 Les trois "Rambo", Dolls, Evil Dead II.
9 Freddy III, Tuer n'est pas Jouer, Indiana Jones 2.
11 Kubrick, Les Incorruptibles (De Palma), Superman IV.
12 Running Man, Robocop, China Girl, Hellraiser.
13 Avoriaz 1988, Lucio Fulci, Le "hard Gore", J. Chan.
14 Hellraiser II, Rambo III, Elvira, Harrison Ford, Wes Craven.
15 Double Détente, les "Emmanuelle", Beetlejuice.
16 Spécial Rambo III, Cyborg, Munchausen.
17 L'Ours, Freddy IV, Roger Rabbit, Rambo III, Traci Lords.
18 Les "Inspecteur Harry", Avoriaz 1989, Tsui Hark.
19 Avoriaz 89, dossier Polar, Schwarzenegger.
20 Indiana Jones, Simetierre, entr. J. Carpenter, Punisher.
21 Total Recall, Freddy 5, Jean-Claude Van Damme.
22 Batman, Permis de Tuer, L'Arme Fatale 2.
23 Spécial les trois "Indiana Jones", Punisher.
24 Ciné-muscles: Van Damme, Schwarzie, B. Lee, etc.
25 Robocop II, Total Recall, Entretien : R. Corman.
26 Dossier "Super Nanas", Maniac Cop II, Eff. Spéciaux.
27 Gremlins II, Jean-Claude Van Damme, Jackie Chan.
28 Robocop II, Dick Tracy, Gremlins II.
29 Total Recall (SPFX), Rocky V, Van Damme.
30 Avoriaz 91, Rocky V, Cabal, Les Tortues Ninja, Hong Kong.
31 Coups pour Coups, Highlander II, le retour du Western.
32 Le Silence des Agneaux, Predator 2. Muscles.
33 Terminator 2 (entretien Arnold), Van Damme...
34 Double Impact, Backdraft, Robin des Bois.
35 Terminator 2, entretien Schwarzenegger, Jackie Chan.
36 Vingt ans d'Avoriaz (tous les films), Universal Soldier, Alien 3.
37 Les Nerfs à Vif, JFK, Hook, Black is Beautiful (4ème partie).
38 L'Arme Fatale 3, entretien Stallone, Batman 2. Arts Martiaux.
39 Universal Soldier, L'Arme Fatale 3, Jeux de Guerre.
40 Les trois "Alien", Reservoir Dogs, Cliffhanger, Impitoyable.
41 Van Damme, programme 93, Dossier "flics", Jeux de Guerre.
42 Dracula, J.C. Van Damme, Steven Seagal, action...
43 Cavale sans Issue, S. Seagal, Body, Bad Lieutenant.





ZE CRAIGNOS MONSTERS
(par Jean-Pierre Putters)

216 pages sur les monstres les plus incroyables du cinéma. 800 photos, 1500 films. Tout en couleurs. Brochage de luxe, couverture cartonnée. Offre exceptionnelle pour l'année 93 : 200 F. ⟶

Je commande ZE CRAIGNOS MONSTERS en cochant la case (réglement joint) ☐

BON DE COMMANDE

MAD MOVIES

26 27 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38
39 40 41 42 43 44 45 46 47 48 49 50
51 52 53 54 55 56 57 58 59 60 61 62
63 64 65 66 67 68 69 70 71 72 73 74
75 76 77 78 79 80 81 82 ☐ ☐ ☐ ☐

IMPACT

1 2 3 4 5 6 7 8 9 11 12 13 14
15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27
28 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39 40 41 42 43

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez-le, accompagné de votre règlement, à **MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.**

Chaque exemplaire: 20F. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon de commande (*Mad* 1 à 25 + 28 : épuisés, ainsi que *Impact* n°10). Frais de port gratuits à partir d'un envoi de deux numéros (sinon: 5F de port). Pour l'étranger, les tarifs sont identiques, mais nous n'acceptons que le mandat-international.

NOM____________ **PRENOM**____________

ADRESSE______________________________

____

____

désire recevoir les numéros entourés ci-contre, réglement joint.

ZE MAD RU

MEDIA PARADE

Média Médica, comme son nom l'indique assez, se mêle d'information et de médecine. Et ces gens-là ont eu l'astucieuse idée d'installer des moniteurs TV dans les salles d'attente des principaux praticiens. Une façon nouvelle de nous faire entrer de force de la pub dans le cerveau, mais aussi un coup funeste pour les hebdos déjà fragilisés par la récession d'une manne publicitaire jusqu'ici prodigue. Ben oui, où pourrions-nous lire ailleurs nos *Paris-Match* et autres *Figaro Magazine* ? Hein, les acheter en kiosque, vous dites, ça va pas, non !
En effet, nombre de titres augmentaient ainsi arbitrairement leur tirage par ce simple fait de l'abonnement gratuit accordé à diverses catégories socio-professionnelles, dont justement les médecins et les dentistes. Une diffusion dont le chiffre module en proportion le tarif payé par l'annonceur, bien évidemment. Certains titres ne s'en remettront pas, vous allez voir. Heureusement, ce sont les plus mauvais. On se console comme on peut...

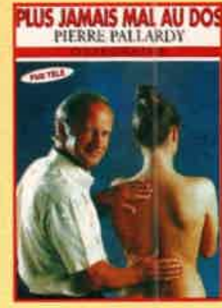
Nicolas Sarkozy, reprenant récemment à son compte une phrase demeurée célèbre dans les milieux politiques, nous déclarait le dimanche 7 février sur *France 3* : "Il faut arrêter l'immobilisme" ! Et toc...
Un pari perdu d'avance, semble-t-il, car apparemment l'immobilisme court toujours...
Voilà une brillante analyse qui nous sortira assurément du marasme aux lendemains des prochaines élections.
On regrette quand même que le principal effort des politiques consiste à se faire élire, alors que leur vraie tâche devrait démarrer juste après. A quand une assemblée constituée de sociologues, d'économistes, de scientifiques, d'urbanistes (des vrais, si possible), d'écrivains ou même de philosophes, pourquoi pas ?
De tous les talents qui peuvent vous porter à la gloire, le politique n'en possède qu'un seul : celui de bien passer dans les média pour rallier le plus de suffrages possibles. Et encore, parfois ils ratent leur coup, les ballots !

LA VIDEO EN FOLIE

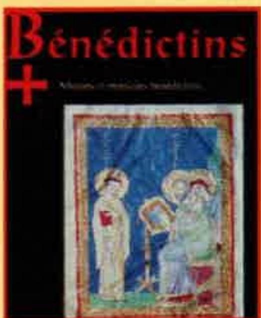




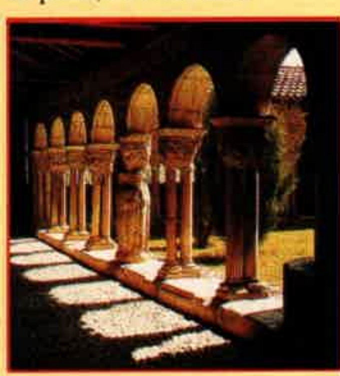




En recopiant son dessin original, notre illustrateur s'est involontairement trompé à chaque fois. Quel nul ! Saurez-vous l'aider à débusquer l'intrus ?
Solution : Hé oui, sur quatre nanas, y'en a toujours une qui vous tourne le dos !
Quoi ? Ah, y'a Rallouch qui dit que c'est trois sur quatre avec lui. Allez, tu vois pas que tu fausses mes statistiques, là ?



Après *Le Cerf* de l'avant-dernière rubrique, puis *La Girafe* de Tanzanie, nous avons trouvé encore plus casse-pieds que le *Feu de Cheminée* et l'*Aquarium* réunis. En effet, voici *Les Bénédictins* et on vous prévient tout de suite que cela dure deux bonnes heures (enfin... bonnes, c'est une façon de parler, bien entendu).



LES BENEDICTINS, une des rares scènes d'action du film !

ZE CRAIGNOS ATMOSPHERE, par Pierre Milon



Sous le titre de "Bizarre", les attachés de presse du **Christophe Colomb** de John Glen, nous envoient un communiqué dont on ne sait pas trop quoi faire.
En clair, c'est moi qui en écope sous le fallacieux prétexte du "c'est toi le boss, c'est toi qui vois". Merci, les gars, pour cette solidarité spontanée.
Bon, voyons ça... Ah oui, en substance, il s'agit d'un plaidoyer pour la version de John Glen sortie uniquement en vidéo, alors que celle de Ridley Scott a bénéficié du grand écran. N'hésitant pas à sacrifier aux citations, les auteurs du manifeste en question en appellent au minimum de liberté, les films naissant tous égaux en droit !
Si vous voulez mon avis, je pense que les Américains pouvaient se garder les deux versions pour eux sans que cela nous préoccupe outre mesure, mais je sens bien que ce n'est pas la bonne réponse.
Le comble survient pourtant lorsque le communiqué s'évertue à comparer l'échec des deux films aux Etats-Unis (Ah, si Christophe Colomb avait été américain, et comment que ça aurait marché... Mais là, c'était vraiment pas possible !), allant même jusqu'à calculer au dollar près l'ampleur de la catastrophe : 3.110.563 dans le premier week-end pour John Glen, contre seulement 2.500.000 à Ridley Scott.
Suivant la bonne vieille méthode du Dr. Coué, le fait de dévaloriser l'adversaire nous rendrait-il meilleurs nous-mêmes ? Pas vraiment, répondent déjà ceux qui n'ont pas eu la chance de ne pas voir la version de John Glen.

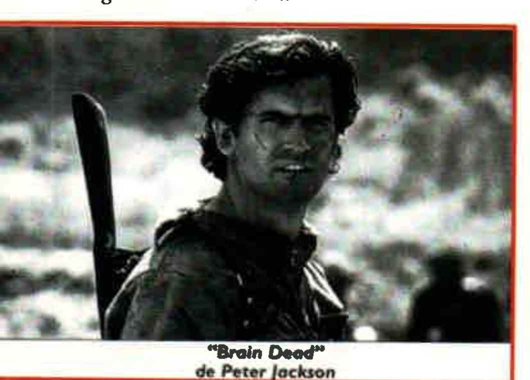
Il faut toujours se pencher sur les malheurs de l'humanité souffrante, surtout, bien entendu, s'il s'agit du journal *l'Humanité*, organe bien connu du PCF. Et il souffre, le malheureux, avec ses trois milliards de centimes de déficit en 1991 et la suppression récente d'une soixantaine d'emplois. En plus, nous venons d'apprendre qu'il tirait à moins que *Mad Movies*. La honte pour eux ! (Il est vrai qu'à *Mad Movies*, on tire tous comme des bêtes, ceci dit...).
Heureusement, depuis le début de cette année, une nouvelle formule est née dont on espère (toujours pour eux) qu'elle relèvera la barre. Premières déclarations qui ne manquent pas de sel de la part des porte-parole concernés : "*l'Humanité* devient un magazine d'information" (ah bon, il ne l'était pas jusqu'ici ?), "il faut un journal qui informe et donne à réfléchir" (ah bon, ce n'était pas le cas ?), et enfin, cette perle rare : "le militantisme béat n'a jamais existé au P.C." !
Se couper à ce point des réalités à l'aube d'un nouveau départ risque encore de vous attirer bien des désillusions, mes chers confrères.
Décidément, communistes et bébés-phoques, même combat : des espèces en voie de disparition à protéger de toute urgence.

Le rire interdit à la télé ? Non. Seulement l'émission *Rire sur la Ville* (rien à voir avec l'humour, vous voyez bien), laquelle vient de se voir suspendue, au grand dam de ses deux animateurs, Christian Morin et Amanda Lear. La formule consistait à mettre en compétition deux villes, Laon contre Mende, la dernière fois, et de donner la parole à leurs citoyens afin de nous faire rire. *In fine*, les téléspectateurs couronnaient de leur vote la ville la plus drôle. A écrire, ça a l'air rien con, mais à voir, ça l'était encore plus que tout ce qu'on peut imaginer dès qu'il s'agit de pousser la démagogie vulgaire à son paroxysme. En comparaison, les chasseurs de galinettes cendrées chers à nos Inconnus passeraient pour de fins humoristes.
Du coup, Christian Morin annonce qu'il va se remettre à la trompette. Et les autres animateurs, ils ne joueraient pas de quelque chose, des fois ? Dommage, ça pourrait faire un chouette orchestre.

BRIK

Par Jean-Pierre PUTTERS

Bonne nouvelle dans la presse hebdomaire : *O.K. Magazine* et *Podium* s'unissent pour le meilleur (qu'ils disent) et aussi pour le pire (surtout, changez-rien, les poteaux).
La bonne nouvelle, si vous n'êtes pas bien réveillé ce matin, c'est que sur deux *France-Dimanche* en herbe, l'un se retrouve déjà dans la sciure. Si c'est pas une bonne nouvelle, ça. Y'a plus qu'à attendre une fusion avec *Dorothée Magazine* maintenant.



"Brain Dead" de Peter Jackson

Dans le *Film Français* du 22 janvier dernier, cette photo du prochain **Evil Dead** et sa légende qui tue. Il faut les excuser, ce n'était pas un film français, qu'est-ce que vous voulez..

NOUVELLES DU SEXE

Ah, comment va-t-il, justement ? Très bien, si l'on en croit le nouveau cathéchisme. La place accordée au Festival d'Avoriaz dans notre précédent numéro a fait que nous n'avons pu vous tenir au courant à temps, mais enfin, sachez que tel le beaujolais, le nouveau cathéchisme est arrivé. Et le fait de préférer le premier au second ne nous empêchera pas de vous en parler. Objectifs avant tout, vous nous connaissez.
Justement, l'Archevêque de Tours, Monseigneur Honoré... Nous aussi, très honoré ! Non, Honoré c'est son nom, je veux dire, se trouve être l'un des rédacteurs de cet opuscule humoristique et a fait à ce sujet, et à *France Inter* en même temps, quelques déclarations importantes (c'est lui qui l'affirme, tout du moins).
"Le nouveau cathéchisme se veut moderne", attaque-t-il gaillardement (envoyez les rires enregistrés, là, merci), avant d'en venir tout naturellement au sexe. "Je crois que nous serons très fermes" avoue-t-il carrément, tandis qu'à la question "vous ne changerez rien au comportement sexuel ?", il avertit aussitôt : "Nous montrerons une très grande fermeté (décidément !) sur les principes (ouf !), mais surtout une très grande ouverture à l'égard des personnes que nous voulons accompagner dans leur progrès moral et spirituel". Outre le fait que le lapsus linguae (non, c'est pas sexuel) vole assez bas, en plus ça ne veut rien dire.
Et de conclure en finesse sur ce monument d'ambiguïté : "l'innovation majeure de ce nouveau cathéchisme est l'insistance donnée au choix moral à partir d'une conscience de liberté humaine". On aurait préféré le choix d'une vraie liberté de conscience, évidemment, mais s'ils ne peuvent pas faire mieux...

Rayon sexe, le Pape aussi en connaît un gros bout ! Cela tombe donc bien. "La continence (le contraire de l'incontinence, pour ceux qui connaissent) favorise l'harmonie du couple" vient-il de déclarer à la surprise générale, et à nous en particulier. Moi qui connaît vaguement le sujet, je peux vous dire que ce n'est pas vrai du tout. Surtout quand vous avez décidé de vous plonger le soir dans un bon bouquin au mépris des deux petits pieds froids qui viennent doucement se réchauffer sur vous. Ou alors il faudrait demander à madame Papinette si c'est bien vrai tout ça. Quoi ? Il n'est pas marié ! ILS FONT VŒU DE CHASTETE, LES PAPES ? Mais alors, est-il vraiment bien placé pour nous donner des leçons de sexualité, ce gugusse ? Ne devrait-il pas nous dire, tout au plus, "excusez-moi, les gars, moi je n'y connais rien, vous faites comme vous le sentez, les potes" ?
Non, mais vous savez, on dirait que le diplôme d'incompétence devient aujourd'hui obligatoire dès qu'il s'agit de prendre la parole. Parlé-je de religion, moi ? Ah oui, tiens !

FRANCIS FORT CHOCOLAT

Entretien express

*Francis, la sortie de votre dernier film, **Dracocacola**, divise les observateurs, lesquels se rangent volontiers en indécis, dubitatifs ou franchement pas convaincus. Le pourcentage restant comprenant, bien sûr, les sans opinion et tous ceux qui se sont bêtement trompés de salle. Alors, Francis, **Dracocacola**, succès ou échec ?*

Eh bien, mon cher J.P.P., je vous répondrai par une anecdote.

Oh non !

Si...
Quand Peggy Sue s'est marié, au Cotton Club et sur un coup de cœur, son parrain Rusty James m'a dit dans une conversation secrète : dans la vallée du bonheur, vous savez ce qu'attendent les gens ? De la pluie. Et ça c'est très beau...
And flûte, j'ai pas pu placer **Apocalypse Now** !

Euh... Ah bon ! Mais, ça n'a rien à voir avec ma question ?

Hé mollo, le journaleux, c'est votre question qui n'a rien à voir avec ma réponse, d'abord. Comment voulez-vous que je vous fasse de bonnes réponses si vous ne me posez pas les bonnes questions ?

Bon, mais enfin, on vous accuse d'avoir un peu trahi Stoker, quand même.

Mais je n'ai jamais prétendu adapter Stoker ! J'ai tourné mon **Dracocacola** à moi. Du reste, quand j'achève un film, c'est si beau qu'on finit par se demander si ce n'est pas l'auteur qui m'a trahi.

C'est vrai que vous ne craignez pas de surprendre. Ainsi rattacher le vampire à Vlad l'Empaleur, fallait le faire. Encore qu'il s'agisse là d'une version assez... pénétrante du personnage...

Lequel ne s'appelait d'ailleurs pas l'Empaleur, je tiens à le dire. D'après une lettre d'Alain Decaux, que j'ai là sous les yeux, il s'appelait en fait Duboudin. Decaux affirme même que, quand son peuple l'acclamait, là-bas en Valachie, ça faisait toujours : tiens, tiens, Vlad Duboudin, Vlad Duboudin ! Renversant, non ?

Ca alors, c'est rigolo, j'ai jamais entendu parler de cette affaire-là. Et pourquoi ne pas avoir gardé ce nom dans le scénario, alors ?

Parce qu'on s'est finalement aperçu qu'il s'agissait là du nom du jardinier du château, rien de plus. Vous savez, à l'âge d'Alain Decaux, il est quand même permis de pédaler dans le potage, de temps à autres.

Tout à fait, Thierry, euh... Francis. Mais on qualifie votre version de romantique, et en fait, le héros dites-donc, il a un énorme... euh... penchant, je veux dire, pour Lucy. Hein, somewhere, quand même ?

C'est marrant ce que vous me dites là, car pour rendre la scène vraisemblable, et aussi pour économiser les SPFX (c'est pas facile à dire, SPFX, hein ? Mais là n'est pas la question...), nous avons utilisé un vrai loup pour la séquence. Evidemment, Sadie Frost n'était pas au courant, et c'est pour ça qu'elle crie si fort dans la scène.

*Alors là, félicitations, je n'avais pas vu la différence, moi. Un vrai Cauchemar de **Dracocacola** pour elle, alors !*

Faut dire que ça n'a pas été facile, hein (comme tous les viols d'ailleurs, vous le savez aussi bien que moi), car l'animal n'arrivait pas à tenir sur deux pattes. On a refait la prise 53 fois. Ah, la vache, j'en ris encore...

Bon, et dis donc, coco, à propos de sexe, tu tires avec qui, en ce moment ?

Tiens, c'est marrant, Ardisson vient de me poser la même question...

*Je sais, il me pique toutes les miennes, la brute. Et qu'en est-il du **Franquéquettstein** que vous pensiez entreprendre dans la foulée, ça avance ?*

Pas vraiment, et pourtant, j'avais eu une idée bestiale. Sachant que le personnage est constitué de diverses parcelles anatomiques, je voulais Pacino pour le bras gauche, Michael Jackson pour les jambes, Tom Hanks pour le sourire niais, Stallone pour son dos (tiens, voilà un acteur qui réussirait s'il voulait toujours se tenir de dos) Van Damme pour la bosse sur le front, Sarah Bernhardt pour la jambe de bois (quoi, elle est morte ? Mais mon héros est fait de cadavres, je vous dis, je joue sur du velours), Tom Cruise pour la casquette (vous l'avez vue jouer dans des **Hommes d'Honneur** ? - la casquette, je veux dire - : on dirait qu'elle va se mettre à parler...). Pour la zigounette, j'ai pensé à Luc Tarmoule (15 cm, pas moins, me suis-je laissé dire en comité de rédaction ; ça fout la trouille, quelque part...) et le tout à l'avenant. C'est bien simple, je tenais le film du siècle. Et finalement, figurez-vous qu'ils hésitent à signer, les bœufs. Elle est bonne, non ? Ah vous savez, quand on me dit que le cinéma va mal, hein, je me marre !

Bien, et du coup, votre prochain film, ce sera quoi, alors ?

Ben, **Dracocacola contre Le Parrain IV**, on va se faire des burnes en or avec ça, je vous raconte pas. D'ailleurs j'ai déjà toutes les photos pour *Mad Movies*, là dans ma malette...

Ah ouais, hé, fais voir... Ouah, la méga-tronche dis donc. Mais avec ça on se fait la cover fastoche, hé ! Surtout, faut rien dire à l'Ecran Fantastique, hein... Tiens y'a un match de sumo dans le coin, ou c'est Brando, ça ? Alors, là c'est du gâteau, les mecs. Du gâteau au chocolat, même... (ouarf !) Hein, non je plaisante... On a beau dire, mais c'est ça la vraie magie du cinéma. Quel beau métier on fait, quand même...



Dessin de GIL. Egalement auteur d'une plaquette de crobards irrévérentieux, anars, pacifistes, anti-racistes, anti-militaristes, anti-religieux et tout ce qu'on veut, mais surtout excessivement drôles. On commande (50F) auprès de Reflexes, 14 rue de Nanteuil, 75015 Paris. Tél. 42-50-99-43.

COURRIER DES
LECTEURS

Gina Uccelatore, Charleroi, Belgique

J'ai entendu dire, mais peut-être ne s'agit-il que d'une rumeur, que les soi-disant chanteurs Anne et Jordy avaient été choisis pour doubler les futurs personnages *Disney*. De quoi réjouir la génération Dorothée, friande de niaiseries en tous genres, mais une mauvaise nouvelle pour les adultes habitués aux excellents doublages de Roger Carel et autres vrais artistes.
J'ai vu **Aladdin** en version originale et il mérite plusieurs visions rien que pour la voix de Robin Williams dans le rôle du génie. Jamais Williams n'a été aussi loin dans les pitreries, jeux de mots et allusions référentielles à plein d'autres films, car en dessin animé tout est permis, d'autant qu'ici le génie peut prendre l'apparence de tout ce qu'il imite.
Bien sûr, tout cela sera perdu en français. Après le massacre de la voix de C3P0 à *Euro-Disney*, on peut s'attendre au pire.
J'attends la sortie européenne de **Aladdin** pour le revoir sur grand écran, mais j'éviterai la VF, surtout si la princesse Jamine a la voix de Anne. Quant à Jordy, quel personnage pourrait bien lui convenir ? Abu, le petit singe ? Non, un animal aussi mignon, expressif et intelligent ne pourrait être identifié à pareille larve.

Eh ben, elles rigolent plus, les lectrices ! Tu exagères quand même, elle est mignonne la petite Anne. En plus, tu pourrais respecter le mal qu'elle se donne à comprimer des avantages pectoraux incompatibles avec le caractère asexué qui prévaut chez Disney (où les enfants n'ont pas de pères, mais seulement des oncles ; sauf le p'tit loup, mais lui son père est un méchant, il a le droit...). J.P.P.

Thierry Chango, St-Girons

Tim Burton est un créateur de génie. La remarque est facile, mais tellement vraie ! Lorsque l'on observe ses films, on retrouve invariablement le même schéma structurel, qu'on considère les lieux ou les personnages, de **Beetlejuice à Batman**, en passant par **Edward**..., le principe est semblable.
Pour édifier ses décors, Tim Burton semble disposer d'une boîte de jeu de construction, dont il utilise les éléments en suivant ponctuellement un mode d'emploi identique.
Comme pour mieux isoler ses héros dans leur solitude, il prend un malin plaisir à les confronter à un univers en totale contradiction avec leur propre nature (cf Bruce Wayne et la décadence de Gotham). L'architecture de la demeure accentue la différence à la fois sociale et temporelle, condamnant le héros aux rapports conflictuels (**Edward**., **Beetlejuice**) ou quasi inexistants (**Batman**) avec la population.
Batman joue sur le choc des cultures : le héros détaché de la réalité sociale semble rattaché à sa demeure, comme si celle-ci reflétait son individualisme face à l'uniformité de la ville.
Je pense que Burton déteste l'Amérique, immature et crédule (**Batman**), dégénérée (**Beetlejuice**), édulcorée (**Edward**) et qu'il en dresse le portrait avec cynisme.
En dehors de toutes ces critiques, il reste des chefs-d'œuvre, des films-culte (surtout **Edward aux Mains d'Argent**), les partitions magnifiques de Danny Elfman, et surtout le sentiment qu'avec des réalisateurs comme lui, le miracle devient permanent.
Ayant complètement craqué pour **Batman Returns**, j'ai construit ce pingouin, en glaise et plasticard, dont je vous joins quelques photos. Merci par avance de bien vouloir en publier. Salutations à toute l'équipe.



Olivier Labbé, Villers La Chèvre

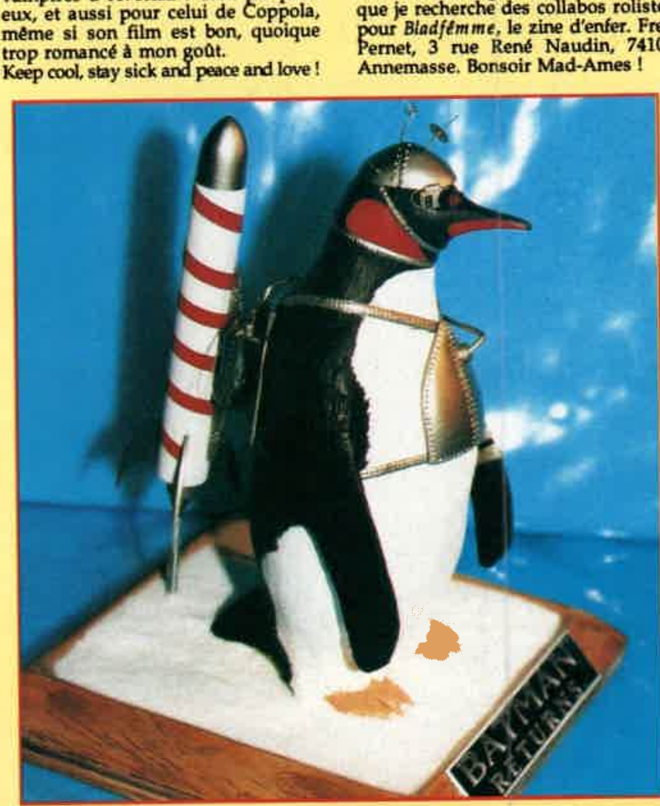
22 janvier 93, France 2, 20h30. Je crie de joie. Ils ont eu du courage, cette année, d'avoir décerné à l'affreux Peter Jackson et à son cerveau chromé le Grand Prix d'Avoriaz. Ce n'est que justice : sa victoire c'est celle de la provocation bien jouissive face aux fastburgers américains trop poussifs. C'est le triomphe du grand Mad sur le mou. Le couronnement des Monty Python, des Nuls, des zombies de Romero et des autres, de Tex Avery, des premiers **Evil Dead**, des splatters comme on les aime, c.a.d. drôles et pas chiants, des Craignos Monsters, des films *Troma*, des productions indépendantes qui en veulent, des vampires assoiffés de sang... Ah non, tout bien réfléchi, c'est pas la victoire des vampires à Avoriaz ! Tant pis pour eux, et aussi pour celui de Coppola, même si son film est bon, quoique trop romancé à mon goût.
Keep cool, stay sick and peace and love !

Vincent Kupperschmitt, Le Pecq

Merci !... Merci pour m'avoir enfin permis de lire depuis bien longtemps quelque chose de valable dans la presse française. Je parle bien sûr du dossier "Stephen King" dans votre n° 80. J'en suis ressorti, et d'une renseigné, et de deux moins con qu'avant. Par exemple, le film **Shining** m'a toujours paru se différencier des autres adaptations de Stephen King par son côté froid. Aussi, lorsque le principal intéressé déclare à ce sujet avoir été déçu pour diverses raisons, et notamment par l'absence de chaleur émotionnelle et le côté superficiel du film, cela me rassure !
En effet, des adorateurs de Kubrick, persuadés que tout ce que touche le maître se transforme en or, m'ont toujours fait passer pour un niais n'ayant rien compris au génîââl **Shining**. Chacun voit midi à sa porte, me direz-vous, mais j'ai craqué !
Maintenant, fidèle à mes convictions, je leur brandis l'article tel un crucifix sous le nez d'odieux vampires en hurlant "là ! C'est écrit noir sur blanc, na !"
Encore une fois merci et bravo aux auteurs du papier. Ce fut un vrai boulot de journaliste et moi j'ai été réhabilité dans la société.
Ci-joint un petit dessin dédié à tous ceux qui mesurent plus d'un mètre quatre-vingt-dix.

Fred Pernet, Annemasse

J'ai bien reçu mon *Mad*, mais il n'était pas complet, et là je crie au scandale ! Il y manquait *Ze Mad Rubrik* et quelque chose me dit qu'il n'y a pas erreur de reliage, mais plutôt un poil dans la main de J.P.P., me trompe-je ? *(oui, mais c'est pas grave...)*. Je vous conseille de cuver votre réveillon et de scalper ce vilain poil. Ce n'est pas une menace, mais un judicieux conseil.
Pouvez-vous signaler, pour la peine, que je recherche des collabos rolistes pour *Bladfémme*, le zine d'enfer. Fred Pernet, 3 rue René Naudin, 74100 Annemasse. Bonsoir Mad-Ames !



Pierre Deléage, Montbrison

Voilà, c'est presque désabusé que j'ai fini le dernier numéro (81) de *Mad Movies*. Désabusé par la revue et non par l'actualité cinématographique plutôt intéressante. Signalons tout de même que ce numéro est le meilleur depuis longtemps : enfin une bonne critique, celle de **Dracula**, par JPP. Je crois que, courrier mis à part (!), je n'avais pas lu d'opinion aussi intéressante (même s'il n'est pas de mon avis) depuis la critique de Guignebert pour **Le Silence des Agneaux** (ratée, mais l'intention y était).
Je crois que vous devriez développer cet aspect de la critique, privilégier la réflexion au lieu d'étaler des comptes-rendus de dossier de presse. Je crois que la comparaison est flagrante pour **Dracula** : observez les papiers successifs dans les numéros 79 et 81.
Je crois aussi que la rubrique vidéo mérite d'être développée. Eliminez sans concession les navets et soutenez vivement les films intéressants. Comment les *Cahiers du Cinéma* ont-ils fait en 50 pour remonter les films américains dans l'esprit des gens, à qui Howard Hawks, Hitchcock ou Roger Corman (!) doivent aujourd'hui d'être respectés ?
Essayez de faire des rubriques pertinentes. L'éditorial mérite d'être lu une fois sur deux (*terrible, je vais m'y coller seulement un numéro sur deux... Quel gain de temps !*). Il commence à y avoir pas mal de réactions dans le courrier (voir les récents coups de gueule), et de plus, c'est souvent dans ce courrier que l'on trouve les meilleures critiques. Un comble, non ?
A part ça, l'actualité va bien. **Evil Dead 3**, **Candyman**, **Brain Dead**, **Accion Mutante** et j'en passe, annoncent un festival des plus intéressants. De nombreux films américains, un seul gros film à pognon, je suis plutôt optimiste quant à la survie du genre.
P.S.: Continuez à faire des dossiers.

*Déjà, il ne faut pas confondre présentation d'un film deux mois avant sa sortie, et critique du même film lorsque le public peut ensuite le visionner sur les écrans. Il s'agit de deux démarches différentes et, pour les films importants, nous les adoptons l'une et l'autre. A preuve, ce **Dracula** de Coppola. Ensuite, face à des produits de consommation courante (**Gremlins 2**, **Dar l'Invincible 2**, voire **la Mort vous va si Bien**...), la critique nous paraît irrémédiablement vaine, compte-tenu du vide narratif qui les caractérise. Ce qui nous fait souvent préférer l'interview à la réflexion. Par ailleurs, nous voyons peu de films sur nos écrans, et c'est pourquoi nous sacrifions souvent aux dossiers qui, pour le coup, justifient une analyse (Cf. Vampires, King, etc.).*
Quant à la vidéo, nous avons déjà expliqué l'objectif de cette rubrique. A savoir, chroniquer les films les plus significatifs du moment (quoi que tu puisses en penser), surtout s'ils sont inédits, et même si ce statut de film inédit les apparente, aux dires de certains lecteurs, à d'obscurs navets. Ceci étant, dès que l'on croise un nouvel Hitchcock ou un nouveau Corman, on te fait aussitôt signe, promis. J.P.P.

Mary Raphaël, Bernay

Voilà plus de 4 ans que je prends ma dose bimestrielle de *Mad* et j'observe dans le courrier des avis du genre "le retour de Machin est nul à chier", puis, "quoi, truc dit que le retour de Machin est nul, mais c'est un chef-d'œuvre !", etc. Vous oubliez que le cinéma est avant tout une affaire de goût. Ainsi moi, j'ai aimé **Gremlins 2**, **Predator 2**, **Batman**, et je vénère **Alien 3** ou **Robocop 2**. En revanche, je me suis emmerdé devant **House**, **Simetierre** et **Carrie** (y'en a déjà qui bavent de rage, non ? On n'aime pas un film pour la manière dont il est fait, mais pour ce qu'il contient. On accroche ou pas, à l'histoire, aux personnages, un point c'est tout. Allez je vous laisse, en attendant impatiemment l'heure Ash !

A propos de DRACULA...



Visuellement, c'est le pied (décors, costumes, casting, effets spéciaux somptueux !), mais qu'est-ce qu'on s'y emmerde. Et cela bouffe à tous les râteliers (fantastique, érotisme, aventure, love-story, etc...) sans jamais aboutir dans aucune des directions. Les Good-Guys n'ont aucune personnalité. On a pitié de Vlad, alors pourquoi ne pas trahir Stoker et laisser le vampire l'emporter sur des adversaires aussi ineptes ? **Laurent Gonel.**

Rarement, selon moi, une histoire d'amour n'a atteint pareille dimension depuis celle de **Phantom of the Paradise**. Apparemment, le mythe de la Belle et la Bête peut encore nous émerveiller. Ici, Vald Drakul est attachant, victime du destin et d'un Dieu qui l'a abandonné. **Clément Michel.**

---

81 numéros ça use (*ça use quoi, d'après toi ?*). Comme ça, **Dracula**, c'est pas terrible, et gna-gna-gna... Tout le monde est unanime : splendide, magnifique, Dracula revigoré comme jamais etc... Tous les journalistes ont aimé, même ceux de *Télérama*, c'est vous dire ! (*Ah, tu vois, si Télérama a aimé on a bien fait de se méfier !*). Mais non, *Mad Movies*, représentant farouche des grands spécialistes a, contre vents et marée, dégoûté des milliers de lecteurs. Si vous êtes partisans des films dénués d'emphase vous n'avez qu'à regarder le **Nosferatu** de Murnau, 1922, muet, noir et blanc, "sous-titré" allemand... Chouette ! crient en chœur les journaleux d'une revue qui va perdre plusieurs fidèles lecteurs. Belle couverture, le n° 81... très belle, la dernière. **Philippe Luthi.**

Je n'arrive pas à me décider si j'ai aimé ou non le **Dracula** de Coppola (*bienvenue au club des non unanimes, alors !*). Je pense que le réalisateur a trahi Soker, lequel n'a jamais voulu décrire un vampire romantique. Et si Dracula vampirise Mina et la force à boire son sang, c'est pour avoir une compagne idéale et, ce qui n'a rien de romantique, créer une nouvelle race d'homme supérieure à celle créée par Dieu.
Pourtant, le film de Coppola forme un tout. J'ai aimé l'explication des origines de Dracula (rien à voir avec le roman) et ce désir d'imposer une nouvelle vision du thème : la recherche de l'incarnation de sa bien-aimée en Angleterre. Mais alors, pourquoi garder tous les personnages du roman ? Il n'y a pas de dialogues, ils n'ont aucune consistance : qui a pleuré à la mort de Renfield (inutile dans cette version, comme le dit J.P.P.), ou à celle de Quincey Morris ?
Pourtant, dans le film subsiste un certain parfum du livre : décor, vêtements, ciel oppressant, et j'ai aussi adoré sa version très sexe, puisqu'évidemment, à une époque où le mariage et ses principes étaient sévères, l'idée d'un inconnu s'introduisant la nuit dans la chambre d'une jeune fille et à son insu à quelque chose de très sexuel. De même que, trois femmes vivant avec un homme depuis quelque siècles en huis-clos exprime une certaine sexualité libérée.
Donc, transformer l'adorable Lucy en "prostituée du diable" n'est pas pour me déplaire. Il me semble que l'écrivain lui-même le sous-entendait. Mais rendre Mina amoureuse de ce monstre, elle si fidèle à son mari dans le livre, découle de l'imagination de Coppola.
Seulement, je n'ai éprouvé aucune compassion pour Dracula. Le réalisateur a échoué dans sa tentative de nous faire aimer et plaindre un vampire que je trouve bâtard. Il n'est ni romantique, ni cruel, ni effrayant.
Quant à l'acteur sous le maquillage, il n'a rien de l'image d'un vampire !
Qui pourra un jour faire le film d'un Dracula effrayant, nous détailler sa puissance, son intelligence et sa beauté cruelle ? Et surtout rester fidèle au texte de Bram Stoker ?
Beaucoup de sang (Helving ?) à toute l'équipe. **Florence Boizon.**

Hélas, on ne croit pas une seconde aux problèmes des protagonistes. Leur jeu plat, y compris celui de Anthony Hopkins, ne parvient pas à nous faire ressentir le millième de ce que l'on éprouve à la lecture du bouquin. Bram Stoker a su rendre ses personnages solidaires afin qu'ils puissent s'opposer à Dracula. Chaque personnage est nécessaire au groupe, et c'est Van Helsing le facteur de cette cohésion, alors que Coppola en fait un fanatique presque redouté des autres personnages. Dans le livre, Arthur est l'intermédiaire dont se sert Van Helsing pour maintenir la cohésion. Ami de tous, il aide Van Helsing à faire accepter ses idées au groupe.
Mais Coppola et son scénariste ont fait le ménage, tout cela a quasiment disparu. A tel point qu'à un moment on a l'impression qu'Arthur et Van Helsing vont se battre ensemble.
Cette amitié, cette confiance entre les personnages était la clé du film. Coppola l'a supprimée.
Reste la formidable musique de Wojciech Kilar, une très belle photo et, pour ceux qui aiment ça, un assez beau mélo entre le prince Dracula et sa "princesse" Mina. **Rémy Yerma.**

Hé, les gars ! Vous avez lu le *Dracula* de Bram Stoker ? Personnellement, je l'ai fait cinq fois, et je dois avouer que, tout bon film qu'il est, le **Dracula** de Coppola ressemble plus à du charcutage qu'à une adaptation (mais il est vrai que je suis peut-être trop puriste quant à ce que j'attends d'une adaptation).
J'espère que la mode des versions longues nous apportera plus de détails avec une bonne heure supplémentaire. **Stéphane Hannequin.**

Je trouve vos critiques parfois très justes, mais parfois un peu déplacées. "Le casting masculin manifestement pas à la hauteur des fastes déployés" me semble ainsi fort peu approprié à la vue du film. Qu'entendez-vous par casting ? Choix d'acteurs ou point de vue choisi pour caractériser les personnages ?
En lisant la suite du texte, on pourrait penser qu'il s'agit de cette dernière supposition. Et alors ? Bouleverser les conventions les plus établies semble gêner beaucoup de gens. Pourtant, que Van Helsing soit - génialement - interprété de manière sobre, presque austère par Peter Cushing dans les films de Fisher, ou de manière frénétique - quasi-hystérique même - par Anthony Hopkins, les interprétations collent parfaitement aux atmosphères respectives de ces films. Quant au casting proprement dit, si l'on excepte Keanu Reeves, d'une nullité alarmante, je le trouve nettement à la hauteur des intentions de Coppola. Winona Ryder - elle est mignonne, hein ? - tient parfaitement la route face à un Hopkins déchaîné. Et Gary "Sid Vicious" Oldman est un Dracula époustouflant, passant de l'avidité au remord, de la haine à l'amour et du parfait Dandy à l'aspect le plus démoniaque qui soit. **Pierre Olivier Persin.**

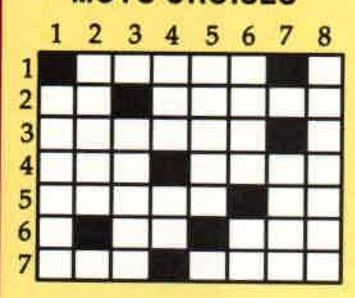


Dessin : envoi de Françoise Martin.

Stéphane Keller, 77300 Fontainebleau

Nonobstant la crise actuelle, y'en a qui pensent encore à s'amuser. Enfin, vas-y, mon petit Stéphane, on reprendra le courrier plus tard.

MOTS CROISES



Verticalement :
1 - Agitation que peut provoquer la parution du nouveau numéro de votre magazine préféré.
2 - Interjection de plainte lorsque votre magazine préféré n'est pas, ou n'est plus, chez votre marchand de journaux.
3 - Suggestions dont votre magazine favori est bourré.
4 - Proposition indiquant un moyen. Conjonction de coordination.
5 - Manières d'être lorsque vous oubliez le nouveau numéro de votre magazine favori.
6 - Couleur de la vie lorsque vous lisez votre magazine préféré. Article contracté.
7 - Vous savourez mieux votre magazine préféré lorsqu'elle est pleine.
8 - Elle est longue entre deux parutions de votre magazine favori.

Horizontalement :
1 - Préfixe marquant l'excès.
2 - Note de musique, 2e degré de la gamme de do. Chance que vous avez en possédant tous les numéros de votre magazine préféré (*ça faisait longtemps qu'on n'en avait pas parlé, qu'est-ce qu'il devient, au fait ?*).
3 - Choisiras (un seul et unique magazine parmi tant d'autres pour ses qualités exceptionnelles).
4 - Votre magazine préféré (c'est vrai qu'il est super. De toutes façons je ne vais pas le critiquer, sinon Jipépé, y va encore casser !). Ecran que vous avez certainement chez vous, où défilent les tronches de Sabatier (*en ce moment ça va mieux, il défile moins, je trouve...*), Foucault et autres animateurs qui égayent nos longues soirées d'hiver (ça y est, je m'emballe...).
5 - Adjectif désignant l'audace, comme le sont parfois les remarques des rédacteurs de votre magazine préféré. Article indéfini.
6 - Conjonction de coordination. Préfixe : avant, contre.
7 Adverbe pouvant s'employer lorsque vous courez avec précipitation vers le rayon où se trouve votre magazine préféré. Depuis que votre magazine préféré existe, elle ne se fait plus vers l'or.

Voilà. Et je ne donne pas la correction, rien que pour faire suer Jipépé. De toutes façons, Jipépé il est fort. Il trouvera la solution tout seul.

Ah, parce que tu crois que Jipépé il a le temps de jouer, toi ? Déjà, je sèche rien qu'à tenter d'identifier ce bon Dieu de magazine (...préféré, oui, je sais !). Pourtant, je sens bien que ça débloquerait toute l'énigme ! J.P.P.

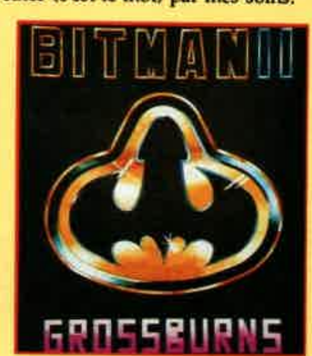
Christophe Lancelot, Nogent

Jusqu'à présent fidèle lecteur, me voici devenu fidèle abonné. Etant de surcroît fan de Stephen King, quelle agréable surprise de découvrir un dossier d'une vingtaine de pages consacrées à son œuvre et aux adaptations cinématographiques qu'on en a plus ou moins bien tiré.
Pour les romans, je veux juste dire qu'on s'immisce facilement dans la peau des protagonistes tant il attache d'importance à la précision et au réalisme dans ses écrits. Ainsi, on arrive presque à croire au vaisseau des Tommyknockers, au monstre multiforme de **Ca**, etc.
Pour les films, il est difficile aux réalisateurs de rester entièrement fidèles à l'auteur, et il faut alors le talent d'un Carpenter, Cronenberg, de Palma ou encore Reiner pour nous le faire oublier. Toutefois, le **Simetierre** de Mary Lambert me semble être le plus proche du texte de King.
D'autre part, je rejoins l'opinion de M Barett (n° 80) : quelle déception de ne pas pouvoir revoir des films fantastiques, ou assister à des mini-festivals présentant trois ou quatre films d'un même réalisateur dans des salles de cinéma, où l'ambiance est sans rapport avec la vidéo. Cela nous changerait des séquelles rarement à la hauteur des originaux. Ne pourriez-vous pas, par exemple, vous associer à une telle entreprise ?

En parlant d'ambiance, tu as trouvé l'une des causes à la disparition de ce genre de manifestation. Nous préférons informer nos lecteurs des quelques séances spéciales qui s'organisent de temps à autres (voir notules) que d'en organiser nous-mêmes, vu le comportement irresponsable d'une certaine partie du public. J.P.P.

Samuel Madrin, La Biole

Dans la rubrique "Ils sont cons, mais ils nous font bien rire", là c'est *Première* qui l'emporte, mais on se demande s'ils ne le font pas exprès, je cite : "Ray Harryhausen, c'est son nom, reste quasiment inconnu... Sinon d'une poignée de zozos fous d'un certain cinéma"... Je vous joins quelques dessins exécutés (c'est le mot) par mes soins.



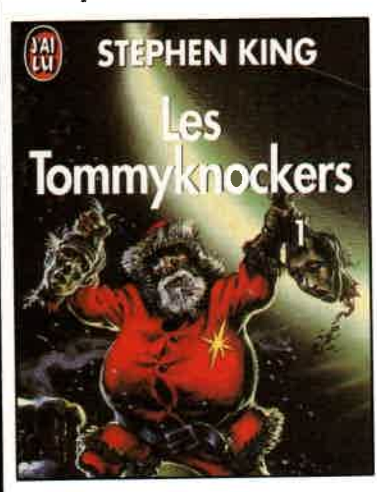
MAD'GAZINE

par Didier ALLOUCH

SANG D'ENCRE

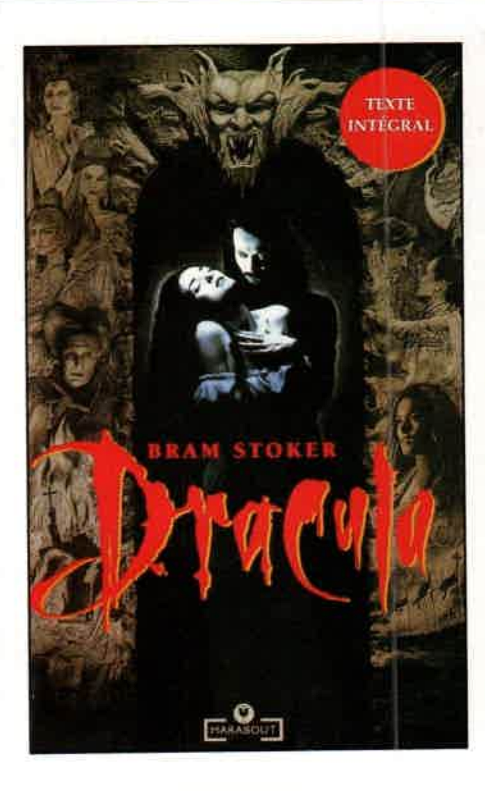
LE LIEN MALEFIQUE
Anne Rice
Robert Laffont

Comme elle l'avait déjà fait avec les vampires et les momies, Anne Rice réinvente le mythe des sorcières dans son dernier roman. Pas de parti-pris religeux, ni de manichéisme malsain, et surtout aucun cliché satanique malvenu dans "Le Lien Maléfique". Anne Rice repart complètement de zéro, laissant derrière elle des siècles de littérature consacrée aux pratiquantes de la magie noire, pour nous raconter l'histoire de la famille Mayfair, sorcières de mère en fille depuis des générations, dans leur demeure mystérieuse de la Nouvelle-Orléans. Rowan, la dernière descendante, peut-elle échapper à la malédiction et à son funeste destin ? On ne le saura qu'à la toute dernière page d'un roman un peu long mais très prenant, qui oscille entre saga familiale et thriller d'épouvante, et où Anne Rice retrouve le style, l'originalité et la qualité d'écriture de "Lestat le Vampire".



LES TOMMYKNOCKERS
Stephen King
J'ai lu

Sorti en format poche du premier, et pour l'instant unique roman de science-fiction de Stephen King. Pour lui, la SF, ce n'est pas les espaces inter-sidéraux, les rayons lasers ou autres distorsions temporelles. La SF pour King, c'est un bout de métal enterré dans le jardin. Un morceau de ferraille qui est en fait la partie émergée d'un vaisseau spacial enfoui depuis des temps immémoriaux dans ce qui se trouve être aujourd'hui le jardin de Roberta Anderson, à Haven, évidemment dans le Maine. Déterrer cet engin va devenir l'obsession de Roberta. Et elle va creuser, creuser, creuser, jusqu'à la folie, devenant complètement possédée par ceux qui restent tapis dans le vaisseau et qu'elle appelle, en référence à une comptine enfantine, les Tommyknockers. Pas aussi brillant qu'avec ses autres romans, King a tout de même créé là une tension indéniable qui ne se dément jamais, avec des passages vraiment passionnants.





DRACULA
Le roman : Bram Stoker
J'ai Lu - Marabout - Presse Pocket
La novelisation :
Fred Saberhagen & James V. Hart
Presses de la Cité
La BD : Roy Thomas & Mike Mignola
Comics USA

Persuadés que la publicité, plutôt le tapage, faite autour du film de Coppola allait donner à la population l'envie de lire le roman de Bram Stoker, tous les éditeurs se sont précipités tête baissée sur les droits de l'ouvrage. Résultat des courses : le livre est sorti en même temps chez trois éditeurs avec trois couvertures différentes. *Marabout* a remporté le droit d'utiliser l'affiche du film, *Presse Pocket* a pu en publier une photo, et *J'ai Lu* a dû avoir recours à une illustration curieuse et inattendue. Mais à l'intérieur, c'est la même chose. Enfin presque. En effet, les trois éditeurs ont publié, en appendice, "L'invité de Dracula", une nouvelle que Stoker avait écrite bien après son roman, et se sont également crus obligés d'ajouter une introduction pour consacrer l'importance de l'œuvre. *J'ai Lu* pousse même le vice jusqu'à nous présenter un portrait très "people" de Stoker avec dessin d'archive et autre photo de plaque commémorative. *Marabout* se la joue intello avec une intro de 25 pages hyper-détaillées et bourrées d'annotations. *Presse Pocket* fait plus sobre au début avec une introduction de cinq pages à peine (où *Mad Movies* est cité en référence) mais se rattrape à la fin avec 70 pages où on apprend tout ce qu'on sait déjà sur Stoker et les vampires. Le plus drôle, c'est que si *Marabout* et *J'ai Lu* ont utilisé la même traduction, *Presse Pocket* en a fait refaire une autre. D'où nombre de contre-sens. Un exemple : la première phrase du livre chez *J'ai Lu* et *Marabout*, "Quitté Munich à 8 heures du soir, le 1er mai ; arrivé à Vienne de bonne heure le lendemain matin", devient chez *Presse Pocket* "Quitté Munich à 8 h 35 du soir, le 1er mai, avec l'intention d'arriver à Vienne le lendemain de bonne heure" ! Oui, ça fait désordre... Un désordre presque prévisible vu la surenchère mercantile qu'a entraînée le film de Coppola. On ne vend pas Stoker comme on vend **Terminator**. Parce que si ce n'est pas *too much* le bordel dans la tête du lecteur potentiel, il est sorti encore deux autres publications consacrées au prince des ténèbres. Une BD hideuse et la novélisation du scénario de Jim Hart. Hart qui crie partout que son script ressemble comme un frère au roman de Stoker, mais qui ose signer de sa main la novelisation. Bonjour l'incohérence ! Avec tout ça, on allait presque oublier la qualité du roman de Stoker. Mais, pour le lire, essayer de vous trouver une vieille édition sans tralala, ni dossier ajouté. Juste pour les emmerder !

DAVID LYNCH
Michel Chion
Cahiers du Cinéma

Michel Chion, journaliste aux *Cahiers*, voue une admiration sans borne à l'auteur de ***Twin Peaks***. Il lui consacre donc un ouvrage qui joue sur trois niveaux : chronologie, analyse et réferences. Le parcours de Lynch y est raconté dans ses moindres détails, de son premier court métrage à **Fire Walk with Me**, avec un impeccable soucis de documentation. Chacune de ses œuvres y est décortiquée à l'extrême avec parfois des interprétations un peu poussées, mais les raisonnements découlent le plus souvent d'une logique imparable. La troisième partie du livre est un amusant abécédaire lynchien où Chion recense tous les objets, les idées et les obsessions récurrents chez le réalisateur de **Blue Velvet**. Bref, un livre indispensable pour tous ceux qui attendent avec impatience les prochains films de David Lynch.

JEUX VIDEO

Les Toons arrivent chez *Nintendo*. *Warner* commence à refourguer les licences de ses personnages de dessins animés en jeu. Cela nous donne un génialissime **Road Runner** sur *Super Nintendo*. Vous êtes Bip-bip et vous devez échapper aux assauts du Coyotte. A chaque stage, le coyotte en prend plein la tronche dans un final à mourir de rire. Moins drôle et beaucoup plus mou, **Indiana Jones et la Dernière Croisade** chez *Sega*. Jeu d'aventure quelconque où chaque tableau est censé représenter les séquences fortes du film. Sans le Stetson et la musique, on aurait du mal à distinguer Indy de n'importe quel héros de jeu d'action. Toujours chez *Sega*, mais beaucoup plus

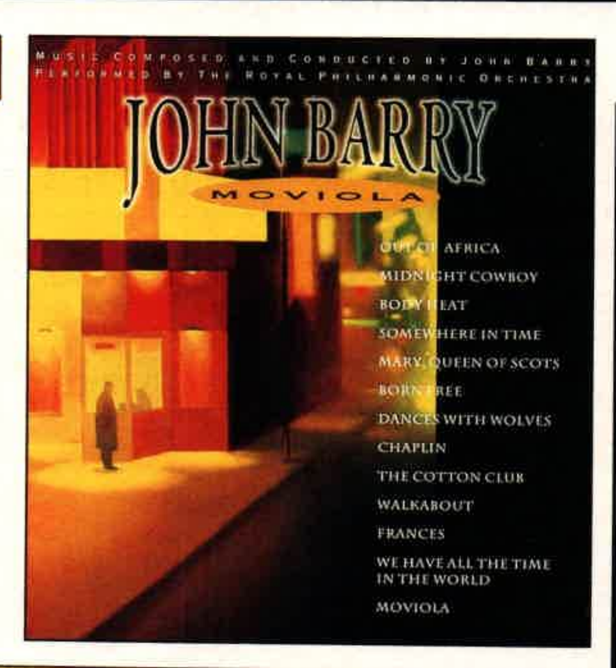


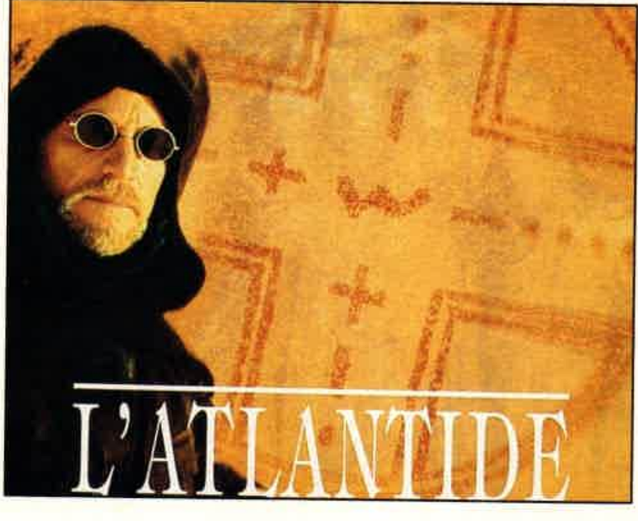
réussi, la nouvelle cartouche licence *Disney*, **World of Illusion**. Donald a disparu dans une boîte magique appartenant à un vieux sorcier. Mickey se lance à sa recherche. On nage en plein merveilleux et en pleine magie. L'arme de Mickey pour combattre les ennemis : une cape de prestidigitateur qui transforme ses assaillants en fleurs ou en papillons. Une des nombreuses jolies idées de ce jeu au graphisme superbe. Premier jeu **Tortues Ninjas** sur *Super Nintendo*, **Turtles in Time** a un concept très prôche du prochain film de la série. Michelangelo et ses copains traversent le temps pour combattre l'infame Shreder. On est donc entraîné de la préhistoire aux temps futurs dans ce jeu de baston d'une grande vivacité. **Predator 2**, chez *Sega*, fonctionne sur le même pricipe que **Alien 3**. Vous tenez le rôle du héros du film et vous devez nettoyer L.A. de ses prédators tout en libérant les humains, prisonniers de l'extra-terrestre belliqueux. Un jeu riche avec un seul petit défaut, une maniabilité trop approximative. Mais ça reste quand même une des meilleures adaptations de film disponibles sur le marché actuellement.

DISQUES

MOVIOLA
John Barry
Epic

Bonne idée que de sortir une compilation des plus récents thèmes du compositeur anglais John Barry. C'est le choix des titres qui a du être difficile tant la carrière de l'auteur du thème immortel de James Bond est parsemée d'œuvres d'une qualité tout bonnement exceptionnelle. On réécoute avec extase la musique au romantisme exacerbé de **Somewhere In Time**, on se délecte des envolées lyriques du thème de **Out of Africa**, on se régale d'un bout à l'autre de cet album qui rend un hommage largement mérité à l'un des meilleurs compositeurs de musique de film.





DRACULA
Wojciech Kilar
Columbia

Pour son **Dracula**, Coppola est allé chercher Wojciech Kilar, un musicien polonais qui avait auparavant travaillé avec Wajda et qui est le compositeur attitré des dessins animés de Paul Grimault (**Le Roi et l'Oiseau**). Sans doute soucieux de ne pas surprendre un auditoire qui par musique de films fantastiques entend gros violons stridents et basses pétéradantes, Kilar a composé une musique très forte qui servira sans doute beaucoup en fond sonore aux reportages un peu horrifiques diffusés à la télé, mais qui ne marquera certainement pas le renouveau de la musique de film. Rester dans le classique, ne pas se permettre d'écart, telle semblait être la devise de Kilar sur ce film. Devise parfaitement respectée. Si sa composition est assez belle et pleine de tension, pas un seul instant il n'est fait preuve d'originalité, ni d'invention.

L'ATLANTIDE
Richard Horowitz
Epic

L'Atlantide restera jusqu'au bout une production très curieuse. Même dans sa composition musicale, mélange bizarre de sons orientaux, de musique symphonique et d'intonations très "new age". Le tout donne une BO dont on ne sait en fait que penser tant elle est à la fois classique et novatrice. Un disque qui laisse une impression étrange, pas forcément désagréable.

TELE





Chromosome 3

Enfin une case horaire régulière réservée au cinéma fantastique sur nos petits écrans. *M6* continue de diffuser tous les jeudis soir en seconde partie de soirée son cycle des "Jeudis de l'Angoisse" avec une programmation très curieuse oscillant entre le très haut-de-gamme (**Carrie**) et la série B (**Le Calice de Jade**). Sont prévus pour les prochaines semaines : le 4 mars, **Razorback**, le film de Russel Mulcahy avec son sanglier géant et ses images hyper-clipées, le 11, **La Démoniaque**, un téléfilm de Colin Bucksey où Marcy Walker (*Santa Barbara* mène à tout) se découvre des instincts psychopathes. Sont également prévus pour bientôt **Chromosome 3**, de David Cronenberg, **Soeurs de Sang**, le cauchemar hallucinant de De Palma et **Psychose 4**, le téléfilm de Mick Garris qui raconte la jeunesse de Norman Bates.

PETITES ANNONCES

Vds vieux magazines, posters, photos, BO et articles sur le cinéma. Edite également un fanzine de BD humoristique. Renseignements contre 1 timbre à Orlando, 11 rue Marcel Renault, 75017 Paris.

Vds affiches, matériel de promo et dossiers de presse. Pièces rares et originales. Liste contre 1 timbre à Claude Scasso, 15 rue d'Ebreuil, 93600 Aulnay sous Bois.

Vds 8 F pièce 28 livres de la collection "Spectres" et "John Sinclair". Cyrille Wolf, 5 rue des Etangs, 67120 Molsheim.

Ach. **Métal Hurlant, le Film**, ou éch. contre **Spinal Tap**. Olivier au 82.44.94.71.

Vds revues de cinéma et jaquettes vidéo. Rech. anciens numéros de *Best*, *E.F.*, *Vidéo 7*, *M.M.*, *Starfix*. David Lotton, 1 rue André Trasbot, 35000 Rennes.

Vds K7 neuves, import USA (NTSC), films SF/fantastique 1930-1960 + laserdics NTSC. Ach. enregistrement de *L'Œil du Cyclone* consacré aux catcheurs mexicains (*tais-toi, on n'en peut plus !*). Albert Bouyat, 10 rue Gustave Courbet, 75116 Paris.

Vds nbreuses VHS tous genres (**Métal Hurlant, La Discrète, Eraserhead, Soigne ta Droite**...). Lionel au 85.43.08.41.

Vds ou éch. sur cassettes nbreuses BO de films. Liste contre 1 timbre à Stéphane Marin, 288 rue Vendôme, 69003 Lyon.

Ech. toutes musiques de films (plus de 300). Ach. et vds BO aves les non-échangeurs. Laurent Gonel, 1 rue des Acacias, 78250 Meulan.

Rech. jaquettes vidéo de films fantastiques (par quantité ou à l'unité). 48-74-70-83. Le matin des jours ouvrables.

Ach. ou éch. cartes postales d'affiches de films. Rech. BD US de **Dracula** (4 volumes) et autres docs sur le film. Rech. correspondants pour échanges BO. Muriel Lejeune, Soulignac Epargnes, 17120 Cozes.

Rech. **Highlander le Retour** en VO et en 16/9. Olivier Trannoy, 10 rue Gustave Manin, 60150 Thouvotte.

Vds 40 F pièce nbreux "files magazine" (**Dr. Who, The Prisoner, The Avengers**) + nbreux *M.M.* et *Impact* (10 F pièce). Stéphane Hannequin, 2 bis rue Contant, 93220 Gagny.

Atelier d'effets spéciaux de maquillage recherche personnes motivées et compétantes dans le domaine de la micromécanique et du modélisme pour projets cinématographiques et publicitaires.
Contact au 39.46. 00.53. ou 47.24.21.77.

Vds affiches tous genres et tous formats. Prix intéressants. Liste contre 1 timbre à Sébastien Rivaux, 18 rue des Chapelles, 62128 B. Becquerelle.

Rech. *Mad Movies* 1 à 22. Faire offre à Alain Arnouxc, 10 rue Vincent Scotto, 31300 Toulouse.

Ch. BO de **Day of the Dead, Legend** et **The Keep**. Jean Yves Aeberhard, rue Caroline 2, 1003 Lausanne, Suisse.

Rech. à tout prix *Cinefantastique* vol. 11 n°1 sur Dick Smith. 42 05 36 07. Le soir.

Ch. tout objet se rapportant à la trilogie **Star Wars**. David Bronès, 6 rue du Vieux Lavoir, 91630 Marolles en Hurepoix.

Rech. **Le Trésor des 7 Collines** (1960), tout sur Roger Moore et CD "Le Monde de Demain" de NTM. Yann au 40.31.88.85.

Vds comics US (*Marvel, DC, Dark Horse*) et trading cards (*Marvel Universe III, Youngblood*...). Samuel Lebel, 12 rue du Moulin du Gué du Pont, 60300 Senlis.

Ach. affiches, photos, diapos, synopsis, BO de tous les films de Clint Eastwood. Fabrice Fonte, 6 rue Belvédère, 14000 Caen.

Vds BD : *Semic, Lug, Arédit*... Liste contre enveloppe timbrée à Fabien Marchand, 13 rue Schenberg, 68100 Mulhouse.

Ch. BO en CD composées par Jerry Goldsmith, John Williams, James Horner... Christophe Cruvellier, Chemin des Ayres, 30340 St Julien les Rosiers.

Ch. VHS du **Village des Damnés** (*moi aussi, tiens ! Terrible, ce film*...) (1960). Isabelle Feuillet, Bt. E, 10 rés. de la Digue, 91150 Etampes.

Vds épisodes en Pal de **Cosmos 1999** : **Destination Alpha, Alien Attack, Cosmic Princess** et **The Balck Sun**, le tout 400 F. Bertrand Link, 7 rue du Chariot, 68290 Masevaux.

Ch. **Les Dents de la Mer III** en relief. Christophe au 66.64.82.41.

Ech. enregistrements sur K7 audio d'émissions radiophoniques ayant trait à la SF et au Fantastique. Emmanuel Talmy, 37 rue Adrienne Lecouvreur, 76620 Le Havre.

Cause départ, vds environ 10.000 livres et revues SF (Bob Morane, Doc Savage, polars, pulps, comics...). Liste contre 2 timbres (précisez ce qui vous intéresse) à Eric J. Blum c/o A. Rua, Le Canton, 33620 Cubnezais.

Vds photos glacées couleurs sur **Cosmos 1999, Au Coeur du Temps, La Planète des Singes, Twin Peaks, Kung-Fu**... Liste contre 1 timbre à Christophe Renaud, 14 rue Mabille, 51000 Châlons.

Tout sur Roy Thinnes et la série TV culte dans mon bouquin "Les Envahisseurs" (50 F). Il me reste quelques exemplaires de mon roman de SF "L'arche des Rêveurs" (69 F). Francis Valéry, 83 cours de l'Yser, 33800 Bordeaux.

Vds *Strange, Fantask, Marvel, Spidey*, romans d'anticipation... Liste contre 3 timbres à Jean-Marc Polizzi, 38 rue des Epinettes, 75017 Paris.

"The Screen Lovers" va bientôt fêter ses 4 ans. La formule est simple : nous allons ensemble le samedi après-midi au cinéma voir des films en VO (fantastique/thriller), puis nous en discutons (*et le soir, on va en boîte, ou pas ?*). Jacqueline Caron, BP 150, 75966 Paris Cedex 20.

Ch. jeu de rôle **Star Wars**. Christophe Bandini, Cabinet Médical, 26620 Lus-la-Croix-Haute.

Ach. films, articles, photos sur Tony Hamilton, James Arness, **Mission Impossible** et Pub Marlboro Country Travel. Michel Davor, 39 rue Maurice Clavel, Rés. du Centre, 34200 Sète.

Fan de **Star Wars** vend un zine sur la trilogie. Le numéro 7 vient de paraître. Darknin, 11 rue Marcel Renault, 75017 Paris.

Ach., éch. et vds films d'horreur/SF années 20 à 80. Ach. aussi les fanzines *Mad Movies*, et l'*E.F.* première série. Frédéric Hameury, La Haute Deverre, 61100 Flers.

Ch. films psychotronics, sexploitation 1950-60 + BO **Blood Feast, She Devils on Wheels**, etc... Valérie Martini, Le Paul Valéry, 53 rue Romain Rolland, 34200 Sète.

Ach. BO en CD de **Link**. Ach. ou éch. cartes postales d'affiches de films. Vds *Strange, Première, Starfix*... Réponse contre enveloppe timbée à Aldo Dunyach, 23 rue Paul Langevin, 66270 Le Soler.

Vds comics, livres dont vous êtes le héros. Ach. romans de Stephen King, jaquettes des films tirés de Stephen King. Thierry Minière, HLM du Champ Moineau, Bpt B, 58130 Guérigny.

Ach. affiches de cinéma 120 x 160 maxi 50 F (**Aliens, Star Wars 2, Highlander 1** et **2**...) + gant de Freddy (*ah, c'est toi qui l'a ? Fais gaffe, si on lui rend pas, il ne tourne pas le septième épisode, il a dit*...). Olivier Rames, 45 rue Raymond du Temple, 94300 Vincennes.

Vds "Argus de Science-Fiction 1992" : tome 1 (130 F) et tome 2 (160 F). Pierre Caillens, 121 avenue Georges Pompidou, 33500 Libourne.

Vds ou éch. VHS de **Métal Hurlant** et **Captain America** contre vieux modèle de la Batmobile. Gilles au 94.62.21.79.

Vds affiche 120 x 160 de **Réanimator II** + *Mad Movies* 24, 25 et 28. Matthieu Piller, 77 Bd Mendès-France, 50100 Cherbourg.

Vds cassettes neuves de jeu *Sega*, 100 F pièce. Cédric au 20.77.91.92.

Rech. *Akira* 1 à 10 et 25 à 27. 12 F l'unité, ou 15 si TBE. Tél.: 48.70.73.32.

Ach. VHS de **Pulsions**, jaquettes de **Pulsions, Obsession, Wedding Party, La Compagnie des Loups** et **The Wall**, affiches 120 x 160 de **The Wall** et **Orange Mécanique**. Vds nbreuses BO sur K7. Olivier Marchal, 9 rés. Ste Madeleine, La Pomme, 13011 Marseille.

Vds nbreux comics et mangas US, trading cards, posters, portfollos... Liste sur demande à Vincent Clergeot, 60 rue Ferdinand Buisson, 92130 Issy les Moulineaux.

Il ne reste plus que 6 recueils de nouvelles fantastiques "Enfer" de Alain Brunelle. 102 F à Aliens Diffusion C/O Ovise, 24 rue Paul Langevin, 38130 Echirolles.

Vds plein de BD et comics. Liste contre enveloppe timbrée à Gilles Maréchal, 262 chemin des Fourniers, 83210 La Farlède.

Suite à la grève postale, commencée dès le 8 février dans le neuvième arrondissement parisien, nous n'avons pu publier toutes vos petites annonces. Pour la même raison, notre courrier subira un retard de deux à trois semaines, suivant bonne volonté des services concernés.

LE TITRE MYSTERIEUX



Hello, les poteaux, c'est moi dans *Le Titre Mystérieux*. Enfin la gloire ! Suffit plus que de trouver le film d'où je sors et vous recevrez le prochain numéro gratuit. C'est l'enfer, non ?

Notre précédent film n'était autre que le **Horror Show** de Jim Isaac, appelé aussi **House IV**. Les cinq premiers gagnants furent J.M Larquey, (St-Maur), Olivia Frédéric (Paris), Patrick Sauvinet (Paris), Michel Magne (Besançon) et Franck Paillet (St-Denis), suivi de Jérôme Ploteau, Christophe Mercier, Arnaud Fabisiak, Bruno Bouzard, Bastien Skriabine, Erwan Bargain, Didier Minne, Melanie Skriabine, Christophe Carré, François Jost, Christophe Piquet, Patrice Vedel, Arnaud Osseray, Alexandre Julien, Marc Hagendorfer, J.S. Gaboury, Sandrine Michel, Christophe Cajal, Daniel Couran, Patrick L'Hospital, Pierre Cabrizzac, Sylvain Bardot, Rodolphe Billard, Arnaud Merlet, Stéphane Andrevon, Thierry Fromont, Patrick Woittequand, Arnaud Chapuy, Alexandre Metzger, David Penhoct, Stéphane Cormorand, Yves Honorez, Jean Levasseur, Laurent Couline, Alain Tourneret, Christophe Dufour, Frédéric Pizzoferrato, Aurelien Colle, Jimmy Gauthier, Iskander Kaddour, Loïc Child, Marc Chauvin, Phirun Top, Cyril Troussier, Daniel Biga, Matthieu Deschodt, Virginie Bénicourt, Alexandre Legendre, Michael Balvoy et Cyrille Maire.

Rech. tout sur **Willow, La Planète des Singes, Star Wars, Dune, Freddy, Indiana Jones, Chapeau Melon**..., Virginie Deroche, 7 rue André le Nôtre, 44470 Carquefou.

Vds nbreux comics, BD *Lug, Arédit*, vieux pockets *Artima*, ou éch. contre comics avec J. Kirby. Stéphane Almosnino, 80 galerie des Baladins, 38100 Grenoble.

Vds anciens *Strange, Titans, E.F., Starfix*, BO de films en 33 t, et personnages et vaisseaux **Star Wars**. Chris Mechelen, 13 rue des Hirondelles, 59350 Saint André.

Ch. "Roger Corman" chez *Edilig*, et propose enregistrements sur *Ciné-Cinémas* et *Ciné-Cinéfil*. David Nuez, 21 rue Louise Michel, 59176 Masny.

Vds ou éch. nbreux livres SF/Fantastique + "*Bob Morane*". Eric Maillet, 1 allée du Poitou, 78140 Velizy.

Rech. BD : *Strange, Titans, RCM, Top BD, Nova, Spidey*... David Guastamacchia, n° 15 Holbach, 57730 Lachambre.

Vds *Spidey, Titans, Strange*... Liste contre 1 timbre à Christine Violet, 17 rue des Oies, 67130 Barembach.

Ech. VHS de ça contre **Carrie, Dead Zone** ou **Maximum Overdrive**. Christian Held, 17 avenue des Pylones, 91170 Viry-Chatillon.

Ch. mangas. Laurent Marsaud, 10 rue Jules Guesde, 82000 Montauban.

Clan d'enfants des ténèbres sur Grenoble ch. frères du réseau satanique pour soirées, parties, chasses nocturnes (*vous chassez quoi, au juste ? C'est qu'on voudrait pas être complices*...). Catacombs Crew, 58 bd Maréchal Foch, 38000 Grenoble.

Vds *Sp. Strange, Strange, Fantask*, albums *Lug-Sémic*, ou éch. contre BD E.O. style Blueberry. Raphael au 86.35.23.63.

Vds VHS de **L'Enfer des Zombies** (110 F), **L'Au-Delà** (70 F) et **Frayeurs** (70 F). Frais de port : 30 F. Frédéric Kuta, 28 rue de Weppes, appt 16, 59800 Lille.

Vds **L'Etrange Créature du Lac Noir** (en relief) + nbreux autres films et séries TV. Daniel au 87.58.23.52.

Vds BO, affiches, 200 VHS et 5 laserdiscs. Olivier Guntzburger, 114 rue Claude Bénard, 95610 Eragny/Oise.

Ch. docs sur **Star Wars**. Julien Bizeul, 134 rue de la Classerie, 44400 Rezé.

Vds VHS NTSC, de 80 à 100 F : **Alien 3, L'Arme Fatale 3, Le Cobaye, Hook, Le Dernier Samaritain**, etc... Tom au 45.43.74.41.

Ach. VHS de dessins animés japonais : **Dragon Ball, The Guyver, Totoro**, etc... Thaï Nam Lai, 37 rue de la Gare, 62300 Lens.

Ach. jouets **Star Wars** bon état. D. Maquestiau, 27 rue de la Liberté, 68300 Village-Neuf.

Vous recherchez des vieux films, genre **La Créature du Lac Noir** en 3D, **Métal Hurlant, Orange Mécanique** ou **X-Men**. Je les ai peut-être. Liste contre 2 timbres à Gilles Zobiri, Bt 13, La Beaucaire, 83200 Toulon.

Rech. *Filmfax* 3 et 9 (même un peu cher), ainsi que des anciens fanzines. Ecrire à la revue qui transmettra.

ILS OU ELLES CHERCHENT

- films amateurs fantastiques Super 8 pour Nuit du Fantastique en août 93. Flash-Back Productions, Mr. Laffitte, Rés. La Condelie, Bt B, Appt 13, 47510 Foulayronnes.

- correspondant(e) aimant le cinéma et la musique pour échanger films et docs. Patrick Quédinet, 7 rue Poulbert, BP 523, 97500 St Pierre et Miquelon.

- correspondant(e)s aimant le Fantastique, les loups-garous et la musique style Jean-Michel Jarre. Sylvain Brau, 49 cité Le Pastouret, 11100 Narbonne.

- personne pouvant écrire des paroles sur un sujet donné pour jeune groupe de rap (*aïe, aïe, aïe !*) et éventuellement producteur. 34.19.28.57.

- correspondants bien délire 18-22 région Savoie aimant le ciné, les virées entre copains, les sorties en boîte et la musique moderne. Francis Perrin, 30 avenue du Pré de Foire, 73600 Moutiers.

- correspondant(e)s 17-77 ans (*tu ratisses large, toi !*) aimant le Fantastique et le cinéma en général. Frédéric Bos, Feynières, 12560 St Laurent d'Olt.

- correspondants-collectionneurs dingues de catch WWF pour partager passion. Je possède de nbreuses vidéos et revues introuvables en France ! Frédéric Jodoche, La Pelouse, 49250 Beaufort-en-Vallée.

- correspondant(e)s 15-17 ans aimant *Twin Peaks* et Badalamenti. Chloé Davant, 7 rue de Venise, rés. Silab, 64600 Anglet.

- correspondants 16-19 ans mignons, aimant M.M., les films d'épuvante, le hard. Envoyez-nous vos photos (*trop tard les mecs, on a envoyé les nôtres !*), nous sommes plutôt mignonnes. Nathalie Grimbert et Gabrielle, 24 rue du Cimetière, 13160 Châteaurenard.

- filles 18-22 ans région Alès aimant le Fantastique en général pour sortir au ciné. J.P. Gase, La Falède, 30110 Les Salles du Gardon.

- réalisateur expérimenté ou débutant pour apprendre et réaliser bénévolement des effets spéciaux. Foued Salik, 1 avenue de l'Angevinière, 44800 St Herblain.

- correspondantes aimant le ciné, M.M. et Stephen King. Si Christelle et Delphine me lisent, qu'elles m'écrivent, j'ai perdu leurs adresses. Pascal Gillon, rue Emile Vandervelde 54, 4000 Liège, Belgique.

- correspondant(e)s 17-19 aimant *Canal +*, S. King, le hard-rock et Dario Argento. Nicolas Lapeyre, 3 rue Charles Moiroud, 95440 Ecouen.

- correspondant(e)s fans de BD, de mangas et de cinéma. Anthony Anicet, Les Combes, Lafontade, 46300 Gourdon.

- dessinateurs et tateuses humoristiques et bénévoles (*c'est vrai, mieux vaut garder le sens de l'humour dans ces cas-là*) de préférence plutôt vifs que morts, pour fanzine BD. Ecrire à Poire Melba, 2 rue Edouard Vaillant, 13200 Arles.

- correspondant(e)s aimant Lamberto Bava, Clive Barker et Stephen King. A. Gabriel, 82 quai Claude le Lorrain, 54000 Nancy.

Les chefs-d'œuvre de l'horreur ne mourront jamais... Tremblez pauvres mortels!

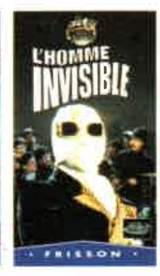
EN VENTE EN VIDEO



















▶ LES MEILLEURS FILMS EN VIDÉO
COMME VOUS VOULEZ ▶ QUAND VOUS VOULEZ



Amazonte